Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Samedi, 24 Février 1809. 10.

OEUVRES

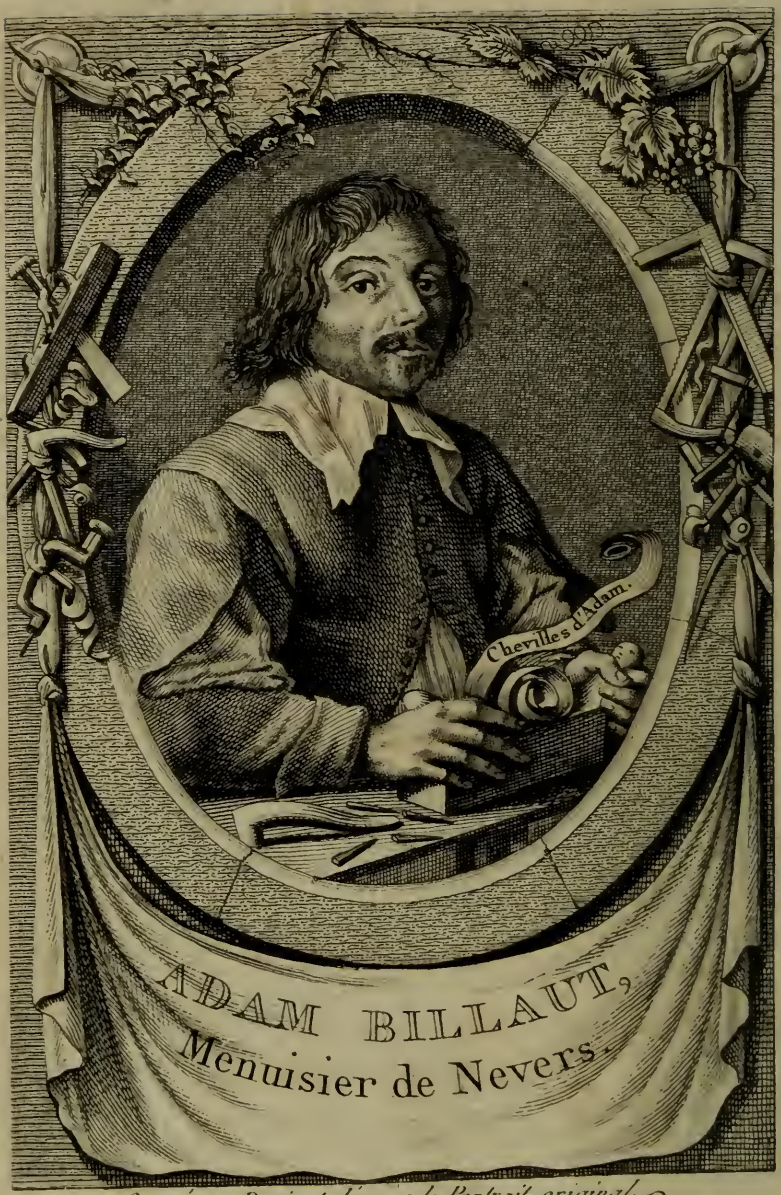
DE

MAITRE ADAM BILLAUT,

MENUISIER DE NEVERS.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale ; les lois nous en garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les tribunaux les contrefacteurs, distributeurs ou débitans d'éditions contrefaites, et nous assurons à la personne qui nous les fera connaître, la moitié du dédommagement accordé par la loi.

MAISON DE MAITRE ADAM A NEVERS.



Gravé par Bovinet d'après le Portrait original.

OEUVRES

DE

MAITRE ADAM BILLAUT,

MENUISIER DE NEVERS;

Édition soigneusement revue d'après celle originale de 1644, ornée du portrait de l'auteur, gravé par Bovinet, augmentée de quelques notes; et précédée d'une notice historique sur cet homme extraordinaire, PAR N. L. PISSOT.

Des lauriers du Parnasse, il a fait ses Chevilles.
COLLETET.

A PARIS,

Chez HUBERT et Compagnie, Libraires, rue des Grands-Augustins, n°. 21.

M. DCCC. VI.

PQ
1716
.B6
1806
Coll. spec.

AVIS DES ÉDITEURS.

Deux comédies (1) pétillantes d'esprit et de gaîté, et que le public revoit toujours avec le même plaisir, rappellent journellement à son souvenir le nom d'un poète artisan qui vivait sur la fin du règne de Louis XIII et au commencement de celui de Louis XIV; je veux dire maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, surnommé le *Virgile au Rabot.*

Aujourd'hui que tout le monde parle de

(1) L'une est intitulée : Maitre Adam, Menuisier de Nevers, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Philipon-la-Madelaine et Prévost, et représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 29 floréal an 3 (19 mai 1795.) — L'autre a pour titre: Les Chevilles de Maitre Adam, Menuisier de Nevers, ou *les Poètes Artisans*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Francis et Moreau, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Montansier, le 7 nivose an 14 (28 décembre 1805.)

maître Adam, et que bien des gens ne connaissent de lui que sa chanson : *Aussitôt que la Lumière*, etc., et le rondeau qui commence ainsi : *Pour te guérir de cette sciatique*, etc., dont Voltaire parle avec éloge dans le tome 4 du Siècle de Louis XIV ; on croit devoir mieux faire connaître ce rare génie, en offrant au public une nouvelle édition de ses ouvrages.

Maître Adam a été loué dans toutes les langues mortes et vivantes, par tous les poètes de son temps ; Saint-Amand, Maynard, Gombaut, Rotrou, l'Estoille, Tristan, Scudéri, Scarron, Bois-Robert, le duc Saint-Aignan, Benserade et plusieurs autres, firent des vers en son honneur : il a compté jusqu'au grand Corneille parmi ses panégyristes.

Adam Billaut était fils de Pierre Billaut et de Jeanne More, qui avaient tiré leur origine du village de Saint-Benin-des-Bois, au pays de Nivernois. Ses parens étant pauvres, on se contenta de lui apprendre à lire et à écrire, et le métier de menuisier. Adam bornant sa fortune et son ambition dans cet

état, se maria et eut plusieurs enfans. Son travail (comme il le dit lui-même dans ses poésies) suffisait à peine à l'existence de sa famille. Doué d'un caractère gai, il composa, pour se distraire des soins et des inquiétudes de son ménage, plusieurs chansons qu'il montra à ses amis, qui lui donnèrent le nom de poète.

Adam Billaut, sans lettres et sans étude, mais ayant un génie naturellement porté à la poésie, se fit connaître premièrement dans sa patrie, aux princesses de Gonzague (1), qui demeuraient quelquefois dans leur duché de Nevers. M. l'abbé de Marolles (2) nous apprend qu'étant à Nevers en 1636, il fut salué un matin par maître Adam Billaut, qui lui récita de ses vers et lui en donna des copies. En 1638, maître Adam vint à Paris pour un procès qu'il avait pour une maison prétendue contre le curateur de sa

(1) La princesse Marie et la princesse Anne, dont la première a été reine de Pologne.

(2) Mémoires de Marolles, *page* 107.

femme ; mais au lieu de plaider, il fit des vers au cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension. M. le duc d'Orléans (1) le reçut aussi avec distinction et le gratifia d'une pension, et en peu de temps il fut connu et aimé des princes et princesses, et des personnes les plus distinguées, auxquelles il adressa la plus grande partie de ses vers.

Maître Adam n'a pas voulu que la postérité ignorât ce qu'il était, car toutes ses poésies sont pleines, pour ainsi dire, de son métier ; et les titres de ses différens recueils sont pris des instrumens de sa profession ; l'un est intitulé les *Chevilles ;* l'autre, le *Villebrequin ;* et le troisième, le *Rabot.* Ce troisième recueil, qui est annoncé par toutes les personnes qui ont parlé de ce poète, n'a jamais été imprimé. D'après les renseignemens pris à cet égard, il n'est connu à Nevers de qui que ce soit, que de nom. Il est donc probable que les poésies du *Rabot* ont été confondues dans le recueil

(1) Gaston, Jean-Baptiste.

des *Chevilles ;* ce qui le confirme, c'est que dans plusieurs des pièces de ce recueil, maître Adam ne parle que de son *Rabot.*

En publiant les œuvres de ce poète, on s'est appliqué à lui substituer l'orthographe du jour et à en soigner l'édition ; on s'est sur-tout donné de garde de rien changer à son style.

Quand on pense qu'Adam n'avait ni éducation ni étude, on est étonné de trouver dans les ouvrages de ce poète artisan, parmi quelques négligences, une foule de vers heureux. On peut citer comme un modèle de poésie et de philosophie ses Stances à un ami qui le priait d'aller à la cour. *Voyez page* 192.

Pourvu qu'en rabottant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content à vivre de la sorte,
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant :
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue ;
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil,
Elle couvre de miel une pilule amère ;

Et sous l'ombre d'un port nous cachant un écueil,
Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère. etc.

Il est impossible de lire sans surprise et sans attendrissement, son Élégie à la princesse Marie, qui reprochait à maître Adam, quelque temps avant de partir pour être reine de Pologne, de ne plus faire de vers. *Voyez page* 201.

Princesse, l'ornement de ce grand univers,
C'est en vain d'espérer que je fasse des vers ;
Je sens bien que mon ame a changé de coutume,
Et qu'il faut préférer le rabot à la plume,
C'est vous dire en un mot, pour les vers désormais,
Que voici les derniers que je ferai jamais.
Pensez-vous que ce soit une facile chose,
Aux rigueurs d'un hiver de produire une rose?
Et que l'aveuglement du sort qui me conduit,
Me puisse faire voir le soleil dans la nuit.
Du temps que le souci ne troublait point mon ame,
Que la Muse et l'Amour me rendaient tout de flamme,
Que mon printemps était à l'abri des hivers,
Qu'Apollon me montrait tous ses trésors ouverts,
Et que dessus ce mont qui se perd dans les nues,
Les Muses paraissaient à mes yeux toutes nues ;
Princesse, dont le ciel admire les appas,
Dedans cette saison que ne faisais-je pas ?

. . . . . .

. . . . . .

L'avenir des enfans, le souci du ménage,
La crainte de jeûner sur la fin de mon âge,
Ont tant d'autorité sur ma condition,
Que mon ame n'a plus aucune ambition,
Qu'à borner seulement mes desirs de l'envie
De vivre en menuisier le reste de ma vie;
Suivant du rossignol l'usage et les leçons,
L'abord de mes petits a fini mes chansons.
Puis, que pourrais-je dire en ce siècle de guerre,
Où le sang tous les jours désaltère la terre,
Où la peste, le feu, la famine, le fer,
Traitent les innocens des peines de l'enfer;

. . . . . .

. . . . . .

Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses,
Et le chant d'un vieux coq, à la pointe du jour,
Me plaît mille fois mieux que le bruit d'un tambour;
Le souffle d'un zéphyr, le frais d'une fontaine,
L'émail dont la nature embellit une plaine,
Le silence troublé par le bruit d'un ruisseau,
Un rocher qui répond au babil d'un oiseau;

. . . . . .

. . . . . .

La Muse ne m'est plus qu'un fâcheux entretien,
J'ai perdu le beau feu qui brillait dans mes veines,
Et pour le rallumer mes puissances sont vaines;

Je vois que mes lauriers se changent en cyprès ;
Que l'âge me poursuit trop vivement de près ,
Et que le plus grand bien que fortune m'apprête ;
Est de teindre en argent les cheveux de ma tête ,
Et que bientôt la mort viendra comme un Jason ,
D'un coup inévitable en ravir la toison.

. . . . . .

. . . . . .

Je ne serai pas seul qu'on verra soupirer ,
La France aura raison comme moi de pleurer ;
Déjà son cœur touché d'une douleur amère ,
A ce sanglant départ semble une pauvre mère
Qui ne peut empêcher par ses cris superflus
La perte d'un enfant qu'elle ne verra plus.
Hélas ! si mon conseil vous était agréable ,
Que je pus vous ôter ce dessein misérable ,
Que ne ferais-je pas afin de vous servir
Contre la cruauté qui tâche à vous ravir ?
Je vous démontrerais que ce climat barbare
Est indigne de voir une beauté si rare ,
Que ce n'est qu'à regret que le soleil y luit ,
Que le plus beau des jours y vaut moins qu'une nuit ,
Et qu'une simple fleur que la France nous donne ,
Vaut mieux que tout l'éclat qui brille en sa couronne

Ce poète avait beaucoup de penchant pour les jeux de mots ; on peut lui reprocher , ou plutôt on doit lui pardonner un autre défaut ,

qui tenait moins à son talent poétique qu'à sa mauvaise éducation, c'est un ton familier et trivial : cependant la chaleur de son imagination l'élève au-dessus de ses habitudes et lui donne de la noblesse et de l'énergie. Voici trois strophes d'une ode adressée au cardinal de Richelieu, qui justifieront cet éloge. On y trouvera de la fermeté dans le style, des traits vraiment poétiques, et un orgueil trop juste pour qu'on lui en fasse un crime.

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême,
De voir d'un feu divin mes esprits animés?
Que, ressemblant un champ cultivé de lui-même,
Je produise des fruits que l'on n'a point semés?
Ainsi vit-on jadis une troupe divine
Porter par l'univers notre sainte doctrine,
Et ravir les mortels des merveilles de Dieu,
Sans avoir de l'étude aucune expérience,
Et, pour en bien parler, que la même science
Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.

Ce n'est pas sur ce mont qui se perd dans les nues,
Que pour peindre tes faits je cherche des couleurs :
Le Parnasse a pour moi des routes inconnues ;
J'en laisse à nos esprits et les fruits et les fleurs.

Sans grimper sur l'orgueil de ces grands précipices,
La Nature a pour moi des soins assez propices ;
C'est elle seulement qui me vient animer ;
Et sans faire le vain, j'aurai bien l'assurance
De dire qu'il n'est point de menuisier en France
Qui sache comme moi ce bel art de rimer.

Un village voisin du beau fleuve de Loire ;
Où le siècle de fer n'a pas encore été,
D'où sans le bruit des eaux et le bruit de ta gloire,
Le silence jamais ne serait écarté,
Dans ce séjour plaisant autant qu'il est sauvage,
Assis dessus les fleurs qui bordent le rivage,
Je borne mes desirs aux soins de te priser,
Sans que l'ambition me flatte d'espérance,
M'estimant trop heureux si j'ai la récompense,
En t'immortalisant de m'immortaliser.

On a de la peine à se persuader que de tels vers ont été faits par un homme sans étude. Ceux que je viens de citer suffisent pour donner une juste idée du talent d'Adam Billaut pour la poésie. Aussi l'a-t-on regardé comme l'un des hommes les plus extraordinaires de son siècle.

Il préféra ses outils et sa bouteille aux faveurs des grands, et mourut, en 1662, à Nevers.

PRÉFACE
DE M. DE MAROLLES,
ABBÉ DE VILLE-LOIN.

MAITRE ADAM BILLAUT, menuisier, ayant le talent de faire des vers avec une facilité sans exemple, on croirait qu'une longue étude aurait été le continuel exercice de sa jeunesse, et que son élévation, pareille à celle de Pindare, l'a rendu capable d'apprendre, comme on dit, dans le sein des Muses, le langage des Dieux; car l'éloquence des poètes a souvent été réputée digne de cette comparaison. Cependant, comme il était issu de parens pauvres et de petite condition, quoique gens de bien, dans la ville de Nevers, il n'eut moyen que d'apprendre à lire et écrire, et ensuite le métier de menuisier, sans s'apercevoir qu'il fût propre à exceller dans un art beaucoup plus noble et plus relevé. En cet état, bornant sa fortune et son ambition, il

prit une femme dont il eut des enfans, et parmi les soins qui accompagnent ordinairement le ménage et les petites familles, surtout lorsqu'elles sont chargées d'enfans; comme un autre Térence, pour se divertir dans les doux entretiens de la poésie, il commença par composer des rimes naïves, qui ayant plû a ses amis, le firent digne du nom de poëte, que plusieurs lui donnèrent, comme un heureux présage qu'il serait un jour à bien meilleures enseignes, honoré de ce titre par les plus grands hommes du monde. A l'âge de vingt-huit ans, son esprit naturellement beau et accompagné d'un solide jugement, s'est revêtu de sa plus grande force; il s'est fait voir au-dessus des espérances qu'on en avait conçues, et rendu semblable à ces arbres qui dans une terre inculte, produisent l'encens; ce feu sacré qu'il avait caché sous la cendre des pensées ordinaires à ceux de sa condition, s'est enfin embrâsé, et a fait paraître sa flamme. Il n'en faut point d'autre preuve que ce recueil d'une partie de ses ouvrages estimés dignes des louanges des plus beaux

esprits de ce siècle, et où l'envie même, avec ses dents de serpent, aurait peine à trouver de quoi mordre, tant ils sont achevés; en cela ressemblant à ces marbres qui résistent d'autant plus aux temps, qu'ils sont mieux polis. Tous les styles y sont conservés dans leur lustre; l'héroïque y paraît par-tout majestueux; le comique n'y est pas rampant, quoique naïf et joyeux; les épigrammes y portent leurs pointes nécessaires pour plaire et piquer, et les stances s'y trouvent remplies de tant de belles pensées, selon les sujets différens, qu'elles seraient dignes d'être sonnées sur la lyre d'Apollon, ou du moins chantées par ceux qui, entre tant d'excellens hommes de notre temps, ont le talent et la réputation de faire de beaux vers. De-là il est facile de connaître comment les poètes naissent et les orateurs se font. Les avantages de la nature paraissent en celui-ci, tellement au-dessus des sciences acquises par un travail laborieux, qu'il n'a pas eu besoin de longues études pour faire admirer ses ouvrages. Aussi a-t-il heureusement ren-

contré la chose pour laquelle il était né ; et de cette sorte, si quelqu'un a la fortune si bonne que son éloquence, sa justice, son esprit, sa valeur ou quelqu'autre mérite lui acquiert de la gloire et de la louange, il se peut vanter d'avoir eu part à ce bonheur, et n'en doit pas au Ciel de petites reconnaissances. Il ne faut pas, comme on dit, donner à Cicéron l'emploi de la guerre, ni à Marius la charge de haranguer le Sénat. Celui-ci bâtit sa renommée sur son éloquence, et cet autre sur les exploits de ses armes ; si bien que ce serait chose infinie que de vouloir raconter tous ceux de qui la mémoire n'est vivante que parce que l'excellence de leurs actions, selon le bonheur de leur naissance, a donné sujet à la postérité de connaître leur nom. Je crois que si Adam Billaut, fils de Pierre Billaut et Jeanne More, se fut contenté de son métier de menuisier, sa réputation aurait été aussi courte dans le monde, comme elle s'y est accrue par la poésie, où l'on peut dire qu'il a beaucoup de talens ; et comme on n'aurait jamais su

qu'Ariston et Grillus eussent été au monde, si Xénophon et Platon n'eussent été leurs fils; aussi ne sera-t-il jamais possible que l'on ignore le nom des parens de notre poète, qui tiraient leur origine du village de Saint-Benin-des-Bois, au pays de Nivernais. Il a fait comme ce Simon d'Athènes, qui, n'étant que simple corroyeur, devint grand philosophe, pour s'être rendu soigneux de marquer toutes les belles choses qu'il entendait dire à Socrate, quand il s'arrêtait pour lui parler sur le pas de sa boutique; de sorte qu'il composa depuis plusieurs excellens dialogues sur le Beau, l'Honnête, l'Affabilité, la Générosité, l'Honneur, la Poésie, l'Amour, la Musique, et autres, au nombre de trente-trois, qui ont fait vivre son nom depuis deux mille ans, et lui ont acquis une gloire dont il eût été privé s'il se fût contenté de son premier métier. Mais après tout, je ne tiens point que notre poète se soit rendu moins digne d'admiration que cet Éshiles, fils d'une ménétrière, qui devint le mignon de Philippe, pour s'être ac-

quis de lui-même beaucoup de belles connaissances dans les livres. L'auteur de celui-ci n'a-t-il pas mérité par ses vers l'estime et la bienveillance, non-seulement des princesses de son pays, de qui le mérite, l'esprit et la beauté sont au-dessus de nos louanges, mais encore de tous les Grands du royaume, et nommément de monseigneur le duc d'Orléans, qui l'a honoré d'une pension et mis sur l'état de sa maison. Ainsi Socrates, fils de Sophronius, tailleur de pierres, bien que nourri en l'art statuaire, soudain qu'il eut appliqué son esprit à des choses meilleures, le quitta pour suivre la philosophie; et Démosthènes, descendu d'un fort bas lieu, a monté jusqu'à un haut degré de science et d'autorité.

M'étant des premiers aperçu de l'excellence d'un si beau naturel, et voyant comme d'une façon particulière il était orné des dons de l'esprit poétique, j'ai cru devoir mettre ce petit éloge au commencement de son livre, pour lui témoigner l'estime que j'ai toujours fait de son mérite, qui, à mon avis, n'aurait

pas laissé d'être digne de beaucoup de louanges et de ton approbation, lecteur, quand il n'aurait atteint qu'à la moitié des perfections, où, en lisant (cet ouvrage) tu t'apercevras bien qu'il est monté. Du moins souviens-toi qu'un menuisier sans aucune autre étude que les outils de sa vacation, est l'auteur de ces beaux vers, et que Dieu est toujours libre dispensateur de ses trésors.

AVANT-PROPOS

AU LECTEUR,

PAR M. DE SAINT-LAURENT.

C'est une chose avérée par l'expérience de tous les siècles, que la poésie, quoiqu'elle se compte entre les arts, néanmoins elle a cette condition particulière par-dessus les autres, qu'elle ne s'apprend point, et que pour prétendre d'y être maître, il ne suffit pas d'en savoir les règles. De-là les anciens nous ont dit qu'on pouvait faire des orateurs, mais qu'il fallait naître poète. Et de même ils ont toujours cru que la poésie était divine, et qu'il fallait qu'il y eut quelque chose qui, passant la portée des hommes, se devait attribuer à l'inspiration des dieux. De façon que la chose étant comme elle est, il n'est pas bien merveilleux que dans une per-

sonne d'une naissance infortunée, ce feu divin y fasse éclater ses rayons, et qu'il vienne illuminer une matière qui, quoique méprisée de la fortune, le ciel n'a pas voulu pour cela moins favoriser. Ainsi, quand maître Adam, de quelque condition qu'ait été sa naissance, s'est trouvé avec la puissance et la disposition naturelle qui rend les hommes poètes, il n'y a rien eu en cela qui ait été capable de donner de l'admiration ; mais bien que sans l'aide de l'exercice, qui est absolument nécessaire pour mettre les puissances dans l'action ; tout d'un coup il ait fait paraître des effets d'une puissance qui devait toujours demeurer ensevelie, faute d'avoir été dans son temps mise en acte et duement exercée. Car si les choses auxquelles la nature nous a donné le plus de puissance, comme de marcher et de courir, demandent qu'on s'en acquière l'habitude par des actions réitérées, sans lesquelles elles s'anéantissent presque entièrement ; que peut-on dire de celles qui n'étant point attachées par nécessité à notre être, ne se remarquent en quelques parti-

culiers, que comme des productions plus égayées, où la nature a voulu montrer jusqu'où elle pouvait pousser ses ouvrages les plus achevés. Certes, il faut avouer que c'est pour ces habitudes qui ont tant d'extraordinaire, que l'exercice y est davantage requis, il faut qu'il supplée à une disposition qui n'a pas de liaisons avec notre nature, et qu'il fortifie par une longue continuité, ce qui, pour n'être point de l'usage de la vie, paraît en quelque façon étranger. Partant, ce n'est pas une petite merveille que maître Adam étant né et ayant passé le meilleur de son âgé sous cette dure nécessité qui abaisse ce qu'il y a de plus relevé dans le monde, il ait néanmoins surmonté, et que nonobstant qu'il fut accablé sous la matière, il ait pu de lui-même s'en démêler. Au lieu de travailler à polir son esprit, il ne s'évertuait qu'à acquérir l'industrie d'ajuster des hêtres ou des chênes, et sa plus grande suffisance se terminait à connaître lequel était le plus propre pour sa besogne. Étrange apprentissage pour devenir un jour maître d'un

d'un art, qui se vante de ne tenir rien que des dieux, et cependant, sans tous les soins et les veilles nécessaires pour rendre l'ame capable de déployer cette puissance plus qu'humaine, au contraire, attaché à un pénible et vil métier, qui devait étouffer ce qu'il pouvait avoir de plus noble, il fait paraître, à la vue de tout le monde, des ouvrages aussi accomplis que s'il avait passé par tous les degrés, par lesquels ont monté ceux qui ont acquis la gloire des bons maîtres. La diversité de ses pièces est aussi grande que s'il avait employé toute sa vie à cueillir les diverses fleurs des rivages de la Grèce, et de l'ancienne et de la moderne Italie. Elles sont aussi pleines de feu et de lustre, que celles que l'étude et la doctrine de ceux qui ont acquis jusqu'ici tant de réputation et de crédit, a rendu si éclatantes. Ainsi l'on peut dire qu'il ne s'est vu par le passé rien de si illustre que notre poète, dans lequel la nature a voulu montrer que véritablement elle est maîtresse de toutes choses, et que toute notre laborieuse industrie n'est qu'une

faible imitation de ce qu'elle peut très-aisément. Il est en elle de faire tout d'un coup ce que nous ne faisons que petit-à-petit et avec peine; et je pense même que sans braver l'école des Stoïciens, on peut dire que si elle voulait, il ne lui coûterait pas plus à faire le sage, dont ils ont travaillé à bâtir la seule idée, qu'il lui a coûté à faire notre poète. De son exemple, assurons-nous que les siècles ne la vieillissent point, et qu'elle a autant de vigueur au nôtre qu'elle en avait dans ceux dont nous respectons la mémoire. Et au lieu de nous plaindre des malheurs de notre temps, croyons que s'il est fertile en vices, il l'est aussi en vertus, et souvenons-nous que de l'Égypte, anciennement si renommée par son abondance de biens et de délices, se tiraient aussi les plus subtiles poisons. Mais sans m'écarter davantage, je finirai, ayant voulu t'avertir que les ouvrages que tu tiens en main, ont de leur naissance des conditions qui les doivent relever au-delà de leur propre valeur.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A Monseigneur le Vicomte D'ARPAJON, *Marquis de Sevirac, Conseiller du Roi en ses Conseils, Chevalier de ses ordres, Lieutenant-général de ses armées, et en la province de Languedoc.*

COMTE, je t'offre ces Chevilles,
Que sans le secours des neuf filles,
Par un prodige tout nouveau,
J'ai fait naître de mon cerveau.
Si le ciel m'eût fait cette grace
Que de m'avoir fait de la race
De ceux qui tiennent en leurs mains
Le gouvernement des humains;
Que par une heureuse aventure,
Le caprice de la nature,
En me donnant l'être m'eût fait,
Au lieu d'un faiseur de buffet,
De ces porteurs de diadêmes,
Qui font aux vasseaux plus suprêmes
Sur la terre et dessus les eaux
Ce qu'Aquilon fait aux roseaux;
Si j'avais, dis-je, la puissance,
Par la grandeur de la naissance,

De récompenser la vertu
Dont ton esprit est revêtu ;
Au lieu d'un présent si peu digne,
Je jure la valeur insigne
Qui te fait dans les champs de Mars
Ternir le lustre des Césars,
Lorsque d'une auguste assurance
Tu crois des ennemis de France
Le triste empire de Pluton,
Que je t'offrirais un bâton :
Mais comme toutes les personnes
N'ont pas des têtes à couronnes,
Que l'univers est trop petit
Pour contenter cet appétit,
Je ne puis t'offrir davantage
Que ce que le ciel me partage ;
Les holocaustes qu'en ces lieux
On met sur les autels des dieux,
Ne sont pas de valeur égale ;
Mais bien souvent une cigale
Qui part des mains du laboureur,
Vaut bien l'aigle d'un empereur.
Car cette nonpareille essence
Qui la plus illustre naissance
A la plus basse égalera,
Quand l'œil du monde tombera
Dans l'invisible sépulture
Qui doit engloutir la nature,

D'un même amour regarde et prend
L'offre du petit et du grand.
Ce grand moteur qui tout contemple
Reçoit de même main au temple,
Quand l'ame pure lui fait don,
Et la tulipe et le chardon.
Ainsi sa bonté nonpareille
Sitôt que le soleil s'éveille
Veut que l'éclat de ses rayons,
Illustrant ce que nous voyons,
D'une même splendeur éclate
Sur la bure et sur l'écarlate.
C'est ce que j'espère de toi,
Que suivant sa divine loi,
D'un noble et généreux courage,
Tu prendras ce petit ouvrage,
Avecque le même agrément
Que si le fameux Saint-Amant
T'avait fait présent de ce livre,
Où sa gloire doit toujours vivre.
Sont les marques de mon devoir;
Mais lorsque tu le voudras voir,
Fais-moi cette faveur insigne
Que si dès la première ligne
Tu juges que son entretien
Ne soit pas capable du tien,
De le donner en sacrifice
Aux marmitons de ton office;

Peut-être lorsqu'ils le liront,
Parlant de ma verve ils diront,
En dialogue de cuisine,
Que le roman de Mellusine
Ne surpasse point en esprit
L'éloquence de mon écrit.
Par ainsi je ferai connaître,
Si je n'ai contenté le maître,
Que du moins j'ai charmé l'ennui
Des serviteurs qui sont à lui.
Par-là, fais juger à ton ame
Si je suis capable de blâme,
Puisque dans l'état où je suis,
Je te donne ce que je puis.
Je sais qu'un peu de violence
T'a fait condamner mon silence,
Et que ta censure a cent fois
Blâmé l'usage de mes doigts,
De ne t'avoir pas voulu mettre
Cinq ou six mots dans une lettre;
Mais tu sauras que le pouvoir
D'un juste et modeste devoir
M'est venu toujours interdire
Cette liberté de t'écrire.
L'ingratitude ne m'a point
Fait broncher encore à ce point,
Que d'avoir eu l'ame insensée
Jusqu'à bannir de ma pensée

La souvenance des bienfaits
Qu'en ma misère tu m'as faits.
Ma plume ne fut oncqu'avare,
Mais d'autant que celle d'Icare,
Pour avoir pris un vol trop haut,
Lui fit faire un funeste saut;
Je crains que pour trop entreprendre
Son destin ne me vienne prendre;
Pourtant quoiqu'il puisse arriver,
Ces Chevilles t'iront trouver,
La même main qui te les offre
Te peut encore offrir un coffre,
Car quand je rabote ou j'écris
La raison met à même prix,
Et même boutique enveloppe
Mon Apollon et ma varlope;
Ce Phébus n'est pas ce soleil
Qui dans un superbe appareil
Apporte du milieu de l'onde
L'éclat qui ranime le monde.
Jamais je n'usai des douceurs
Ni de lui ni de ses neuf sœurs;
Ce double mont inaccessible,
Où la faute est irrémissible,
A quiconque s'y veut jucher
Comme un coq dessus un clocher,
Ne m'a jamais paru propice;
Car de crainte du précipice

Dont il épouvante celui
Qui n'est pas capable de lui,
J'ai toujours suivi l'aventure
Que m'a présenté la nature;
L'Apollon que j'ai pour objet
C'est l'incomparable sujet
De peindre au front de la Mémoire
L'illustre portrait de ta gloire,
Et montrer sans feinte et sans fard
Ce que peut au-dessus de l'art
Un menuisier sauvage et rude,
Qui ne s'est point acquis d'étude,
Encore qu'il se soit soumis
D'en raboter à ses amis.
Pour ébaucher ce grand ouvrage,
Où la témérité m'engage,
Il faut un autre cabinet
Que celui de Toussaint Quinet.
Le bouillant desir qui l'oppresse
De faire gémir sous sa presse
Ce bon ou ce mauvais recueil
Qui fait mon port ou mon écueil;
A peine me veut-il permettre
L'achèvement de cette lettre.
Si jamais un peu de raison
Me fait reprendre ma maison;
Que dedans cette solitude
Où jamais nulle inquiétude

Ni mille soins embarrassans
Ne troublent l'empire des sens ;
Je puisse joindre cette flamme
Qui donne une lumière à l'ame,
Et qui par des divins transports,
Sans la détacher de son corps,
Par une route peu connue,
L'élève au-dessus de la nue ;
Je ferai ton portrait si beau,
Que les Parques ni le tombeau,
Le cours du temps ni la nature,
N'en pourront ternir la peinture.
On y verra tous ces exploits
Dont tu sais affermir nos lois,
Quand à la tête d'une armée,
La Victoire et la Renommée,
Ton bras, ta gloire et le trépas
Font une ouverture à tes pas ;
Je ferai voir mille batailles,
Où sur des monts de funérailles,
D'hommes morts, de murs démolis,
Ta main a cultivé nos lys,
Et fait bruire comme un tonnerre,
Chez tous les peuples de la terre,
Que Mars changerait de couleur
Sous les efforts de ta valeur.
Mais sur-tout l'endroit le plus rare
De ce portrait que je prépare,

Sera de montrer le plaisir
Dont tu satisfais ton desir,
Loin de cette fatale pompe
Par qui la fortune nous trompe.
Par une éclatante raison,
Je montrerai qu'en ta maison
Ton ame peut être assouvie
De tous les plaisirs de la vie,
Sans chercher l'épineux séjour
Des trompeurs appas de la cour;
Où quelque bien qu'on s'y propose,
L'épine suit toujours la rose,
Où l'heur n'est pas épanoui
Qu'aussitôt il s'évanouit,
Et ne laisse à notre mémoire
Qu'une faible vapeur de gloire;
Un peu de fumée et de bruit
Qu'un souffle du temps nous détruit.
Tu le sais mieux qu'homme du monde,
Et que toute ame qui se fonde
Dessus cet appas décevant,
Bâtit sur un sable mouvant.
Depuis dix ans je le pratique
Au détriment de ma boutique;
Mes outils en sont tout rouillés;
Et tous mes sentimens brouillés
Ont presqu'abandonné l'usage
Par qui j'entretiens mon ménage.

Il est vrai que la passion
De toucher une pension
Qu'un généreux prince me donne,
Fait que mon ame s'abandonne
A rendre hommage à la candeur
De sa très-auguste grandeur.
Mais mon malheur en ce rencontre,
Est que d'ordinaire ma montre
Ne me produit aucuns effets
Qu'à payer les frais que j'ai faits:
Ainsi je trouve après la fête
Que je n'ai que l'honneur de reste,
D'avoir salué le souverain,
Et retournant en pélerin,
Faut à ma première soupée,
Pour un bourdon, quitter l'épée.
Je ne trouve rien de si doux
Que la demeure de chez nous;
Mon champêtre et simple village
N'a pas ce nuisible avantage,
De voir tous ces palais dorés
Où des mortels sont adorés;
Où l'art et la magnificence
Font idolâtrer leur puissance;
Tous ces vains colosses d'orgueil,
Que le temps doit mettre au cercueil,
Ces fameux monumens antiques,
Ces tours, ces superbes portiques

Qui semblent menacer les cieux
De leurs sommets audacieux ;
Ne nous ont jamais fait d'encombres,
Ni de leurs corps ni de leurs ombres.
Tous ces lambris étincellans,
Où les peintres plus excellens
Ont mis tous leurs soins et leurs veilles
A faire éclater leurs merveilles,
N'ont point encore dans ces lieux
Ebloui les sens ni les yeux.
Un vieux bois de qui la verdure
Naquit avecque la nature,
M'y présente des promenoirs
Qui ne sont lumineux ni noirs,
Et dont les demeures secrètes
Ont de si charmantes retraites,
Que c'est le printemps seulement
Qui peut en peindre l'ornement,
Tant l'incomparable Cybèle
Dessous ces rameaux paraît belle.
Jamais la rigueur des hivers
Ne choqua ses ombrages verds,
Et sa tête est toujours couverte
D'une épaisse perruque verte,
Où mille et mille oiseaux nichés
Ont toujours leurs soins attachés
A faire éclater à toute heure,
Dans cette paisible demeure,

Un bruit si doux et si charmant
Que le Silence mêmement
Est ravi de leur voir détruire
La liberté de son empire.
Le céleste accent de leurs airs,
Chassant la nue et les éclairs,
Sauve leurs innocentes têtes
De la colère des tempêtes.
Parmi ces cabinets touffus
Je ne me trouve point confus,
Comme au sot usage de vivre
Que chez le grand monde il faut suivre.
En ces lieux la grandeur des rois
N'y fait point éclater ses lois ;
Le divin moteur de la terre
Qui forme et brandit le tonnerre,
Est le seul de tous les puissans
A qui l'on y donne l'encens.
L'ambition n'a point de flamme
Que n'y sache éteindre mon ame ;
Car voyant qu'il nous faut mourir,
Et qu'en vain pour nous secourir
Toutes ces puissances suprêmes,
Ces couronnes, ces diadêmes
Qui nous font fléchir les genoux
Devant des mortels comme nous,
N'auront qu'une frèle puissance
Contre la fatale ordonnance

Qui porte généralement
Toutes choses au monument;
Qu'il faut que tôt ou tard l'on tombe
Sous l'affreux enclos d'une tombe,
Que notre orgueil n'est que du vent,
Et que tel qui n'est plus vivant,
Laissant les rênes d'un empire,
Aux bords de l'Achéron soupire
De voir qu'il ne lui reste rien
Qu'un seul denier de tout son bien:
Encore un vieux nocher l'en prive
Pour le passer à l'autre rive;
Que le cercueil détruit l'autel
Du plus redoutable mortel,
Que César, Pompée, Alexandre,
Ne sont plus que terre et que cendre,
Et qu'avecque tous les exploits
Dont ils affermirent leurs lois,
Ils sont maintenant plus à plaindre
Qu'ils ne furent jadis à craindre.
Que le temps par ses changemens,
Bouleverse des monumens
Où l'on ne connaît plus les marques
Ni des grandeurs, ni des monarques;
Enfin, que le faible et le fort
Sont sujets aux lois de la mort.
Ces décadences assurées,
Bien mûrement considérées,

Font que j'estime mille fois
Les Louvres moindres que les bois,
Et que tout me ressemble rude
A l'égal de la solitude.
C'est parmi ces antres divers,
Que rêvant au métier des vers,
J'espère de faire connaître
Que le ciel n'a jamais fait naître
Un héros qui mérite mieux
Que toi le rang des demi-dieux;
Quand même l'ombre d'Alexandre
Voudrait contre moi l'entreprendre;
Cependant, cher comte, reçois
Ce que je t'offre cette fois;
Tu trouveras dans ce volume,
Outre le travail de ma plume,
Plus d'honneurs que je n'en prétends,
De trente pinceaux éclatans,
Qui par des transports tout de flamme
Ont voulu donner à mon ame
Des éloges et des appas
Que mes bois ne méritent pas.
Ils vont pour combattre l'envie
Qui pourrait traverser la vie
De ces chevillus avortons,
Qui passent pour les rejetons
D'une souche mal-animée,
Ou pour le mieux dire une armée

Dont les soldats tout éperdus
Marchent sous ses enfans perdus ;
En voulant dire des merveilles
De mes travaux et de mes veilles,
Pour en parler trop dignement
Leur ôteront leur ornement.
Ainsi ses enfans de la Gloire,
Pensant éclairer ma mémoire,
Ils abaisseront ma couleur
Par le grand éclat de la leur.
L'excès de leur amour extrême,
Pour me trop témoigner qu'il m'aime,
Fera par ces chants triomphans,
Comme le singe à ses enfans,
Qui les embrassant, par trop d'aise,
Les étouffe quand il les baise.
Ainsi le bel astre du jour,
Quand il fait son oblique tour,
Son œil développe et desserre
Dans le vif émail d'un parterre,
Mille boutons en mille fleurs,
Dont l'Aurore avecque des pleurs,
A fait une vive peinture
Sur les habits de la nature.
Les traits de ses divins rayons
Sont autant de divers crayons
Qui peignent et qui font éclore
Ce superbe ornement de Flore.

Mais comme ce divin flambeau
Près de lui ne voit rien de beau ;
D'un mépris digne de son être,
Son même œil qui les fait naître,
A peine les voit-il fleurir,
Qu'aussitôt il les fait mourir :
De même ces divins génies
Qui de leurs saintes harmonies
Ont voulu flatter mes écrits,
Auront droit d'en faire un mépris ;
Et comme ils les croiront indignes
D'être comparés à leurs lignes,
Ils les verront d'un œil pareil
Que les fleurs le sont du soleil.
Mais, grand appui de la couronne,
Brave comte, je te les donne,
Comme des enfans qui n'ont rien,
Mais qui n'auront que trop de bien,
Pourvu que tu leur sois prospère
Comme tu le fus à leur père,
Qui sera toujours de bon cœur
Ton très-obligé serviteur.

ADAM BILLAUT, *Menuisier de Nevers.*

CHEVILLES

ET AUTRES POÉSIES

DE

MAITRE ADAM BILLAUT,

MENUISIER DE NEVERS.

ÉPITRE

A madame la Princesse MARIE, *étant à Nevers, l'année* 1635, *pour lui demander un habit aux étrennes.*

DANS cette importune saison
Que chacun garde la maison,
Que sans vos attraits la nature
Ne paraîtrait qu'en sa peinture ;
Que les jardins sont désolés
De voir leurs parterres gelés,
Et que les fleurs n'ont point d'usage
Si ce n'est sur votre visage ;
Que d'un changement sans pareil
L'hiver a chassé le soleil ;
Qu'il a même ce privilége
De faire le jour de la neige ;
Que les oiseaux n'ont plus de chants,
Et que les plus fertiles champs
Sont stériles comme des marbres ;
Que les buissons et que les arbres,
Paraissent moins beaux et moins verds
Qu'ils n'étaient lorsque l'univers,
Après la vengeance des crimes,
Vit des tombeaux dessus leurs cimes

Quand un déluge en ces débords
Leur fit des branches de corps morts ;
Que tous les fleuves sont de roche,
Que le moindre tourneur de broche
Est plus heureux cent mille fois
Que ces héros, qui pour les Rois,
Sont maintenant dans une plaine
A s'échauffer de leur haleine.
Bref dans ce déréglement
Chacun chérit cet élément,
De qui la flamme vagabonde
Doit faire le tombeau du monde.
Princesse, l'unique ornement
De ce que l'œil du firmament
Voit de plus beau dessus la terre ;
Faut-il que cette injuste guerre
De l'insolence des frimas,
Me morfonde dans son amas,
Et que je fasse pénitence
Par faute de votre assistance ;
L'ardeur qui bouillonne en mon sein
M'invite à ce fameux dessein
De peindre au front de la mémoire
Le saint portrait de votre gloire.
Mais lorsque je pense couler
Sur ce grand sujet de parler,
Quelque lumière qui m'enflâme
Je perds le mouvement de l'âme

Auprès d'un misérable feu
Qui paraît et luit aussi peu
Que l'œil d'une vielle ridée
Dont la mort déteste l'idée ;
Si je mets la plume à la main
Le froid ride mon parchemin,
Et mon encre montre à ma muse
Qu'elle a vu le chef de Méduse ;
Je ne trouve dans ma maison
Rien qui serve à cette saison ;
Si je dévalle dans ma cave,
Je ne trouve que de la bave
Qui moisit dessus un poinson
De qui le lamentable son,
Lorsque je le touche, me blesse ;
Comme un tambour, cette noblesse (*)
Dont la plupart avec effroi
A sans congé quitté le Roi.
Si dedans mon grenier je monte
Un chat me fait rougir de honte,
Qui trouve de bonheur comblé,
Plus de rats que de grains de blé ;
Si bien qu'en ce sensible outrage,
Je n'ai ni vigueur ni courage,

(*) Nobles qui s'en venaient de l'arrière-ban, sans dire adieu.

De voir que mes provisions
Ne sont que dans des visions
Que je rencontre dans le somme
Lorsque le sommeil nous assomme ;
Je suis un Crésus en rêvant,
Mais le matin en me levant
Ce qui met mon ame à la gène,
C'est que je suis un Diogène,
Mes habits usés et mal faits
Comme ceux d'un vieux porte-faits,
Ne sauraient plus faire merveilles
Qu'à faire peur à des corneilles ;
Si bien qu'en les voulant vêtir,
On me prendrait pour un martyr,
Ou pour un qui se désespère,
Prenant un habit de galère.
Si je pense prendre un manteau
Je n'en trouve point de plus beau
Qu'un qui, dès la première année,
Sert de manteau de cheminée,
Où le temps avide et goulu
A tant puisé de vermoulu,
Qu'il a des antres sans poussière
Qui cacheraient une sorcière.
Ainsi tout pauvre et mal vêtu
Je dis parlant à la vertu,
Ce que Brutus bravant l'envie,
Lui dit à la fin de sa vie,

Qu'elle était seulement de nom ;
Que ce chimérique renom
Dessus qui la gloire se fonde,
Ne peut rien aux choses du monde.
C'est la fortune qui régit,
Et qui si puissamment agit,
Qu'au moindre revers qu'elle donne
Elle dissipe une couronne.
C'est son caprice qui peut tout,
Et qui de l'un à l'autre bout
Se traînant dessus une roue,
Peut former un sceptre de boue ;
Faisant, inconstante qu'elle est,
Des destins tout ce qu'il lui plaît.
Or, moi qui n'ai point de querelle
Que lorsqu'il faut parler à elle,
Pour faire cesser son courroux
Il faut que je m'adresse à vous.
Pour vous son amitié soupire,
Et vous faites dans son empire
Avecque mille attraits vainqueurs,
Ce que votre œil fait sur les cœurs.
Le jour que le ciel vous fit naître
Pour nous faire ici bas paraître
La merveille de ses trésors
Dans la beauté de votre corps ;
D'une merveilleuse aventure,
Fortune, amour et la nature,

Se trouvèrent dans le séjour
Où le ciel vous versa le jour ;
Où par un céleste avantage
Leurs dons vous vinrent en partage ;
La nature premièrement
Pour faire un embellissement
Au-delà de toutes les choses,
Prit au printemps, toutes les roses,
Tous les œillets et tous les lys
Dont les jardins sont embellis ;
Puis imitant dans ce mélange
Dieu, quand il fit le premier ange,
En moins d'un moment elle eut peint
Les merveilles de votre teint,
Pour faire vos yeux qu'on adore
Bien mieux que les yeux de l'aurore,
Elle inventa plus d'apareil
Que lorsqu'elle fit le soleil ;
Et puis vous ayant fait si belle,
Elle alla rompre son modèle,
Toute orgueilleuse d'avoir fait
Les traits d'un œuvre si parfait.
Amour qui parmi ses merveilles
Ne contentait que ses oreilles,
Rompit les nœuds de son bandeau
Pour voir un miracle si beau,
Et d'abord qu'il vous eut connue
Il se jetta dans votre vue,

Où depuis il blesse les cœurs
Des plus indomptables vainqueurs ;
Ce fut dans cette heure opportune
Que sans épargner la fortune,
Il la blessa d'un trait si doux,
Qu'elle brûle d'amour pour vous.
Lors cette ingrate à moi farouche
Vous baisant mille fois la bouche
Comme à son unique souci,
Sa parole vous dit ainsi :
« Adorable et belle Princesse,
» Que la terre aura pour maitresse,
» A qui les dieux et les mortels
» Doivent ériger des autels,
» Sache que ce que je sais faire
» N'est rien que pour te satisfaire,
» Que tous tes prédécesseurs
» N'ont pas eu toutes mes douceurs ;
» Je sais bien que leur gloire est peinte
» Sur le mont de la Terre-Sainte,
» Et qu'ils ont foulé le turban
» Dessous les palmiers du Liban ;
» J'ai fait naître leur destinée
» Une heure après que je fus née ;
» J'ai vu leurs belliqueux exploits
» A la terre imposer des lois,
» Et si dans leur pompe royale
» Je n'ai rien trouvé qui l'égale,

» Sache que je veux désormais
» Que ta grandeur dure à jamais ;
» Et qu'il se trouve dans ta race
» Une si belliqueuse trace ,
» Que l'histoire qui chantera
» Les merveilles qu'elle fera ,
» Mette pour détruire Alexandre
» Sa mémoire dedans sa cendre ,
» Et ruine ce que les Césars
» Ont acquis dans les champs de Mars ».
Elle eût continué son dire
Quand elle se print à vous rire ,
Voyant que pour plaire à ses vœux
Votre main lui prit les cheveux.
Depuis elle vous accompagne
Comme son unique compagne ,
Et suit l'ordre de vos accords
Mieux que l'ombre ne suit le corps.
C'est pourquoi je vous importune
De commander à la fortune ,
Qu'elle me donne seulement
Quelque méchant habillement.

STANCES

Sur les yeux de Madame la Princesse ANNE.

Je ne t'invoque plus lumineuse puissance,
Dont la course embellit la nature et les cieux,
Soleil, dont la vertu m'inspire la science,
Qui m'apprend à parler le langage des dieux;
Demeure, si tu veux, à jamais dedans l'onde,
Les yeux d'Amarillis, les plus beaux yeux du monde,
Vont paraissant aux miens si brillans et si beaux,
Que pour les biens vanter à ta honte on peut dire:
Que dessus tes rayons ils ont le même empire
Que celui que tu tiens sur les autres flambeaux.

Depuis que le cahos enfanta ta lumière,
Pour montrer aux vivans ces miracles divers,
Jusques à maintenant que suivant ta carrière
Tu fais obliquement le tour de l'univers,
Dans ta course, où Dieu même admirant ses merveilles
Compasse les saisons par l'ordre de tes veilles.
Bel astre, qu'as-tu vu qui se puisse égaler
Au sujet que je tiens du tout incomparable,
Et n'accorde-tu pas, que tu n'as rien d'aimable
Au prix de ces soleil ᵒˢ dont je t'ose parler?

Quand le calme à vaincu la force de l'orage,
Que les flots de la mer ont cessé leur courroux,
Ayant vu ces beaux yeux, peux-tu voir ton visage
Dans ce miroir flottant et n'être pas jaloux ?
Cet émail animé dont tu fais la peinture,
Ces fleurs dont ton amour caresse la nature,
Penses-tu que ce soit un miracle important,
Pour le faire estimer unique dans la gloire,
Et que dans l'épaisseur d'une nuit la plus noire,
Les yeux d'Amarillis n'en puissent faire autant?

Leur puissance occupée à de plus grandes choses
N'aspire qu'à gagner la liberté des rois,
Et tandis que tu fais la naissance des roses
Elle imprime en leurs cœurs l'empire de ses lois.
Encore cet émail que tu nous fais paraître
Dans quelque vif éclat que tu le fasses naître,
Ce qu'il est au matin, le soir il ne l'est pas,
Sa naissance et sa mort dérivent de ta flâme;
Mais l'amour que ses yeux ont gravé dans une âme,
Plus le temps le poursuit, moins il craint le trépas.

Ne m'accorde-tu pas que leur flâme invincible
Augmente de l'amour les orgueilleux attraits,
Et qu'à moins que d'avoir la nature insensible,
On ne peut éviter la force de leurs traits ;
Qu'un seul de leurs regards a le pouvoir de rendre
Un amant tout en feux, un autre tout en cendre,

Et qu'aussitôt qu'amour eut ce contentement
D'effleurer ses autels et son trône en leur vue,
Leur feu comme le tien quand il fend une nue,
Dissipa le bandeau de son aveuglement.

Dans ces globes de feu leurs puissances suprêmes
Donnent des passions aux moins sensibles cœurs ;
Mais ces moindres butins ce sont des diadêmes
Dont la perte plaît mieux aux vaincus qu'aux vainqueurs.
Là d'une majesté que nulle autre n'égale,
Par des coups plus certains que le dard de Céphale,
Il préside au-dessus des volontés du sort ;
Et quiconque a l'honneur de plaire à son envie,
Peste contre le ciel de n'avoir qu'une vie,
Pour se voir obligé de n'avoir qu'une mort.

Ce perfide élément dont la fureur extrême
Doit un jour dévorer la nature et le temps ;
Ce feu dont les desirs ne seront point contens
Que son avidité ne l'ait détruit lui-même.
O beaux yeux, si sa flâme était égale à vous,
Lorsque tout l'univers tombant sous son courroux,
Par un ordre fatal verra sa gloire éteinte ;
Quoique sa cruauté fasse horreur au trépas,
N'en déplaise au discours de l'écriture-sainte,
Je dirais malheureux qui ne la verrait pas.

Impérieux regards, dont les douces atteintes
Immolent à leurs feux les plus grands conquérans,
Et qui de tous les cœurs dont vous tirez des plaintes,
Vous n'êtes appelés qu'adorables tyrans.

Astre qui possédez ces splendeurs immortelles,
Qui font Amarillis la merveille des belles,
Que mon esprit serait amplement satisfait
S'il avait en ces vers la force assez puissante
D'ébaucher seulement la peinture parlante
Des grandes libertés dont vous êtes l'effet!

Quelque part où tu sois, adorable génie,
Qui de ces yeux divins te sentis enflammer,
Et que dans les transports d'une amour *infinie*,
Brûles incessamment, et ne peut consommer;
Je te donne ces vers pour soulager tes peines
Contre les durs assauts des forces inhumaines,
Qui dans tes passions te livrent tant de mal,
T'assurant que l'hymen changeant ton aventure,
Te doit faire bientôt après cette peinture
Posséder les attraits de son original.

Une vieille dame ridée qui se fardait et qui était venue voir Madame la Princesse MARIE, *pria l'Auteur de lui faire des vers.*

MADAME, c'est en vain que votre ame s'emploie
A chercher dans le fard quelque chose de doux,
Les amans ont horreur d'une pareille proie,
Et la mort seulement doit soupirer pour vous.

C'est en vain que le plâtre applique son usage
A polir votre front couvert de plis divers,
Et j'enrage de voir dessus votre visage
Les mouches dérober la pâture des vers.

Il est vrai qu'autrefois vous fûtes sans pareille,
Mais votre siècle d'or n'est plus rien que du fer,
Et dans ce changement, il n'est pas de merveille,
Dieu fit bien autrefois d'un ange Lucifer.

A la même, jouant à la prime.

Fantôme d'ossemens, visage de Méduse,
Vieille dont chaque œillade est mère d'un rocher,
C'est en vain que tu viens importuner ma muse,
Elle a comme la mort horreur de t'approcher.

Ma princesse est l'objet qu'unique je contemple,
C'est de ses yeux divins que je cherche l'accueil,
Car c'est dans leurs regards qu'amour est dans son temple,
Ainsi que dans les tiens la mort dans un cercueil.

Crois-tu que je ressemble au peintre Michel-Ange,
Alors que dans mes vers tu cherches du renom,
Que du même pinceau dont je figure un ange,
Je l'aille profaner à dépeindre un démon ?

Tout le bien que saurait te desirer ma rime,
Afin que désormais tu ne la cherches plus,
C'est que tu puisses prendre, en jouant à la prime,
Sur tous les assistans, le plus excellent flux.

Mais, vieille, que ce soit un si grand flux de ventre,
Que ceux qui sentiront ton naturel infect,
Crient à haute voix, dites que le suisse entre
Pour traîner cette infâme au centre d'un retrait (*).

ÉPIGRAMME

Pour mettre sous le portrait de Madame la Princesse MARIE.

UN fameux artisan d'un labeur sans pareil,
Montre dans ce portrait l'abrégé des merveilles ;
Mais quelque grand effet qui soit né de ses veilles,
Il n'a fait qu'un rayon pensant faire un soleil :
Ce n'est pas qu'en son art il n'ait suivi la règle ;
Et son travail serait dans un point glorieux,
Si son desir hautain prenant le vol d'un aigle
Pour voir dans son objet il en eût pris les yeux.

(*) Lieux d'aisance.

Autre pour le même sujet.

L'INCOMPARABLE objet qui brille en ce portrait
Où la gloire et l'amour font dedans chaque trait
Éclater leur grandeur dans le trône des flâmes,
Paraît si charitable en causant les douleurs,
Que pour vaincre l'ardeur dont il brûle les âmes,
Il donne en même temps et la flâme et les pleurs.

Autre sur le même sujet.

DE toutes les beautés dont la terre se pare,
L'on voit dans ce portrait ce qu'elle a de plus beau;
Et bien, que son éclat fasse naître un tombeau,
Qui rende chaque amant compagnon d'un Icare;
Je conclus toutes fois qu'auprès de ses appas
Les rigueurs de la mort sont des traits de délices,
Puisque par un seul coup, elle ôte cent supplices
Que l'on pourrait souffrir en ne la voyant pas.

Après la mort de M. de Mantoue, l'auteur fit cette épigramme à M. de Marolles, Abbé de Ville-Loing, pour lui obtenir un habit de deuil de Madame la Princesse MARIE.

DE MAROLLES, dis à Madame
Que je suis presqu'au désespoir,
De porter un deuil dedans l'âme
Que mon corps ne peut faire voir;
Qu'en cette incomparable perte,
Que cette princesse a soufferte,
J'enrage contre le trépas,
Et qu'en l'ennui qui me dévore,
Si la nature m'avait fait More
Je ne l'importunerais pas.

Madame la Princesse MARIE *s'allant promener, au printemps, dans un parc qu'elle avait proche de Nevers, l'auteur lui adressa ces vers.*

BEAU parc, où la nature admire son ouvrage,
Où le printemps renaît en mille endroits divers,
Où les moindres objets représentent l'image
De ce beau jour qu'on vit paraître au premier âge
Quand Dieu fit d'un néant le rond de l'Univers.

Enfin c'est aujourd'hui que ta beauté surmonte,
Ce qu'on voit de plus beau sous l'empire des cieux,
Que tous ces beaux vergers que l'histoire nous conte,
Où le berger Adon caressait Amatonte,
Ne sont que des déserts à l'égard de tes lieux.

Mais sur-tout ce qui fait ta gloire incomparable,
Et qui rend ici bas ton renom sans pareil,
C'est d'être visité de l'œil le plus aimable,
De l'objet le plus digne et le plus adorable
Que jamais ait terni la clarté du soleil.

Cette grande princesse aussi belle que sage,
Cette reine des cœurs, dont la puissance luit
Sur les autres beautés, avec plus d'avantage
Que ce fameux flambeau qui se lève du Tage,
Ne luit à son réveil sur les feux de la nuit.

Sitôt que son retour eut chassé les encombres
Que tes feuillages verds revirent ses appas,
Est-il pas vrai qu'on vit tes cabinets moins sombres,
Qu'à l'aspect de ses yeux tu retiras tes ombres
Pour admirer les fleurs qui naissent sous ses pas.

Les serpens aussitôt délaissèrent tes herbes,
Flore fit à l'instant naître tant de couleurs,
Que l'été n'a jamais tant amassé de gerbes;
Comme l'on vit alors tes parterres superbes
Remplis diversement de la beauté des fleurs!

Mais quelque vif éclat que ton sein ait de rare,
Fut-il en son éclat plus beau que les habits
Que l'aurore au matin à son lever prépare,
Quand pour voir son chasseur, amour veut qu'elle pare
De perles sa perruque, et son corps de rubis.

Même, eusses-tu parmi tant de beautés écloses,
Les astres dont les dieux ont les cieux embellis,
Tu n'aurais point encore de si divines choses,
Que son teint qui de honte à fait rougir les roses,
Et qui de jalousie a fait blanchir les lys.

Tu vois tous les matins cette beauté parfaite
Chercher dedans tes bois l'astre plus obscurci,
Et comme une Diane y faisant sa retraite,
Rappelant à ses yeux ton ancienne défaite,
Regardant tes rameaux semble parler ainsi :

« Beaux arbres qui malgré la superbe insolence
» De ce monstre qui fut la pâture aux corbeaux,
» N'êtes pas moins touffus que quand sa violence (*)
» Obligeait la coignée à troubler le silence,
» Au bruit qu'elle faisait en coupant vos rameaux.

» Je veux que pour jamais votre beauté vous dure,

(*) Ce parc fut coupé du temps que le Maréchal d'Ancres fit assiéger Nevers.

» Que vous ne soyez point sujet au changement
» Qu'un rigoureux hiver cause par sa froidure ;
» Et que vous ne quittiez jamais votre verdure
» Que par le coup fatal du feu du jugement.

» Que vous portiez un jour vos orgueilleuses têtes,
» Jusqu'auprès du séjour où les astres sont nés,
» Et que les rossignols qui seront sur vos faîtes
» Dissipent de leur bruit les foudres et tempêtes
» Qui voudraient offenser vos beaux fronts couronnés ».

De semblables discours cette nymphe divine,
En murmurant tout bas semble te révérer,
Quand parmi tes rameaux Zéphire qui chemine,
Te poussant doucement, fait que ton chef s'incline,
De sorte qu'on voit bien que tu veux l'adorer.

Le rossignol ravi de voir tant de merveilles,
Tire de son gosier une telle douceur,
Un air qui sait si bien enchanter les oreilles,
Qu'on voit bien qu'il n'a plus de mémoire en ses veilles
De l'affront que lui fit le mari de sa sœur.

Bref, parmi tant d'appas dont ton séjour abonde,
Où cette autre Diane érige des autels,
Je doute en admirant ta gloire sans seconde,
Si vraiment tu n'est point ce paradis du monde,
Où le premier vivant damna tous les mortels.

C'est ainsi que parlait dans ce lieu solitaire,

Sous un arbre où jamais ne parut le soleil,
Adam qui fut contraint à la fin de se taire,
Par le ravissement d'un si digne mystère,
Et par la pesanteur des pavots du sommeil.

STANCES

A madame la Princesse ANNE, *représentant une bouquetière à un ballet.*

JE suis de la nature un si parfait ouvrage,
Que les fleurs de mon sein captiveraient les dieux,
Et la France a des lys qui ne valent pas mieux
Que ceux de mon visage.

Je n'invoque jamais l'aurore ni ses charmes,
Pour rendre à mes jardins leurs odorans appas;
Les fleurs en ma faveur y naissent sous mes pas,
Mieux que dessous ses larmes.

Ils ont eu de tout temps ce puissant privilège
D'empêcher à l'hiver son rigoureux dessein,
On n'y voit nul frimat, si ce n'est que mon sein
Y montre de la neige.

Un aimable printemps s'y fait toujours connaître,
Que si quelques rigueurs choquaient son appareil,
Un seul de mes regards, bien mieux que le soleil,
Les ferait disparaître.

Le silence est si doux en cet heureux domaine,
Que même on n'y sent point l'haleine des Zéphirs,
Si ce n'est quand amour du vent de ses soupirs
M'accuse de sa peine.

Souvent je l'aperçois plein de traits et de flâmes;
Immolant à mes pieds sa puissance et ses veux,
Implorer à genoux quelqu'un de mes cheveux
Pour enchaîner les âmes.

Je ris quand je le vois tout rougissant de honte;
S'écrier: « Grands effets, qu'êtes-vous devenus,
» Quand pour un Adonis je fléchissais Vénus
Aux jardins d'Amatonte? »

Parmi l'enchantement de ses amorces fines;
Tout ce que ma bonté peut donner à ses pleurs;
C'est que lorsque mes mains ont cueilli mille fleurs,
Il en a les épines.

Encor est-ce beaucoup contenter son envie,
C'est lui donner des traits dont il peut tout blesser,
Car de ses aiguillons il pourrait offenser
La plus heureuse vie.

Peut-être qu'à l'instant ce démon tout superbe,
Pour faire à mon déçu quelques nouveaux acquêts,
Est dedans mon panier caché sous mes bouquets
Comme un serpent sous l'herbe.

Je suis l'unique objet où le tyran s'amuse,
Il me suit tellement aux champs et à la cour,
Que sans savoir que c'est de donner de l'amour,
Un chacun m'en accuse.

Madame la Princesse MARIE *étant allée à Paris, l'Auteur fut la voir, et tout étonné de trouver chez elle un coëffeur nommé Champagne qui lui arrangeait ses cheveux, lui fit ces vers.*

LA beauté qui vous accompagne
Etant digne de tous les vœux,
J'enrage quand je vois Champagne
Porter la main à vos cheveux;
Vous ternissez votre louange,
Souffrant que cet homme de fange,
Maîtrise des liens qui font tout soupirer,
Et vous faites un sacrilége
De lui donner un privilége
De profaner ainsi ce qu'on doit adorer.

Tel monarque pour vous soupire,
Dont personne ne s'aperçoit,
Qui voudrait changer son empire
Aux biens que cet homme reçoit :

Pensez-vous qu'en cette aventure,
Le ciel, amour et la nature
Qui font dans vos beautés éclater leur appas;
Ne ressentent pas un outrage
D'avoir fait un si bel ouvrage,
Et voir que votre humeur ne s'en contente pas.

Quittez ce fat et ses remèdes,
Croyez pour vous désabuser,
Que si l'art n'est propre qu'aux laides
Vous n'en devez jamais user:
Considérez bien votre grâce
Dans la beauté de votre glace;
Alors vous connaîtrez que véritablement
Mon conseil doit être en usage,
Puisque vous avez un visage
Qui pour blesser les cœurs, n'a que trop d'ornement.

VERS

Sur la mort d'un certain gentilhomme tué à la guerre, lequel avait été bénéficier.

Ci gît qui, pour atteindre un éternel renom,
Dedans le champ de Mars engagea sa franchise;
Passant, assure-toi s'il est mort d'un canon,
Que ce n'a pas été du canon de l'église.

Il n'aurait pas encore éprouvé le malheur
Qui fait passer aux morts la fatale rivière,
S'il eût aussi bien su ménager sa valeur
Comme il savait jadis épargner son bréviaire.

Passant, pour éviter la rigueur de son sort,
A deux genoux ici dis-lui des patenotres,
Parce que son printemps eût évité la mort,
S'il eût pris du plaisir à prier pour les autres.

Madame la Princesse MARIE, *étant allée prendre les eaux de Pougues, l'Auteur lui adressa ces vers.*

MERVEILLEUSE et belle fontaine
Dont l'incomparable bonté
Nous rend une preuve certaine
Que tu sais donner la santé,
Une juste ardeur me convie
A te discourir, que l'envie
N'a plus rien pour toi de fatal;
Et que tes malheurs prirent cesse
Dès le moment que ma princesse
Se vit peinte dans ton cristal.

Soudain que ta vieille nayade
Eut senti le feu de ses yeux,
Ce qui rend un jaloux malade
Lui fit abandonner ces lieux;

Et

Et le front tout couvert de rides,
Alla conter aux Néréides,
Dans leurs humides logemens,
Qu'elle venait de voir un ange
Qui nous menaçait du mélange
Du cahos et des élémens.

Ce fut le dépit et la crainte
Qui la firent parler ainsi;
Car tu vis ce feu sans contrainte,
De même qu'il te vit aussi;
Et que bien loin de te déplaire,
Ta belle eau devenant plus claire,
Dans l'abord qui la vint toucher,
Il lui donna plus de louange
Que n'en a le fleuve du Gange
Quand le soleil s'y va coucher.

Mais sur-tout ce qui rend ta gloire
Digne de l'immortalité,
Et qui fera que ta mémoire
Survivra la postérité,
C'est que ce miracle des belles
Laisse des marques éternelles,
Qui te font adorer dès-lors
Que tu jouis du privilége
D'entrer en son sein où la neige
N'ose paraître qu'au-dehors.

A quel autre fleuve ton onde
Peut-elle désormais céder,
De posséder ce que le monde
N'est pas digne de posséder ?
Quelque rapidité puissante
Dont le fleuve du Nil se vante,
Il n'a rien qui te soit égal ;
Le Jourdain seulement t'outrage
De ce que tu n'as que l'image
Dont il baisa l'original.

Mais pourtant, ô source adorable !
On ne te doit moins estimer ;
Ta petitesse est comparable
Au vaste empire de la mer ;
Tout ce que Neptune a de rare
Dedans son empire barbare,
Et qui le fait enfler d'orgueil,
C'est que le soleil se retire
Dessous ses flots, mais tu peux dire
Que tu couches dans le soleil.

Madame la Princesse ANNE *ayant été éclabousée dans sa voiture, par le cheval de l'Auteur, il fit cet impromptu pour s'excuser.*

Vos yeux à nuls autres pareils,
S'ils sont, comme on dit, des soleils,

Ils se font eux-mêmes la guerre ;
Puisqu'ils peuvent tout enflâmer,
S'ils n'ont pas desséché la terre,
Mon cheval est-il à blâmer ?

L'Auteur fit les vers suivans pour un peintre qui travaillait au portrait de madame la Princesse MARIE.

POUR les traits d'un portrait si beau,
Peintre, il te faut mourir d'envie,
Et précipiter au tombeau
La témérité de ta vie ;
Car j'ose dire en cet écrit,
Fusses-tu plus savant qu'Apelle,
Qu'il faut que tu sois tout esprit
Pour peindre une chose si belle.

Suis donc l'ordre de mes accords,
Et pour atteindre une louange
Qui ne regarde point le corps,
Emprunte les aîles d'un ange ;
Et puis par un vol sans pareil,
Pour plaire au desir qui t'enflâme,
Va tout dérober au soleil
Pour peindre les yeux de Madame.

Visite par-tout dans les cieux,
Vois tous ses plus parfaits modèles
Qu'inventèrent jadis les dieux;
Pour faire les choses plus belles,
Demande à ces peintres savans
Cette nonpareille peinture,
Dont ils rendaient, étant vivans,
L'art plus parfait que la nature.

Vois l'Aurore comme elle peint
La naissance de la lumière,
Et considère bien le teint
De cette belle avant-courrière;
Vois toutes ces vives couleurs
Dont elle rend le jour aux choses,
Et comme elle forme les pleurs
Qui font la naissance des roses.

En un mot, ne t'éloigne pas
De ce beau dessein qui te presse;
Prends ce que le ciel a d'appas
Pour le portrait de ma Princesse;
Et puis d'un pincéau qui soit doux
Comme les traits de son visage,
Rends si tu peux les dieux jaloux
De la douceur de ton ouvrage.

Sur la mort d'une biche, envoyée à une Dame par Madame la Princesse MARIE, *pour l'élever, et qui s'étant sauvée du parc, fut tuée par un Seigneur des environs.*

AMARANTE consolez-vous,
Quittez ce deuil et ce courroux
Qui vous enlaidit le visage,
Prenez votre premier usage,
Tous vos soupirs sont superflus,
Votre biche ne vivra plus:
J'ai vu tomber dessus sa tête
Un marteau comme une tempête,
Qui se départait de la main
D'un boucher du tout inhumain.
Dans ce funeste sacrifice,
Ce boureau faisant son office,
En quartier tout son corps a mis,
Pour faire largesse aux amis
D'un Seigneur qui, sans la connaître,
N'en fut pas deux heures le maître;
N'en ayant pour tout retenu,
Après ce malheur advenu,
Qu'un pied qu'il veut que l'on applique
Comme une sanglante relique,

Pour être à jamais un marteau
A la porte de son château ;
Pour moi d'une façon adroite,
J'eus à ma part la cuisse droite,
Dont j'ai fait faire un grand pâté,
Que si vous en aviez tâté,
Vous ririez en votre pensée
De l'avoir si bien engraissée ;
J'accorde que vous avez tort,
Puisque la cause de sa mort,
Par un malheur est arrivée
Pour ne l'avoir pas bien gardée.
Apprenez mieux une autrefois
A faire fermer votre bois,
De crainte que par aventure
Une semblable sépulture
Ne vous rendit le cœur marri
Par la perte de son mari.
On tient que ce cerf est capable
Dans cette accident lamentable,
De se porter quelque matin
A suivre son même destin ;
Que si ce malheur le doit suivre,
Qu'il se trouve lassé de vivre,
De crainte de vous ennuyer,
Vous n'avez qu'à nous l'envoyer ;
Nous avons une adresse extrême
Pour empêcher que sur lui-même

Il ne fasse le même effet
Que dessus sa biche on a fait.
Mais quoi sa mort est sans remède,
Vous avez beau crier à l'aide,
Faisant la guerre à vos appas,
Elle ne vous reviendra pas.
Mourir ! ce n'est pas de merveilles,
Si la Parque avait des oreilles
Comme votre biche en avait,
Peut-être qu'elle écouterait ;
Je me plais tant à vous voir rire,
Que s'il ne tenait qu'à lui dire
Qu'elle la fit ressusciter,
J'irais pour la solliciter
Jusques dedans les lieux funèbres
Où son éclat fait les ténèbres.
Mais c'est perdre temps et discours,
Il faut que le mal ait son cours ;
Car cette horreur que rien ne doute,
De même qu'amour ne voit goute,
Les dieux ont ordonné ce point
Que la mort n'écouterait point.
Pour vous consoler davantage,
C'est qu'après son sanglant partage,
Elle a servi dedans ce lieu,
D'ornemens à la fête dieu,
Étant en pâtés magnifiques
Dessus maintes belles boutiques,

Donnant de la tentation
A ceux de la procession ;
Vous n'êtes point seule adonnée
A soupirer sa destinée ;
Monsieur l'huissier qui l'amena ;
Quand madame vous la donna ,
Dedans ce sensible dommage,
Crève de dépit et de rage
De n'avoir pas eu de manteau
De l'argent qui vient de sa peau.
Pour conclure, je vous supplie
De bannir la mélancolie ,
Qui pour un si maigre sujet
Ternit l'éclat de votre objet ;
Et sans vous en prendre à vos charmes ,
Gardez vos soupirs et vos larmes,
Pour vous ôter un jour le faix
Des péchés que vous avez faits.

Requête de LUTEMPICANOR, *menuisier de la Princesse Roxelane, femme de Soliman, pour se plaindre de son Caissier qui ne le payait pas ,* traduit du Turc.

ADORABLE et belle Princesse ;
Je me présente à votre hautesse ,

Pour me plaindre que Lustubrond,
Pour faire son compte tout rond,
Est toujours prêt quand on apporte,
Mais depuis qu'on passe sa porte
Pour lui demander de l'argent,
Il paraît aussi diligent
A fouiller dans son escarcelle,
Qu'un page que son maître appelle,
Paraît habile à s'avancer
Vers le fouet qui le fait danser.
Il jure, il affirme, il atteste
Que Soliman lui doit de reste,
Du dernier voyage qu'il fit
Quand le grand Soudan il défit;
Et pour avoir fourni de même
Tous les escharnis (*) du carême,
Parce que Bostangibassi
Avait négligé le souci
Qui doit fournir votre ménage
Par les labeurs du jardinage,
Ainsi qu'on voit au second rang,
Du texte de notre Alcoran;
Il semble que votre ordinaire
Dépende de ce mercenaire,
De cet esprit ambitieux
Qui perdra le chemin des cieux;

(*) Privation.

A cause de l'humeur brutale
Qui l'oblige comme un Tantale,
A négliger ce que promet
Le saint prophète Mahomet,
A toute ame qui voudra suivre
Les beaux préceptes de son livre.
Je fus hier dans sa maison
Lui présenter une oraison,
Capable de rendre fléchible
Le naturel le moins sensible;
Je lui parlais de la rigueur
Qui tient ma pauvre ame en langueur,
Comme par faute de pécune,
Mon ménage courait fortune,
De retourner au même point
Qu'il était quand il n'était point;
J'étais dans un respect extrême,
Comme si c'était à vous même;
Je lui parlais à cœur ouvert,
Souple comme un arbrisseau vert;
Je fléchissais ma pauvre tête
Devant cette arrogante bête,
Comme ses vieux parens faisaient
Vers le veau d'or qu'ils adoraient;
Pour fléchir son humeur avare,
J'étais à moi-même barbare,
Car n'étant pas homme à flater
Que les filles de Jupiter,

Je faisais en cette aventure
Un crime contre la nature ;
Mais, mon Dieu, que ne fait-on pas ?
Et de quelle sorte d'appas
N'use-t-on point dessus la terre
Pour adoucir l'injuste guerre
Dont souvent la nécessité
Brave notre félicité.
Enfin je lui faisais l'hommage
Qu'un bigot fait pour une image ;
Il était dans son cabinet
Enmistouflé dans son bonnet,
Comme un limaçon dans sa coque,
Ou comme un élu dans sa toque ;
Bouffi d'orgueil dans ce trésor
Comme un Nabuchodonozor,
Il alla faire une démarche
Disant pareil aux dieux, je marche.
Lors je crus véritablement
Qu'à moins que d'un grand compliment,
Je ne pourrais rien faire encore
Près de cette illustre pécore ;
S'étant dedans sa chaise assis,
Le regardant d'un sens rassis,
Je lui dis : O noble et sage homme,
(C'est ainsi qu'il veut qu'on le nomme
Depuis qu'il a plumé l'oison
Dedans votre illustre maison.)

Plairait-il à votre excellence
De me donner de la finance,
Ainsi qu'il vous est ordonné
Dans cet écrit qu'on m'a donné?
Ce vieux esclave de Lézine
Me fit aussitôt une mine
Qui représentait le portrait
D'un constipé sur un retrait;
Son front ressemblait en sa ride
Au museau d'un âne qu'on bride;
Ses deux vilains nazeaux pissaient
Sous deux vîtres qui les pressaient
Une si vilaine roupie,
Que pour en faire la copie,
Il faudrait aller en enfer
Faire morfondre Lucifer;
Ses yeux en sinistres planettes,
M'arquebusaient par ses lunettes
En me décochant des regards
De basilics et de lézards;
Sa barbe sale et mal peignée,
Qu'il rase avec une coignée,
Crasseuse et tout en désaroi,
Me donna beaucoup plus d'effroi,
Y voyant un nombre de gardes
Dont les pieds sont des hallebardes;
Bref, le voyant de la façon
Mon poil devint en hérisson,

Et je ne sais par quelle ruse ;
Devant ce frère de Méduse,
J'eus le pouvoir de m'empêcher
A ne pas devenir rocher.
Toutefois, comme en ce rencontre,
Je n'aspirais qu'à faire montre,
Je lui présentai mon papier ;
Mais ce cœur de marbre et d'acier,
Me dit en suivant ses vieux contes,
Allez dire à messieurs des comptes,
Que leur papier ni leur écrit
Ne font non plus sur mon esprit
Qu'un Évêque avec sa mître
Ferait sur l'esprit d'un ministre.
Moi ne pouvant me rebuter,
Croyant qu'à force de flatter,
J'adoucirais par mes paroles,
Cet idolâtre de pistoles,
Je dis : LUSTUBROND, mon ami,
Quand vous ne feriez qu'à demi
La somme que je vous demande,
Votre faveur me serait grande ;
Considérez que vous devez
Plus de bien que vous n'en avez ;
Et permettez que je vous die
Qu'ainsi qu'un roi de comédie,
Vous tenez un sceptre à la main
Que vous ne tiendrez pas demain,

Si l'on savait vous faire rendre
Aussi bien que vous savez prendre ;
Qu'il fait mauvais choquer l'humeur
D'un qui sait passer pour rimeur,
Et que le mal qui me fait plaindre,
Oblige ma muse à vous peindre ;
C'est pourquoi si vous me croyez,
Il faudra que vous me payez ;
Mais avec tout mon artifice,
J'eus moins de raison que d'un Suisse,
Au contraire, ce vieux magot,
Cherchant la branche d'un fagot,
Me porta dans ce point extrême
Que d'en vouloir faire de même ;
Le bruit que ce vilain tonna
Tous ceux de sa chambre étonna,
Il ne fut pas jusqu'à sa femme,
Qui blâmant sa façon infâme,
Pour m'assister en ce revers,
Le vint regarder de travers ;
Enfin voilà les réparties
Qu'il a faites sur mes parties.
Madame, je laisse à penser
Si ce n'est pas vous offenser
Que de traiter de cette sorte
Votre illustre faiseur de porte ;
Si j'avais ce don aujourd'hui
D'être receveur comme lui,

C'est-à-dire, d'humeur à prendre,
Et de serment à ne rien rendre,
Je n'irais pas l'importuner;
Il ne viendrait pas bourdonner,
Comme un frelon à vos oreilles,
Croyant qu'en disant des merveilles,
Il aigrira votre courroux
Pour me bannir d'auprès de vous;
Mais cette grosse éponge à soupe
N'a pas le vent assez en poupe,
Pour me causer l'événement
D'un si funeste changement;
Que s'il avait assez de force
Pour me procurer cette entorse,
Une semblable défaveur
Le ferait double receveur;
Mais ce serait d'une monnoie
Que si ceux qui sont dans la voie
De lever l'impôt du poinçon (*)
Étaient payés de la façon,
Chacun fuirait la destinée
Des partisans de la vinée;
Car je veux que ce rechigné
Avec son grouin refrogné,
Apprenne que je fais la nique
Aux amateurs de sa pratique,

(*) La dîme sur le vin.

Et qu'auprès d'un tel animal,
Je suis poète et caporal;
Que si jamais ce vilain tombe
Sous la pesanteur d'une tombe,
Que la Parque pour nous venger,
Le vienne faire déloger.
O juste ciel ! je te conjure
Qu'à ce gros mignon d'Épicure,
Pour le punir de son orgueil
Je puisse faire le cercueil,
Ou plutôt l'étui de malice
De ce cloaque d'avarice;
Il n'est pas de bois assez fort,
Que mon bras d'un robuste effort
Ne cheville à perte d'haleine;
Pour empêcher qu'il ne revienne,
Je le clouerai d'une façon
Que si l'épouvantable son
Qui doit, effrayant la nature,
Tirer les morts de sépulture,
L'en peut faire sortir dehors,
Il aura plus d'un diable au corps.
Mais où m'emporte ici ma flâme
Dont la muse échauffe mon âme;
Belle Princesse pardonnez
Si mes sens se sont adonnés
A faire l'horrible peinture
De cette infâme créature;

Je profâne ici mon pinceau ;
Faisant le portrait d'un pourceau,
Lui qui ne doit suivre l'usage
Que de peindre votre visage ;
Donnez dedans ce changement
Quelque chose à mon sentiment,
Me faisant ce bien que de dire
A ce visage de Bussire,
Qu'il me rende mieux satisfait
Qu'au temps jadis il ne l'a fait ;
Autrement d'un bras homicide,
A l'imitation d'Alcide,
Je le pousserai dans les rangs
Où l'enfer a mis les tyrans,
Car un homme de cette sorte
Vaut bien que le diable l'emporte.

En 1638, *l'Auteur étant venu à Paris pour solliciter un procès, au lieu de plaider, fit cette épître à M. le Cardinal de* RICHELIEU, *qui lui accorda une pension.*

PRINCE dont les conseils ont vaincu nos malheurs,
Miraculeux effet des puissances divines,
Qui donnes à la France une moisson de fleurs,
Dont nos fiers ennemis ressentent les épines ;
Oracle dont la voix, par un divin secours,
Assure un siècle d'or à la suite des jours

Qui vont combler d'honneur et de bien cet empire :
Grand Atlas, le soutien de l'église de Dieu,
Incomparable appui qu'un mortel ne peut dire,
Que par ces mots sacrés, Armand de Richelieu.
L'éclat de ta vertu qui luit dessus les bords
Où le soleil commence et finit sa carrière,
M'a tiré d'un climat où les plaisirs sont morts,
Où je vis le malheur quand je vis la lumière,
Pour offrir de l'encens aux superbes autels
Qui mettent ton renom au rang des immortels,
Et prier ta bonté de se rendre opportune,
A l'impuissant destin qui me veut secourir,
Mais qui travaille en vain au bien d'une fortune,
Que tu peux d'un seul mot faire naître ou mourir.

Je sais que les travaux de mille beaux esprits,
Pour t'immortaliser ont fait une peinture,
Qui montre à l'univers que ta gloire est un prix
Pour qui le ciel dispute avecque la nature.
Je sais que proche d'eux mes vers n'ont rien de beau,
Qu'ils ne verront le jour que pour voir le tombeau,
Qu'étant d'un menuisier, ils sont pleins de chevilles,
Et que je ne suis pas capable des douceurs
Que ces divins esprits empruntent de ces filles
Que le père du jour appelle ses neuf Sœurs.

Je n'entre pas aussi dans cette vanité,
D'entreprendre avec eux de chanter tes merveilles ;

Quand je travaillerais toute une éternité,
Je ne pourrais louer la moindre de tes veilles;
Toi-même dont l'esprit n'a rien de limité,
Qui passe le savoir que la divinité
A mis dans l'intellect des hommes et des anges,
Si tu prenais le soin de vouloir exprimer
L'honneur que l'univers doit rendre à tes louanges,
Tu manquerais de force à te bien estimer.

Je me contenterai de dire seulement
Que mon roi, la terreur de tous les rois du monde,
A choisi ton esprit comme un subtil aimant,
Qui tire à son pouvoir toute la terre et l'onde;
Bien que ce jeune Mars, par tant d'exploits guerriers,
Se courbe en son printemps sous un faix de lauriers,
Qu'il rende des Césars, la gloire dissipée,
Si, faut-il avouer, que lorsque le malheur
Fuit et tourne le dos aux coups de son épée,
Tes conseils le font craindre autant que sa valeur.

Pardonne, grand Héros, si d'un rude appareil
Ma plume ose tenter un si divin ouvrage;
Je ne suis pas Icare, adorable soleil,
Je ne viens pas aussi pour chercher mon naufrage:
Que si tu prends plaisir à quelqu'uns de ces traits,
Le temps les ornera de plus riches attraits;
Ton accueil m'accroîtra le desir de poursuivre,
Mes vers s'embelliront d'un style plus parfait;
Mais il faut, grand esprit, que pour les faire vivre,
Tu fasses vivre aussi le père qui les fait.

RONDEAU

Sur le nom de RICHELIEU.

D'UN RICHELIEU je ne suis pas venu ;
Mes vêtemens qui me laissent tout nu,
En donnent bien l'entière connaissance ;
L'astre inhumain qui fut à ma naissance,
Dans un rabot mit tout mon revenu.

Tous les devins qui depuis m'ont connu,
Pour m'obliger, cherchent par le menu,
Si j'userai mes jours sans assistance
D'un Richelieu.

Je ne sais pas si leur esprit cornu
Doit l'avenir régler par l'avenu,
Ce serait bien irriter ma constance ;
Quoique c'en soit, je vis dans l'espérance,
Que je serai quelque jour maintenu
D'un Richelieu.

A M. le Maréchal de la MILLERAYE, *Grand-Maître de l'Artillerie de France, sur son voyage de Bourbon l'Archambaut, où il s'alla baigner après la prise d'Arras.*

SONNET.

QUEL prodige veux-tu nous montrer de nouveau,
Toi qui ne vomis rien que flâme et que tempête,
Crois-tu que les lauriers qui font courber ta tête,
Étant nourris de feu, puissent vivre dans l'eau ?

Hercule ainsi que toi, dès l'âge du berceau,
Eut toujours aux combats sa dextre toute prête ;
Mais ayant achevé sa dernière conquête,
La flamme couronna sa vie et son tombeau ;

Toutefois admirant ta valeur sans pareille,
Être comme un soleil une errante merveille,
Qui sert de phare aux yeux de cent héros divers ;

Le seul raisonnement où mon ame se fonde,
C'est qu'ayant par tes faits étonné l'univers,
Tu vas comme un soleil te reposer dans l'onde.

SONNET

Pour mettre sur le tombeau du Duc de Saxe, Wimar.

CE prince dont le cœur plus grand que l'univers,
Des plus fameux héros a surmonté l'estime,
N'est plus dans ce tombeau qu'une pâle victime
Que la Parque a soumise à la merci des vers.

Sans la fatalité du funeste revers,
Dont la mort fait tomber du trône dans l'abîme,
Cet Hercule aurait mis par un coup légitime,
L'insupportable orgueil de l'Autriche à l'envers.

Son bras plus redoutable et plus craint que la foudre,
Aux plus hardis Titans faisait mordre la poudre,
Et fut des opprimés l'inébranlable appui.

Mais Jupiter sur lui fit éclater son ire,
De crainte que montant sur l'aigle de l'empire,
Il ne se fut rendu plus redouté que lui.

SONNET ACROSTICHE

Sur le nom Armand de Richelieu.

ABATTRE d'un conseil les plus forts boulevards,
RMER les projets d'une orgueilleuse race,
MOISSONNER des lauriers parmi des étendards;
APPRENDRE à l'univers que mieux qu'un dieu de Thrace
NOTRE roi doit monter au trône des Césars;
DRESSER en un moment cent bataillons épars,
DONNER de la chaleur à leur guerrière audace,
ELEVER des autels du débris des remparts,
RÉDUIRE les mutins aux recours d'une grâce,
INSTRUISANT la valeur dans les plaines de Mars;
COMBATTRE pour la foi plutôt que pour la gloire,
HONORER les vertus des filles de mémoire,
ETRE en cent mille endroits sans s'éloigner d'un lieu,
LUIRE comme un soleil en d'éternelles veilles,
JOINDRE nos intérêts aux volontés de Dieu;
ENFIN, être un prodige à faire des merveilles,
VOILÀ ce que l'Europe admire en Richelieu.

L'Auteur étant allé à Ruel un samedi veille de Pâques, pour saluer M. le Cardinal, et ne l'ayant pu voir, fit cet épigramme à M. l'Abbe de Bois-Robert.

Cher Abbé, ne t'offense pas,
Si ma trop longue impatience
Me fait retourner sur mes pas
Pour nétoyer ma conscience;
Demain sitôt que mes péchés
Seront de mon cœur détachés
Par l'effet de la pénitence,
Tu me reverras en ce lieu;
Peut-être qu'assisté de Dieu
Je verrai mieux son éminence.

L'Auteur offrant la main à une dame qui sortait d'un bateau, la lui trouva si belle, qu'il lui fit ces vers sur-le-champ.

Si l'on te savait bien connaître,
Aimable sujet de mes vers,
Un sceptre te ferait paraître
Dans l'empire de l'Univers;

Belle

Belle main de lys et de roses ;
Celui qui forma toutes choses,
Pour montrer le pouvoir de sa divinité,
Dans cette admirable peinture,
Des merveilles de la nature
N'a rien fait qui me touche au prix de ta beauté.

Sans doute sa grandeur suprême
Fit un amas de ses trésors,
Pour faire un portrait d'elle-même
Dans l'assemblage de ton corps ;
Mais cet abrégé de merveilles
De qui les grâces nonpareilles
Aux plus grands conquérans peuvent donner la loi,
Ces yeux, ce sein et ce visage,
Avecque tout leur avantage,
N'ont pas dessus mes sens tant d'empire que toi.

Hier, quand sur les bords de Loire
Je goûtai ce bien de te voir,
Que je triomphai de la gloire
D'être enchaîné sous ton pouvoir,
Que tu pris des soins et des peines
A faire des fers et des chaînes,
Où même la rigueur me montra des appas,
Belle main la force fut telle,
Que ma prison est éternelle
Si je n'en dois sortir par la main du trépas.

O ! trop adorable adversaire
Qui m'as si doucement surpris,
Laisse-moi languir sans défaire
Les doux liens dont tu m'as pris ;
Fais redoubler ma servitude ;
Car bien que mon tourment soit rude,
Je trouve tant d'appas aux maux que j'ai soufferts,
Que je jure par ta puissance,
Que j'userais de résistance
Si ta douce rigueur voulait rompre mes fers.

CONSEIL DE L'AUTEUR

A un de ses amis qui l'avait prié de voir une dame qu'il aimait, pour savoir s'il en était encore aimé.

JE vis hier matin la belle,
Qu'à bon droit tu nommes cruelle ;
Puisqu'à ne point mentir, je croi
Qu'elle n'aime ni toi ni moi.
Il est vrai qu'elle est adorable,
Que son humeur incomparable
A la puissance de charmer
Ce qu'on tient capable d'aimer.
Je l'ai long-temps entretenue
Et d'une façon retenue,

J'ai passé deux heures du jour
A lui parler de ton amour ;
Mais son discours et son visage
M'ont bien appris que son usage
N'aspire qu'à faire mourir
Ceux qu'elle pourrait secourir ;
J'entends les amans de ta sorte,
De qui la passion trop forte
Te gêne dans une prison
Où n'entra jamais la raison.
Si jamais dans ma confidence
Tu rencontras quelque prudence,
Et s'il m'est encore permis
De me vanter de tes amis,
Permets qu'ici je te conseille
De n'aimer plus cette merveille ;
Fermes les yeux à sa beauté,
Moque toi de sa cruauté ;
Et pour sortir de servitude
Regarde son ingratitude
De même qu'un triste nocher,
Qui voit du faîte d'un rocher
L'inconstant et cruel Neptune
Donner ses biens à la Fortune ;
Ainsi que toi je fus épris
Des charmes de cette Cypris ;
Il me reste quelque fumée
De l'ardeur de l'avoir aimée ;

Pour considérer ses appas
J'ai perdu cent fois mille pas ;
Mais voyant que mon espérance,
Mes vœux et ma persévérance,
Ne servaient que pour l'irriter,
Je fus contraint de la quitter ;
Fais en de même, je te prie :
Et pour changer d'idolâtrie,
Je t'attends dans un lieu divin
Où l'on n'adore que le vin ;
Jean Fouray, qui fait ce message,
Y fit jadis apprentissage,
Son nez te fera voir l'effet
De la fortune qu'on y fait.
C'est là que mon ame se range
Où Bacchus, passant pour mon ange,
Me fait entonner nuit et jour,
Vive le vin ! fi de l'amour,
Et de toutes ces inhumaines
Qui font vanité de nos peines !

VERS

A M. le Comte de LANGERON, *sur ce que l'Auteur préférait le cabaret à sa table.*

ÉTALES par toute la terre
Ton lot immortel et divin ;
Comme ton cœur aime la guerre ;
Le mien ne cherche que le vin ;
De même que Mars a des charmes
Qui, parmi la gloire des armes,
Te font triompher du malheur ;
Ainsi l'astre qui me gouverne
Me fait trouver à la taverne
Ce que l'on trouve en ta valeur.

C'est dans ce séjour délectable
Que ce grand moteur du sarment
Me fait rencontrer à la table
Le solide contentement ;
C'est là qu'on nargue la fortune,
Que le destin est sans rancune,
Qu'un *Rot* fait trembler le trépas ;
Et dans ce lieu de renommée
Si ta santé n'était nommée,
Peut-être ne vivrais-tu pas.

Ne choques plus ma destinée
Puisqu'elle m'a mis en un rang
Où je dois verser la vinée
Comme tu dois verser le sang ;
Que le démon qui t'accompagne
Fasse périr celui d'Espagne ,
Je n'en aurai point de souci ,
En te laissant faire je t'aime ,
Mais je te veux prier de même
Que tu me laisses faire aussi.

A un certain Comte qui ayant fait faire des vers à l'Auteur sans l'en remercier, l'engageait à en faire pour un ballet.

Comte , c'est temps perdu de croire
Que dans un hiver si pervers
Je puisse mériter la gloire
De te pouvoir faire des vers ;
Je fus hier sur le Parnasse
Chercher ces divines couleurs ,
Mais je n'ai trouvé que la glace
Où jadis je trouvai des fleurs.

Dans une mine rechignée
J'ai vu Phébus dans sa maison
Qui cherchait la jeune saison
Sous une antique cheminée ;

Dedans un piteux désaroi
Son luth criait miséricorde,
Il n'avait plus rien qu'une corde
Qui bandait à cause du froid.

Là ces neuf filles éternelles
Qui n'ont pas vaillant un denier,
Semblaient ces trois simpiternelles
Qui sont au b.... de Renier ;
Les voyant toutes accroupies,
Si j'eusse vu dans ce revers
Autant de mots que de roupies,
Tu n'aurais pas manqué de vers.

Je vis le céleste flambeau
Contre l'ordre de sa nature,
Qui jetait un éclat moins beau
Que celui-là de sa peinture ;
Bref, sans discours ni compliment,
Voyant tout aller de la sorte,
Je retournai tout doucement
Mes pas du côté de la porte.

J'eus le desir en dévalant
De toucher le cheval Pégase,
Mais il était en même extase
Que le cheval de Jean Vollant (*) ;

(*) Un cheval de bois qu'avait son sellier.

Je ne trouvai point d'Hypocrène ;
Car dans ce changement fatal,
Sa jambe aulieu d'une fontaine,
Jetait un quartier de cristal.

Enfin pour conclure, j'estime
Que je n'ai plus rien de divin,
Et que s'il faut trouver la rime,
Je la dois chercher dans le vin ;
Mais un mauvais sort dont la course
M'étonne autant que le trépas,
A depuis peu tari ma bourse,
Et le vin ne se donne pas.

L'Auteur étant à Langeron avec le Seigneur du lieu, et grande compagnie, écrivit cette lettre à un de ses amis, à Nevers, pour l'inviter à les venir trouver.

DAMON, tu sauras par ces vers
Qu'ici l'on boit mieux qu'à Nevers ;
Et nous n'aurions pas d'amertume,
Si le mélancolique rhume
Qui te fait tant parler de Dieu
Ne t'éloignait pas de ce lieu ;
Nous avons tous passé la fête
A boire, mais à pleine tête,

D'un vin qui vaut mille fois mieux (*)
Que le nectar que dans les cieux,
Dans Hébé, la divine coupe,
Ganimède verse à la troupe,
Qui fait vanité de *Roter*
A la santé de Jupiter;
Vin de qui la chaude nature
Pétillante, brillante et pure,
Aussitôt que nous l'avalons,
Nous échauffe jusqu'aux talons;
Encore que les destinées
L'aient conservé trente années,
Son pouvoir antique et savant
Nous rajeunit en le buvant:
Si ton nez n'a plus la roupie,
Si tu ne graille plus en pie,
Bref, si tu n'es plus morfondu
Pour avoir ton argent perdu,
Sans craindre ni marais ni crote,
Va prendre un cheval à la poste,
Et viens en diligence ici
Pour bannir l'extrême souci
Qu'une trop longue absence apporte;
Pour un biberon de ta sorte,

(*) C'est un vin qui se conserve trente ans sans être gâté.

Que si ton patrocle Grillon
Est las de B.... le C....
Dessus la nymphe à lui donnée
Par le prêtre et par l'hymenée,
Tu peux (pour avoir mieux de quoi),
Le trousser en malle avec toi;
Vous serez ravis, car je meure
Si cette divine demeure
Où le premier homme pécha,
Alors que Belzébuth prêcha
Ce très-normandissime père
Sous la forme d'une vipère,
Avait, n'en déplaise au bon Dieu,
Rien de si charmant que ce lieu;
Ici notre fortune assemble
Quatre divinités ensemble:
Bacchus, Mars, Apollon, Amour,
Ont des autels en cette cour;
Mais parmi ces dieux que je nomme
Cupidon a gagné la pomme
Par les attraits d'une beauté
Qui détruirait la liberté
De toute notre illustre troupe,
Si mon cœur captif de la coupe,
Ne préférait à ses appas
La suffisance d'un repas.
Hâte-toi donc, je t'en conjure,
Puisqu'à moins que de faire injure

A des gens de mise et d'alloi,
Tu ne peux dire excuse moi.
Adieu, j'écrirais davantage
Si je n'entendais pas un page,
Qui, d'un ton rempli de vertu,
Va criant : Adam où es-tu ?
Le *premier* (*) est dessus la table,
A ce propos si délectable
Je ne paraîtrai pas si sot
De l'entendre et ne dire mot.
Aimant mieux de moi faire montre,
Que d'imiter en ce rencontre
Celui dont je porte le nom,
A qui l'on donne le renom
D'avoir fait de la sourde oreille,
Lorsque juché sous une treille,
De déplaisir mordant ses doigts,
Dieu l'appela plus de six fois.
Adieu, cher ami que j'honore,
Avant que l'on m'appelle encore,
Je vais finir avec espoir
Que demain tu nous viendras voir.

(*) Le premier service.

A une demoiselle de qualité qui avait prié l'Auteur de lui faire des vers.

Que mon esprit n'est-il capable
De faire des vers aussi doux,
Comme vous êtes adorable
Aux princes qui meurent pour vous;
Un pinceau sans fard et sans feinte
Rendrait votre beauté dépeinte,
Dans un ouvrage sans égal,
Où le savoir de la nature
Confesserait que ma peinture
Vaudrait bien son original.

Votre visage, qu'on adore
Comme un miracle sans pareil;
S'y verrait peint comme l'aurore,
Et vos yeux comme le soleil.
Quelque bien que la France espère
Du courage dont votre père
Brave l'envie et le malheur,
Quoiqu'il vainque tout par ses armes,
Je ferais dire que vos charmes
Sont plus puissans que sa valeur.

Vos vertus, qui n'ont point d'exemples,
Donneraient un lustre à mes vers,

Comme les dieux donnent aux temples
Qu'on leur dresse dans l'univers.
Mais, ô divine Caristée !
Je parle comme un Prométhée ;
Je me repens d'avoir écrit :
Mon desir vous fait un outrage,
Puisque pour faire un tel ouvrage,
Il faudrait ravir votre esprit.

STANCES DE L'AUTEUR,

Sur la perte qu'il venait de faire de sa mère, morte de la peste, dans une île, près de Nevers.

Touché d'une douleur amère,
Je viens tous les jours sur ces bords,
Où le cadavre de ma mère
Croît le triste nombre des morts ;
Où, suivant l'ordre de nature,
Considérant la sépulture
Où gît l'objet de mon amour,
Je sens de si dures atteintes,
Que je fais redire mes plaintes
A tous les échos d'alentour.

Pressé d'une horrible manie,
J'appelle les dieux inhumains,
Exerçant une tyrannie,
Contre moi-même de mes mains;
Là, mon ame en fureur déteste,
Contre la rage de la peste,
Qui me suscite ces malheurs,
Et mes yeux en ouvrant leur bonde,
Font que même la Loire gronde,
Se voyant grossir de mes pleurs.

On ne me voit plus dans la ville,
Et l'œil d'Aminthe n'est plus beau;
Mon élément est dans cette île,
A gémir dessus ce tombeau.
Mes amis ont perdu l'usage
De reconnaître mon visage,
Tant il est pâle et décharné,
Et maintenant je ne m'amuse
Qu'à faire chanter à ma muse
Un *libera me Domine.*

Si dans un deuil si plein de rage,
Cloton m'ouvrait le monument,
Elle réparerait l'outrage
Qu'elle a fait à mon sentiment.
Parmi ces marécages sombres,
Où la mort engage les ombres

A l'éternité d'un séjour,
Bannissant l'ennui qui m'entame,
J'irais rejoindre la belle ame
Sous laquelle je vis le jour.

En quelque part que tu repose,
Chère ame, si pour me punir,
Le ciel, de ce que je propose,
Ne t'empêche le souvenir,
Tu sauras que toute ma vie,
Poussé d'une pieuse envie,
Je viendrai pleurer dans ces lieux,
Et qu'avant que finir mes larmes,
Jupin aura perdu les armes
Dont il murmure dans les cieux.

Autre sur le même sujet.

Depuis l'heure triste et funeste
Que le messager du malheur
Me dit pour croître ma douleur :
Ta mère est morte de la peste,
Je n'ai cessé de soupirer,
Mes yeux n'ont cessé de pleurer.
Le flambeau du jour m'importune,
J'ai si peu de contentement
Que l'œil de la bonne fortune
Me plaît moins que le monument.

Je ne vois plus rien qui me plaise,
C'est envain de me consoler;
Si quelqu'un me pense parler,
Il est ennemi de mon aise.
Ce coup est si rude à mes sens,
Que je crois les dieux impuissans,
Pour m'y rapporter le diffame,
S'ils ne voulaient d'un même accord,
Comme mon corps, rendre mon ame
Tributaire aux lois de la mort.

Car, quand bien le coup de la Parque
M'aurait réduit sur l'Achéron,
Que j'aurais accru de Caron
Le trésor qui vient de sa barque;
Si quand et mon corps au cercueil,
Mon ame n'enfermait le deuil
Qui m'aurait fini ma fusée,
Par la suite de mes douleurs,
Je ferais dedans l'Elisée,
Naître un déluge de mes pleurs.

Je jure la sainte lumière,
Que dans le trouble qui me suit,
La couche ne me sert de nuit,
Que pour épandre une rivière;
Que si le sommeil seulement,
Me va captivant un moment,

Dedans ce tourment qui me mine,
Je ne songe qu'à des corbeaux,
Et m'éveillant, je m'imagine
D'être couché dans des tombeaux.

Tous les jours sur les bords de l'onde,
Où gît cet immobile corps,
Ma langueur fait voir les efforts
Que peut une ame furibonde;
Bref, dans ce funeste revers,
J'ai de l'horreur pour l'univers;
Et par un désespoir extrême,
Par qui mon sort guide mes pas,
J'acheverai par mon bras même,
Ce que la mort n'acheve pas.

A Monsieur le Comte D. A. P.

SONNET.

VA généreux héros, d'une illustre colère,
Renouveler l'effort de tes actes guerriers,
Et du bras dont tu fis les victoires du père,
Coupes-en pour le fils des forêts de lauriers.

La France pour sa gloire à son secours t'appelle,
Elle a reçu par toi tant d'éloges divers,
Que si l'on eût suivi ta valeur et ton zèle,
Ses bornes s'étendraient au bout de l'univers.

Mille fois la pitié m'a porté jusqu'aux crimes
De présenter aux dieux des vœux illégitimes,
Pour éteindre l'ardeur de tes sanglans efforts;

Mais sachant à quel point tu peux monter l'histoire,
J'abandonne aux hasards la valeur de ton corps,
De crainte d'offenser la grandeur de ta gloire.

SONNET.

A Monsieur D. L., *allant commander les armées d'Italie, après s'être fiancé à Mademoiselle* D. B.

Cours généreux héros où Bellonne t'appelle,
Dans les plaines de Mars triomphe du malheur,
Suivant les mêmes pas qu'a tracé la valeur,
Rends-toi digne du cours d'une gloire immortelle.

J'espère, à ton retour, comme un second Apelle,
T'achever un portrait d'éternelle couleur,
Où ma verve s'enflant d'un excès de chaleur,
Fera voir les efforts d'une ardeur naturelle;

Je peindrai comme Hercule au rang des immortels,
Encore qu'on lui donne un temple et des autels,
Amour sut triompher de sa valeur extrême;

Mais que tout au contraire on voit paraître au jour,
Que plutôt qu'enchaîner ta valeur sous l'amour,
Tu laisses à la cour la moitié de toi-même.

ÉTRENNES

Au Marquis D. A., *lorsqu'il faisait l'amour à sa femme.*

Aujourd'hui que l'an renouvelle,
Marquis, je voudrais de grand cœur
Te pouvoir offrir cette belle
Qui t'ôte le nom de vainqueur;
Je suis lassé de voir tes larmes
Servir de triomphe à ses charmes,
Toi qui méprisant le malheur,
N'as jamais rencontré d'orage
Qui n'ait fléchi sous ton courage,
Et fait passage à ta valeur.

Il est vrai qu'elle est sans exemple,
Sa beauté n'a rien de mortel;
Mais comme elle est digne d'un temple,
Ton mérite l'est d'un autel:
Je trouve la nature étrange
De l'avoir faite comme un ange,

Et du visage et de la voix,
Et qu'elle ait paru si barbare
D'avoir mis dans un lieu si rare,
Le cœur d'une fère des bois.

C'est trop long-temps que ta constance
Sert de victime à sa rigueur,
Il est temps que sa résistance
Fléchisse devant ta langueur ;
Il faut paravant que l'année
Rende sa course terminée,
Que tu finisses tes douleurs,
Et que dans ces forêts d'épines,
Tu trouves des routes divines
Qui te conduiront dans les fleurs.

Car sans doute ta servitude
Vaudrait moins que ta liberté,
Si toujours son ingratitude
Combattait ta fidélité ;
Mais si cette belle inhumaine
Voulait récompenser ta peine,
Après tant de travaux soufferts,
Marquis, la raison me fait dire,
Que l'univers n'a point d'empire
Qui soit si riche que tes fers.

Qu'Amour, ce doux tyran de l'ame,
La fasse bientôt consentir

A brûler de la même flamme
Qui te fait nommer son martyr ;
Qu'après une si dure attente,
Pour rendre ton âme contente,
Un doux hymen vous soit donné.
Je crois que si le ciel commande
Qu'on entérine ma demande,
Je t'aurai fort bien étrenné.

ETRENNES

Au Secrétaire de madame la Princesse MARIE, *après la mort de M. Dumaine, son maître.*

POUR te faire un présent digne de ton envie,
Il faudrait que le ciel d'un effet glorieux
Nous fit ressusciter ce prince dont la vie
Passa comme un éclair pour faire mal aux yeux,
Le cruel déplaisir dont ton ame se lasse
Irait dans le cercueil se loger à sa place ;
Ton ame en ce rencontre aurait un bien parfait :
Cela ne se pouvant, tout ce que tu peux faire
C'est de te consoler, voyant que la sœur fait
Pour payer ton mérite autant qu'eût fait le frère.

L'Auteur à son Rival, *sur la mort de leur maîtresse.*

SONNET.

LUCIDOR, c'en est fait, notre amante cruelle
A senti de la mort le coup infortuné,
Et nous n'avons plus rien d'une chose si belle
Que l'immortel amour qu'elle nous a donné.

Au mépris de nos vœux la Parque a butiné
Tous les divins attraits que nous voyons en elle,
Et ce sanglant malheur m'a si fort étonné,
Que si je ne la suis, ma vie est éternelle :

Sitôt que sa belle ame eut changé de séjour,
Que ses yeux en mourant, ôtèrent à l'Amour
Deux trônes où sa gloire étalait tous ses charmes,

Je crus qu'un dieu jaloux de nous voir tant aimer,
Avança son trépas à dessein que nos larmes
Éteignissent le feu qui nous doit consumer.

Au révérend père LEMOINE, *au sujet des vers qu'il fit sur la guérison du roi Louis XIII, après sa maladie de Lyon.*

SONNET.

GRAND esprit, dont les cieux ont obligé le monde,
LEMOINE, dont les vers sont si charmans et doux,
Que si le dieu qui va se coucher dedans l'onde,
Ne te croyait son fils, il en serait jaloux ;

Ta veine nous paraît tellement sans seconde,
Que le plus fier critique est pour toi sans courroux,
Et la terre en lauriers n'est pas assez féconde
Pour le riche labeur que tu fais voir à tous ;

Les triomphes du roi si justement dépeins,
Et de sa guérison les miracles si saints
Font croire que la mort en le voulant poursuivre,

Lisant dans tes projets retira son poison,
Aimant mieux te laisser chanter sa guérison
Que te devoir l'honneur de le faire revivre.

M. le chevalier de MONTECLAIR, *passant par Nevers pour aller aux eaux de Bourbon l'Archambeau, vit l'Auteur, et lui fit un présent dont il le remercia par ces vers.*

TES libéralités ont réchauffé mon ame,
Après un rude hiver tu fais mon renouveau,
Et ton bras en cherchant des secours dedans l'eau,
Par un prodigue effet me redonne une flamme
Qui te fera revivre en dépit du tombeau.

La générosité dont ton ame est suivie
A si bien su charmer le monarque des vers,
Que tu verras un jour cent écrivains divers
Élever sans flatter le portrait de ta vie
Sur le plus bel endroit du front de l'univers.

Favorisant ce dieu que le Parnasse adore,
Tu fais ressusciter mes premières chaleurs,
Et les bienfaits en moi, sont des vases de pleurs
Qui font le même effet que celles de l'Aurore,
Quand Flore et le printemps lui demandent des fleurs.

Combien que mon pinceau semble rude et barbare,
Pour peindre des héros les martiaux appas,
Sitôt que leur faveur vient éclairer mes pas,
J'aime mieux les peignant, passer pour un Icare,
Que passer pour ingrat en ne les peignant pas.

Mais

Mais il s'en trouve peu qui vivent de ta sorte,
Peu de grands aujourd'hui sont dignes de ton sort,
Un avare desir qui les ronge et les mord,
Ne leur délaisse rien quand leur charogne est morte
Que des vers animés par les soins de la mort.

Tous ces grands conquérans dont l'histoire est ornée,
Pour qui Bellonne a fait tant d'exploits belliqueux,
Alcide, Achille, Hector et cent mille comme eux,
Auraient eu d'un Bouvier la même destinée,
Si la muse eût laissé leur mémoire avec eux.

Bien que ton bras eut peint après mainte victoire,
Du sang des ennemis, ton extrême valeur,
Que cent fois ton courage ait vaincu le malheur,
Pourtant sans le pinceau des filles de mémoire
Le temps en ternirait la plus vive couleur ;

C'est par les soins divers de ces divines Fées
Que des plus grands héros on apprend les leçons,
Mais pour bien mériter leurs divines chansons
Et laisser à jamais de superbes trophées,
Il faut ainsi que toi, chérir leurs nourrissons.

Au même, sur du vin que l'Auteur lui envoyait à Bourbon.

MARQUIS, le bien le plus insigne
Que je tiens du moteur divin,
Consiste en trois hommes (*) de vigne
Dont je t'apporte tout le vin;
C'est pour elle que je soupire,
Son étendue est mon empire;
Et je ne suis ambitieux
Depuis que Dieu me l'a donnée,
Qu'à préparer la destinée
Pour sauver sa bonté de l'injure des cieux.

Dans ce siècle infâme de guerre,
Où tel qui pour trop endurer,
Maudit et déteste la terre,
De la voir si long-temps durer,
Je ne vois rien qui m'importune;
Et ce lieu qui fait ma fortune,
Me doit être encore plus beau,
Si ta valeur incomparable
Trouve dans ce jus desirable,
Ce que les médecins te font chercher dans l'eau.

(*) *Hommes* pour *hommées*, terme dont on se sert dans le Nivernais, et qui dans le principe signifie autant de terrein planté en vigne qu'il en faut pour occuper un ouvrier pendant une journée.

Pour un inconstant qui avait laissé une seconde maîtresse pour retourner à la première.

SONNET.

Qu'Aminte vive ou non en des lieux désolés,
Les beautés d'Amasis ont rappelé ma flamme.
Il faut, recommençant à lui donner mon ame,
Lui rendre les respects qu'un autre avait volés;

Je connais que mes yeux se sont désaveuglés,
Que ma raison blessée a trouvé son dictame,
Et j'ai sauvé mes sens de cet objet infâme,
Qui par un si long-temps les avait déréglés:

Enfin, chère Amasis, doux espoir de ma joie,
J'aperçois que nos jours seront filés de soie,
Que le ciel n'aura plus de malice pour nous;

Je ne me repens plus des caresses d'Aminte,
Le fruit de ses baisers n'étant plus que d'absinthe,
Les vôtres me feront trouver le miel plus doux.

ACROSTICHE ET ANAGRAME

A Monsieur l'Abbé de SAINT-MARTIN, *de Nevers, qui s'appelait* JEAN DE VIENNE, *ce qui fait :* ANGE NÉ EN DIEU.

IMITATEUR des plus grands saints,
Esprit le plus parfait de ce siècle où nous sommes,
Abbé dont les pieux desseins
Ne sont sortis des cieux que pour sauver les hommes;

Dieu, cet artisan sans pareil,
En qui nous adorons une essence éternelle,
Voulut ensuite du soleil,
Jeter ton grand esprit dans son même modèle;

Et s'il t'a mis en ce bas lieu,
N'en devons-nous pas mieux célébrer ses louanges,
Nous possédons un *Ange né en Dieu*,
Et si nous t'imitons, nous serons tous des anges.

VERS

Que l'Auteur fit porter pour étrennes, par son fils, ayant des sabots aux pieds, à Monsieur l'abbé de SAINT-MARTIN, *son parrain.*

MONSEIGNEUR, mon parrain, votre vie est si sainte,
Que l'on vous tient par-tout un pilier de la foi,
Et c'est ce qui m'oblige à vous faire une plainte,
Pour voir si vous ferez un miracle pour moi;
En faveur de mes vers je ne veux autre chose,
Pour braver de mon sort les rigoureuses lois,
Sinon que vous fassiez une métamorphose,
De changer en du cuir mes deux souliers de bois.

IMPROMPTU

Que l'Auteur mit dans les heures d'une dame.

AIMABLE cause de ma peine,
Veillez et priez nuit et jour,
Jamais la grandeur souveraine
Ne vous donnera son amour;
Tant que votre ame inexorable
Rendra la mienne misérable,

Vous perdrez vos vœux et vos pas ;
Parce que la bonté suprême
Veut qu'on aime ce qui nous aime ;
Cependant vous ne m'aimez pas.

VERS

Commandés par Monsieur le Cardinal de Richelieu, pour Monsieur le Surintendant.

Grand économe de la France,
Armand m'achète un bâtiment,
Mais le pauvre homme est sans finance
Pour en achever le paiement.
De grace accorde à ma requête
Ce qu'il faut pour payer le reste ;
Que si mes soins sont superflus,
Du moins donnes-moi cette grace,
De jouir un mois de ta place,
Je ne t'importunerai plus.

Sur la mort de l'incomparable ALCANDRE, *qui fut tué au siége d'une ville, par sa propre mine.*

JAMAIS l'incomparable et valeureux Alcandre
Ne serait succombé sous les traits du malheur,
Si lorsque le trépas s'arma pour l'entreprendre,
Il eût eu le dessein d'affronter sa valeur ;
Ce monstre des vivans, par un lâche artifice,
L'a conquis par le feu, comme par l'eau Narcisse.
La mine du dernier a terminé le sort ;
L'autre, pour qui la France est en un deuil extrême,
Tout couvert de lauriers, sa mine tout de même,
Est cause de sa mort.

Réponse au Rondeau que M. de BEAUSONNET *avait fait à la louange de l'Auteur.*

LE menuisier n'a rien de comparable
A la chaleur de ta veine admirable,
Qui par des traits d'immortelle splendeur,
Comme un soleil fait briller sa candeur,

Par tous les coins de la terre habitable ;
Pour faire un pied d'un lit ou d'une table,
Il serait plus que toi considérable ;

Mais pour les vers, tu passes en grandeur
Le menuisier.
Parlant de lui, parais plus véritable,
Car n'en déplaise à ta muse adorable,
Tu passerais pour insigne flatteur,
En élevant ainsi ton serviteur,
Bref, ton rondeau traite comme une fable,
Le menuisier.

A Monseigneur le Duc d'Enguien.

Race de mille rois, illustre sang de Mars,
Si dedans ton printemps l'ardeur de ton courage
Efface en l'univers le lustre des Césars,
Que ne feras-tu pas dans l'été de ton âge ?

Ton bras fera bientôt, au mépris des hasards,
Reverdir tes lauriers sur les rives du Tage,
Où l'Espagne verra par d'humides regards
Partager ses trésors aux frais de leur ombrage ;

Mais grand prince, parmi tant de travaux divers
Qui ceindront de nos lys le front de l'univers,
Si tu n'arrête un peu le cours de ta victoire,

Tu blesseras ton roi des traits de ton amour,
Car en lui gagnant tout, tu lui ravis la gloire
D'employer sa valeur à t'imiter un jour.

L'Auteur étant malade, reçut une lettre d'un Seigneur de ses amis qui le priait de faire des vers sur le sujet de son amour, il lui fit cette réponse.

MARQUIS, si ma douleur ne cesse ses efforts,
Je t'écrirai bientôt du royaume des morts;
Le violent accès d'une barbare fièvre,
Qui pose à tout moment mon ame sur ma lèvre,
M'a si fort abattu qu'à te bien discourir,
C'est la mort seulement qui me peut secourir;
Je porte dans mon corps un Mont-Gibel de flamme
Qui réduit en brâsier ce palais de mon ame,
Et quelque douce humeur qui vienne à l'arroser,
Éteint moins son ardeur qu'un amoureux baiser
N'éteint la passion, quand sur un beau visage,
En moissonnant ce fruit tu brûles davantage.
Enfin, n'espère pas que parmi ces chaleurs,
La muse ose pour moi faire naître des fleurs;
Les roses du Parnasse ont peur de mon haleine,
Ainsi que du soleil les beautés d'une plaine
Que l'aurore a fait naître, et qui dans son retour,
S'aperçoit que la mort en a banni l'amour;
Sans cette cruauté qui bourelle ma vie,
J'aurais fait un portrait pour ta belle Livie,
Où j'eusse fait passer les beautés de son teint
Au-dessus des attraits dont nature se peint,

Alors que le printemps recherchant son empire
Lui fait par les oiseaux annoncer son martyre ;
Mais, marquis, c'en est fait, je n'ai plus rien de beau,
Si j'écris plus en vers ce sera mon tombeau,
Car de toutes les fleurs dont me reste l'usage,
Sont les lys que la mort a peints sur mon visage.

Dans la même maladie l'Auteur répondit ainsi à un de ses amis qui lui demandait une heure pour faire son portrait.

Cher Alcandre, je vois la mort comme une harpie
Porter dedans mon sein son appétit brutal,
C'est pourquoi hâtes-toi de prendre la copie
Dont tu verras bientôt périr l'original ;
Tandis qu'il reste encore empreint en mon visage
Quelques traits languissans de mon premier usage,
Préviens la cruauté que me livre le sort ;
N'attends pas que le mal ait changé ma figure,
Du moins si tu ne veux faire par ma peinture
Le portrait de la mort.

A M. le Baron de CANILLAC, *qui perdit un œil au siége de Casal, à son départ pour l'armée d'Italie.*

ILLUSTRE rejeton de Mars,
Pour rendre ma boutique à jamais embellie,
Apporte moi de l'Italie
Un tronc des vieux lauriers qu'ont planté les Césars.
Je te jure par les neuf filles,
Qu'aulieu d'en faire des chevilles,
J'en ferai sur ta tête un si digne appareil,
Que cette couronne enflammée,
Du dieu qui te ressemble en ce qu'il n'a qu'un œil,
N'aura pas tant de renommée.

RONDEAU

A un ami qui était malade d'une sciatique.

POUR te guérir de cette sciatique
Qui te retient comme un paralitique,
Dedans ton lit sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,

Puis, lis comment on les met en pratique;

Prends-en deux doigts et bien chaud les applique
Dessus l'externe où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir:
Sur cet avis ne sois point hérétique,
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

RONDEAU

A une dame, pour lui demander encore deux bouteilles du bon vin qu'elle possédait.

DE votre vin, nous rougissons notre ame,
Vous protestant que tous ards de sa flamme
Nous occirons tout chagrin et souci;
Tant que bonté vous fera faire ainsi,
De Chicheté n'encourez aucun blâme.

Alcandre et moi criant à haute game,
A la santé de la Moult bonne dame,
Le dos au feu nous n'avons nul merci
De votre vin.

Mais un malheur qui grandement diffame,
Et contre qui vous portez le dictame,
Est que Bacchus va déguerpir d'ici,
Notre Phébus deviendra tout transi
Si n'envoyez encore quelque dragme
De votre vin.

ODE

A Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu.

MINISTRE de l'état, le plus grand de la terre,
Atlas, dont notre empire est l'immobile faix
Qui cultives nos lys dans un hiver de guerre,
Pour les éterniser par un printemps de paix;
Invincible héros dont la gloire infinie
A des héros passés la mémoire ternie,
Et d'un puissant effort les Titans abattus;
Tutélaire démon que la France a fait naître,
Souffre encore une fois que ma muse champêtre
Consacre ses chansons à tes rares vertus.

Mon ame s'en allait tristement abattue
Sous le pesant fardeau de cent soucis divers,
Et la nécessité qui la ronge et la tue,
L'éloignait pour jamais de la source des vers;
Mais le bruit glorieux que fait ta renommée,
De climat en climat superbement semée,

M'empêcha d'écouter ces lâches passions ;
Et malgré la rigueur du destin qui m'outrage,
Je vis tes grands exploits faire sur mon courage
Ce que font sur les flots les nids des Alcions.

Quand j'ose contempler l'éclat de ton mérite ;
Qui porte dans les cœurs ou l'amour ou l'effroi,
Qu'à ton zèle sacré la terre est trop petite
Pour orner dignement la grandeur de ton roi ;
Que dans ton cabinet ce que tu délibères
Détruit tous les conseils du prince des Iberes,
Je sens d'un nouveau feu rallumer ma chaleur,
Et sans me consumer aux labeurs de l'étude,
Je consulte en repos dans une solitude
Un ange qui m'enseigne à chanter ta valeur.

Mais cette sainte ardeur qui pour toi me transporte,
Dont mon cœur enflammé s'élève jusqu'aux cieux,
Et qui contre le cours d'un homme de ma sorte,
M'inspire en ta faveur le langage des dieux :
Grand prince, n'est-ce pas l'une de ces merveilles
Par qui le ciel bénit tes travaux et tes veilles,
Et te rend admirable aux yeux de l'univers ?
On ne me peut qu'à tort disputer l'avantage
D'être l'un des rayons des esprits de notre âge,
Qui font de ta vertu le temple de leurs vers.

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême,
De voir d'un feu divin mes esprits animés,

Que ressemblant au champ cultivé de lui-même,
Je produise des fruits que l'on n'a point semés?
Ainsi vit-on jadis une troupe divine,
Porter par l'univers notre sainte doctrine,
Et ravir les mortels des merveilles de Dieu,
Sans avoir de l'étude aucune expérience,
Et pour bien en parler, que la même science
Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.

Ce n'est pas sur ce mont qui se perd dans les nues,
Que pour peindre tes faits je cherche des couleurs,
Le Parnasse a pour moi des routes inconnues,
J'en laisse à nos esprits et les fruits et les fleurs;
Sans grimper sur l'orgueil de ces grands précipices,
La nature a pour moi des soins assez propices;
C'est elle seulement qui me vient animer,
Et sans faire le vain, j'aurai bien l'assurance
De dire qu'il n'est point de menuisier en France
Qui sache comme moi le bel art de rimer.

Un village voisin du beau fleuve de Loire,
Où le siècle de fer n'a pas encore été;
D'où sans le bruit des eaux et celui de ta gloire,
Le silence jamais ne serait écarté;
Dans ce séjour plaisant autant qu'il est sauvage,
Assis dessus les fleurs qui bordent le rivage,
Je borne mes desirs au soin de te priser;
Sans que l'ambition me flatte d'espérance,
M'estimant trop heureux si j'ai la récompense
En t'immortalisant de m'immortaliser.

Bien que je ne sois point parmi l'or et les marbres,
De ces palais fameux de richesses éclatans,
Que je ne voie ici que des eaux et des arbres,
Mes innocens desirs ne sont pas moins contens;
Loin de l'ambition d'une foule importune,
Où souvent l'on se perd en gagnant la fortune;
Dans ces lieux reculés mon desir est mon roi,
Et quelque passion qui flatte notre vie,
Je serais aussi franc d'amour comme d'envie,
Si je n'en avais point de discourir de toi.

Mais lorsque ta vertu me paraît sans exemple,
Quand j'y vois que ta vie est maîtresse du sort,
Que la postérité te doit bâtir un temple,
Où tu triompheras du temps et de la mort;
Que le plus digne roi qui soit dessus la terre
Tire de tes conseils cet orgueilleux tonnerre
Qui porte en mille endroits la crainte et le trépas,
Et que cette splendeur qui luit en sa couronne,
Emprunte tant d'éclat de ta seule personne,
Je croirais être injuste en ne le disant pas.

Je sais qu'un lâche esprit plein d'une ardeur infâme,
Qui de quelque mégère implora le secours,
A voulu d'un crayon aussi noir que son âme,
Ternir insolemment la gloire de tes jours;
Mais comme le soleil montre un plus beau visage
Quand il a dissipé les voiles du nuage,
De même ton mérite en a paru plus beau;

Et ce monstre d'horreur eut l'ame bien punie,
Car ton intégrité vainquit sa calomnie,
Et lui fit en naissant rencontrer le tombeau.

Depuis que sous les lois du plus juste monarque
Qui jamais ait régi l'empire des vivans,
Tu tiens comme un nocher le timon de sa barque,
As-tu jamais blêmi par la crainte des vents ?
Quels syrtes vagabonds, quels écueils effroyables,
Par force ou par amour n'as-tu rendu ployables,
Et quels prodiges peut l'histoire renommer
Qui puissent égaler cette heureuse aventure,
Où le ciel te permit ainsi qu'à la nature
D'élever des rochers au milieu de la mer?

Ce jour qu'en ta faveur le ciel fila de soie,
Neptune fit pour toi de si puissans efforts,
Qu'au temps qu'il bâtissait les murailles de Troie,
Il travaillait bien moins qu'il ne faisait alors :
Cependant ta fortune ardemment animée,
Alla voir des Anglais la sacrilége armée,
Et d'un œil de courroux qui leur semblait parler,
Leur prédit les malheurs qui menaçaient leurs crimes,
Et compta leurs vaisseaux comme autant de victimes
Que ta sainte fureur lui devait immoler.

Ces murs de qui l'orgueil détrempa les matières,
Dont la cîme aujourd'hui baise les fondemens,
Ces colosses changés en fameux cimetières
Où ta gloire a bâti de si beaux monumens ;

Ces affreux boulevards, ces superbes machines,
Ces forts ensevelis sous leurs propres ruines,
La Rochelle en un mot, qu'est-elle maintenant?
N'as-tu pas abattu sa pompe injurieuse,
Et mis au pied du roi l'audace impérieuse
Du rebelle démon qui l'allait soutenant?

Mais tant d'autres exploits dont l'histoire est ornée,
Tant d'effets merveilleux qui brillent en nos jours,
Et qui ne verront point leur gloire terminée
Qu'alors que la nature aura fini son cours;
Tant d'ennemis courbés au joug de cet empire,
Malgré tous les desseins que l'Autriche conspire
Pour assouvir la faim de son mourant orgueil;
Tous ces faits glorieux sont-ils pas à ta vie
Autant de Pelions pour écraser l'envie,
Et sauver tes vertus de la nuit du cercueil?

Puisse-tu, grand héros, étendre nos conquêtes
Aux bords où le soleil naît et va finissant;
Et que tous tes progrès soient autant de tempêtes
Pour émousser l'orgueil des cornes du croissant.
Que s'il faut que ton corps, comme Auguste succombe,
Sous le faix éclatant d'une pompeuse tombe,
Puisse-tu faire naître un laurier glorieux,
Qui de tes faits divins soit la marque éternelle,
Et pousse au monument une tige immortelle,
Qui porte ses rameaux jusques dedans les cieux.

L'Auteur ayant écrit à un de ses amis, à Paris, pour le prier de solliciter le paiement de la pension que lui avait faite monsieur de RICHELIEU, *et n'en ayant aucune réponse, lui adressa cette épître.*

DAPHNIS, je suis fort étonné
Pourquoi tu m'as abandonné,
Moi qui n'aspire qu'à la gloire
De vivre dedans ta mémoire;
Voici pour la troisième fois
Que de mes lettres tu reçois,
Et la troisième fois de même
Que par un mépris plus qu'extrême,
Tu ne m'as pas tant seulement
Accordé ce contentement,
De me mander si ma quittance
Fournirait assez d'éloquence,
Pour me faire rendre en ce lieu
La pension de Richelieu;
En vérité cela m'irrite,
Et n'en déplaise à ton mérite,
Cet oubli m'a si bien fâché
Que je t'accuse d'un péché;
Et c'est en effet le commettre
Que de manquer et de promettre,

Car tu sais qu'il m'était permis
De me vanter de tes amis ;
J'en prends à témoin véritable ,
Ce comte aimable et redoutable
A qui tu promis devant moi ,
Sur ta parole et sur ta foi ,
Qu'en sa faveur , pour mon service ,
Tu paraîtrais toujours propice ;
Cependant je reconnais bien
Que ce que tu dis n'était rien
Qu'un peu de flamme et de fumée
Eteinte aussitôt qu'allumée ,
Ou pour te le faire plus cour ,
Beaucoup d'eau bénite de cour ;
Tu ne trouveras point d'excuse
Contre ce blâme qui t'accuse ;
Peut-être me répondras-tu
Que ta plume a trop de vertu ,
Que ton éloquence est trop belle
Pour un raboteur d'escabelle ;
Dès là je te tiens au collet ,
Puisque je sais que ton valet
N'a pas l'esprit si plein d'audace ,
Qu'il n'écrivit bien en ta place ;
Il en est encore assez temps ,
Et c'est tout ce que je prétends
Que de toucher cette pécune
Qu'un chacun nomme ma fortune ,

Et qui la serait en effet
Si ce cardinal si parfait,
Pour élever mes destinées,
M'avançait pour deux cents années ;
Mais c'est ce qui ne sera pas,
Car l'astre qui conduit mes pas
A l'influence trop mauvaise
Pour être l'appui de mon aise ;
Aussi je ne m'en fâche point,
Et je m'arrête sur ce point,
Qu'il ne faut pas que je prétende
L'effet d'une chose si grande ;
Je m'y trouve fort résolu,
Parce que le ciel l'a voulu ;
Quand il a fait une ordonnance,
Ni le prince ni l'éminence,
Qui sont bien au-dessus de moi,
N'en sauraient éviter la loi ;
Ils peuvent tout dessus la terre,
Leur colère vaut un tonnerre ;
Mais certes quand il faut aller
D'où l'on ne saurait appeller,
Les grands ont beau faire et beau dire,
Toutes les forces d'un empire
N'ont pas le pouvoir d'empêcher
Le coup qui nous vient dépêcher.
C'est ce qui m'afflige et m'étonne
Que cependant qu'une couronne

Les fait appeler en ces lieux
Les vives images des Dieux ;
Ils font si peu de récompense
A ceux qui chantent leur puissance,
Sans qui, leur éclat le plus beau
Suivant leur corps dans le tombeau,
Ne laisserait à la mémoire
Aucune marque de leur gloire.
Que si le ciel m'eût ordonné
Un empire quand je fus né,
Je n'aurais jamais été chiche,
Parce qu'un prince est toujours riche,
De quelque violent essort
Dont le puisse agiter le sort ;
Ils n'ont jamais l'ame asservie
Que par la perte de la vie ;
Les princes ne peuvent donner
Que ce qui doit leur retourner ;
Ils sont maîtres de la fortune,
En donnant ils semblent Neptune
Qui fait les fleuves de la mer,
Mais qui les revoit abîmer
Après quelque légère course,
Dans leur inépuisable source.
Lorsque leur libéralité
Ne trouve rien de limité,
Tous les cœurs leur sont des victimes,
Tous leurs desseins sont légitimes,

Et les plus fières nations
Aiment leurs inclinations ;
Lorsque leurs mains sont libérales,
Leurs majestés sont plus royales,
Chacun les regarde à genoux,
Ils ne se font point de jaloux ;
Bref, pour mieux le faire comprendre,
Il faut tout donner pour tout prendre ;
Mais certes il s'en trouve peu
Qui soient embrâsés de ce feu ;
Aussi ce qui me réconforte,
C'est que si jamais à la porte
Par laquelle il nous faut passer
Quand nous venons à trépasser,
Je rencontre, par aventure,
Un de ces mignons de nature
Qui prennent tout sans donner rien,
Ma foi je m'en moquerai bien ;
Si jamais je passe la barque
Avec un avare monarque,
Tandis que le vieillard Caron
Nous passera sur l'Achéron,
Je lui ferai bien reconnaître
Qu'il n'aura plus le nom de maître ;
Ne pouvant alors m'abstenir,
Pour me venger et le punir,
De lui remettre en la mémoire
La décadence de sa gloire ;

Là, sans crainte de la grandeur
Et de la royale splendeur
Dont il chérissait tant l'usage,
Je lui tiendrai ce beau langage :
« Prince misérable et confus,
» Qui n'est plus de ce que tu fus
» Qu'une triste et malheureuse ombre,
» Qui va multiplier un nombre,
» Ou tel qui ne t'osait parler,
» Lorsque tu faisais tout trembler
» Sous ton orgueilleuse puissance,
» Méprisera ta connaissance ;
» Toi qui jadis chez les mortels,
» Prenais l'encens et les autels
» Que l'on ne doit qu'aux Dieux suprêmes ;
» Et qui tout ceint de diadêmes,
» Tenais un pouvoir en tes mains,
» Qui faisait trembler les humains ;
» Dedans cette chûte fatale,
» Qui dans ce bateau nous égale,
» Ne sens-tu pas que tu reçois
» La mort une seconde fois,
» Par le ressouvenir funeste
» D'en avoir tant laissé de reste,
» Et n'avoir plus pour ton support,
» Qu'un denier pous passer le port?
» Lorsque tu goûtais en la vie,
» Ce qui rend une ame assouvie,

» Pourquoi

» Pourquoi ne considérais-tu
» Ces ministres de la vertu,
» Ces écrivains de qui les plumes
» Te pouvaient dresser des volumes,
» Où malgré le temps et son cours,
» Ta gloire aurait vécu toujours.
» Peut-être avais-tu la pensée,
» Que depuis que l'ame est passée
» Dedans l'empire du trépas,
» La mémoire ne la suit pas,
» Et que dans ces ombreuses plaines,
» Qui font les plaisirs ou les peines,
» L'esprit, en ce fatal revers,
» Ne songe plus à l'univers ».
Mais à propos de la mémoire,
Il semble que je veuille boire
Dedans le noir fleuve d'Oubli,
Où je suis presque enseveli;
Pensant écrire une missive,
Je me rencontre sur la rive
Où l'argent est vil et abject,
Et c'est lui qui fait mon sujet.
Cher ami, Daphnis, je te prie,
Pardonne à cette rêverie,
Retournons à ma pension;
Je n'avais pas intention
D'entrer dedans cette matière;
Mais comme dans un cimetière,

Je fais comme un prêtre indigent,
Qui songe aux morts pour de l'argent,
Et qui par le gain qui l'enchante,
Ne sait ce qu'il dit quand il chante,
Pour retourner à mon discours,
Assiste-moi de ton secours,
Encore un coup, je t'en conjure;
Et si tu vois, par aventure,
L'illustre abbé de Châtillon,
Saint-Amant, Colletet, Sillon,
Beys, Gombaut, Rotrou, l'Étoile,
Et de Gournay la demoiselle,
Scuderi, Corneille, Scaron,
La Serre de chez Montauron,
Dalibray, Vaugelas, Voiture,
Et celui qui fait la peinture
De la Pucelle qui rendit
La France en son premier crédit;
Bref, toute la fameuse troupe,
Qui grimpe sur la sainte croupe
Du double mont impérieux,
Dont les cornes baisent les cieux;
Fais-moi cette faveur encore
De dire que je les adore,
Que sans leur unique support
Je n'entrerai jamais au port;
Et que sans la rigueur maligne,
Dont la pauvreté m'assassine,

Malgré les frimats et l'hiver,
J'irais à Paris vous trouver,
Pour vous faire voir quelques rimes,
Ou si vous voulez quelques crimes,
Où mon esprit s'est arrêté
Par un orgueil qui l'a porté
A discourir sur la naissance
De ce grand appui de la France;
De ce Dauphin qui nous promet
De nous élever au sommet
Où nous aurons la jouissance
D'un heureux siècle d'innocence,
Qui nous fera voir plus de fleurs
Que nous n'avons versé de pleurs;
D'abord je confesse ma faute,
Car pour une chose si haute,
Ma muse a trop peu d'appareil;
C'est à vous à voir ce soleil,
Grands aigles de l'académie,
Qui, sans tache et sans infamie,
Portez vos plumes et vos yeux
Jusques dans les trônes des dieux.
Je sens bien que je me prépare
A l'infortune d'un Icare;
Mais qui n'aimerait pas l'écueil
Où je rencontre mon cercueil,
Si toute la nature estime
Le digne sujet de mon crime;

Universit-

Si jamais votre jugement
Me favorise d'un moment
Pour considérer cet ouvrage,
Afin d'éviter le naufrage,
Divins et sublimes esprits
Souffrez que mes faibles écrits
Soient parmi vos divines choses
Des épines parmi des roses;
Et considérez en un mot
Qu'en faisant marcher le rabot,
Un menuisier dans son village
Fut l'artisan de cet ouvrage,
N'ayant jamais eu nulle part
A l'excellence de votre art;
Sur-tout, Daphnis, je t'en supplie,
Et si tu ne veux que je plie
Sous l'affreuse nécessité
Qui brave ma félicité,
Parais un peu plus véritable
Ou si tu veux plus charitable.
Adieu, je finis ce discours
De qui le trop nuisible cours
Est indigne de ta mémoire;
Je me contenterai de croire
Que tu souffriras de bon cœur
Que je signe ton serviteur.

L'Auteur étant allé six fois chez madame la Princesse ANNE, *et trouvant toujours un portier qui lui refusait l'entrée, lui fit ce sonnet.*

L'ON ne vous voit non plus que si vous étiez morte,
Cependant votre éclat ne fut jamais plus beau ;
Que la nuit durerait si l'unique flambeau
Aux yeux de l'univers se cachait de la sorte !

Cinq ou six fois le jour planté sur votre porte,
Comme un fantôme assis sur le bord d'un tombeau,
Je caresse un faquin, qui d'un ton de corbeau,
Croit que tout doit céder à l'orgueil qui l'emporte ;

Le désir de vous voir m'est si cher et si doux,
Que même je fléchis sous l'orgueilleux courroux
Qui fait rider le front à cet homme de fange.

Je pratique le ciel par ce honteux devoir,
Afin de me venger quand vous serez un ange,
Par l'éternel plaisir que j'aurai de vous voir.

A Monseigneur MOLÉ, *premier Président.*

STANCES.

GRAND flambeau de Thémis, prince de la justice,
Qui tiens dessous tes pieds les crimes abattus,
Et qui fais de ton cœur le temple des vertus,
La gloire de nos lys et la terreur du vice,

Oracle descendu de la tige des dieux,
Que la France possède à la honte des cieux ;
Que c'est bien justement que notre grand Auguste
Fait fleurir dans tes mains la grandeur de ses loix,
Et qu'il a bien accru son beau titre de juste
Depuis qu'il fait parler son ame par ta voix ;

Ses belliqueux exploits ont étonné la terre,
Le dieu de la valeur sert de guide à ses pas,
Et couvert de lauriers, au mépris du trépas,
Son bras porte en tout lieu la victoire et la guerre ;
Mais de quelques grandeurs dont il soit revêtu,
Quelques grands monumens qu'imprime sa vertu
Dans le sein de l'histoire et sur le front des marbres,
Je tiens que sous tes lois l'équité le conduit,
Et que ces faits sur toi semblent ces féconds arbres
Qui cherchent du soutien quand ils ont trop de fruit.

A madame la P. A.

SONNET.

Puisque vous le voulez, j'ai commis une offense,
Je me rends pour vous plaire à tous mes ennemis,
Et me voilà tout prêt à faire pénitence
De l'horrible péché que je n'ai pas commis ;

Je prie encor celui qui soutient l'innocence,
Devant qui vos pareils sont moins que des fourmis,
Qu'il retienne le frein de la juste vengeance,
Des maux que j'ai soufferts, quand vous l'avez permis;

J'ai fait, si vous voulez, d'une ardeur insensée,
Tout ce qu'une ame ingrate allume en sa pensée;
J'ai négligé l'honneur qu'on doit à vos appas;

Mais belle Amarillis, mon crime plus extrême,
C'est d'avoir pris vos yeux pour les yeux de Dieu même,
Qui lisent dans nos cœurs, et vous n'y lisez pas.

Un nommé GRAND-CHAMP *ayant promis à l'Auteur les œuvres de M.* DUVAIR, *et ne les lui donnant pas, il fit cette épigramme.*

TA promesse m'est inutile,
Puisqu'elle ne produit aucun événement,
Et tu n'es qu'un *grand champ* stérile
Qui ne donne *du verd* que difficilement.

VERS

A Monsieur de Mon. mor, qui vint conduire les garnisons en Nivernais, et y établir la subsistance.

(C'est la ville de Nevers qui parle.)

PAR un terrible changement
Qui m'a ravi mes premiers charmes,
Je ne suis plus qu'un logement
En proie à dix mille gendarmes;
Le harnois que j'ai sur le dos
Est fait de tailles et d'impôts;
Pourtant dans cette servitude
Qui met ma franchise au trépas,
Mon tourment me serait moins rude
Si *mon mor* ne me blessait pas.

EPIGRAMME

A une dame que l'on disait se farder.

SA beauté n'a point d'artifice,
Voici comme chacun le croit,
C'est qu'un des chefs de la justice
Sur ce point lui donne le droit;

Pour vanter une ame si belle,
Je ne veux pas de Philomelle
Emprunter le gazouillement ;
Je n'aspire qu'à l'aventure
D'être geay deux jours seulement
Pour bien parler de sa nature.

A Monsieur le Comte d'Arpajon, pour lui demander sa pension.

Comte, je n'ai rien autre chose
A te dire pour compliment,
Sinon qu'Apollon se dispose
A te faire un remercîment ;
La nécessité de ma muse
Rend mon ame toute confuse,
Et pour me tirer de souci
Tu n'as qu'à venir à l'offrande,
Car j'écris mieux un grand merci
Que je ne fais une demande.

EPIGRAMME

Pour un Magicien dans un Ballet.

URGANDE n'a jamais approché mon savoir,
Je prédis quand je veux une chose future;
Et quand une beauté prépare un désespoir,
Ma verge a le pouvoir d'amollir sa nature.

A Monsieur de LANGERON, *représentant l'*Europe *au Ballet de Mademoiselle.*

CELLE pour qui mon ame en flamme est convertie,
Cet astre de beauté à qui tout doit céder,
Avec les immortels a tant de sympathie,
Que je ne montre ici qu'une seule partie
Des biens que ses vertus ont droit de posséder;
Que je rencontrerais une heureuse aventure,
Et que mon cœur serait amplement satisfait,
Si du moins je pouvois lui donner en effet
Ce qu'ici je ne puis lui donner qu'en peinture!

*Pour le même, représentant l'*Air *, au même Ballet.*

SI parmi les douleurs l'usage de parler
Ne peut être interdit aux libertés de l'ame ;
Beaux astres de la cour, sous un habit de l'Air,
Amour brûle mon cœur d'une éternelle flamme ;
Toutefois je me plais si fort dans mon tourment,
Que sans ma passion aucun bien ne m'assiste,
Et je me sers de l'Air comme d'un élément
Par qui le feu subsiste.

Pour Monsieur le Comte de Brion *, représentant le* Feu *dans le Ballet de Mademoiselle.*

JE vis dans le plus pur de tous les élémens,
Et tout resplendissant de flammes immortelles,
Je suis comme un soleil aux plus dignes amans,
Aussi vais-je mourant pour l'unique des belles ;
Le feu de mon amour m'est si doux et si cher,
Son aimable fureur me donne tant d'envie,
Que lorsque le trépas par lui me vient toucher,
Imitant le Phénix, je recouvre la vie
Dans mon proprebûcher.

Pour un Bouquet composé de trois Roses et trois Soucis, envoyé par l'auteur à une dame qui lui avait fait des vers.

POUR remercîment de tes vers,
Doux objet de pleurs et de joie,
Pour peindre mes malheurs divers,
Ce petit bouquet je t'envoie;
Il fait paraître en deux couleurs
Et ton visage et mes douleurs;
En ce rencontre de nature,
Ces roses y montrent ton teint,
Et ces soucis sont la peinture
Des cruautés dont tu m'as peint.

L'Auteur envoie, le jour des étrennes, son fils, en sabots, à Madame la Princesse ANNE, *avec ces vers à la main.*

PRINCESSE, je suis fils d'un faiseur de rabots,
Qui prend tous ses enfans pour des maîtres maroufles,
Car lorsque je me plains de porter des sabots,
Il dit que vous pouvez me donner des pantoufles;

Quand je lui vais parlant d'un sens sage et rassis,
Il me dit: mon enfant, tes misères sont grandes,

Puisque n'ayant pas eu l'argent de nos chassis,
Je ne peux accorder ce que tu me demandes.

Princesse, l'ornement de ce grand univers,
Qui parmi lès divins avez des sympathies,
Donnez-moi des souliers en faveur de ces vers,
Ou du moins ordonnez l'argent de nos parties.

Sur une disgrace arrivée à l'Auteur.

Muse quitte les soins divers
Qui pour moi te donnent des peines,
Mon sang est glacé dans mes veines,
Tout meurt pour moi dans l'univers;
Le soleil qui fait tout revivre
N'a rien qui m'oblige à le suivre,
Mon ame a perdu la raison;
Je suis brute, je suis sauvage,
Depuis qu'Amarillis s'engage
A me bannir de sa maison.

Belle nymphe, n'estime plus
Que ta vertu m'assujettisse,
Je déteste comme injustice
Tous les entretiens superflus;
Je meurs d'ennui, je désespère;
Après ce sanglant vitupère;

Je ne trouve plus rien de beau,
Je ris quand la mort me menace,
Et quittant les vers du Parnasse,
Je cherche les vers du tombeau.

A M. De la Vigne, apothicaire de madame la Princesse Marie.

N'est-ce pas un effet admirable et divin,
Que parmi les efforts d'une douleur insigne,
J'aye évité la mort par le jus de la vigne,
Et n'avoir pas usé d'une goute de vin;
Docte pharmacien, à qui j'en dois la gloire,
Qui me privant du vin pour m'en faire mieux boire,
As remis mes esprits en leur vivacité,
Maintenant que Bacchus préside à mon envie,
N'est-il pas bien raison de boire à ta santé,
Puisque par ton savoir j'ai recouvré la vie.

L'Auteur envoyant chercher du vin chez un de ses amis, fit ces vers.

Aimables enfans de la treille,
Par le pouvoir que vous avez,
Envoyez-moi quelque bouteille
Du même vin que vous buvez;

Nous sommes cinq ou six à table
Qui n'avons rien de délectable
Pour maintenir notre amitié,
Que l'excellence d'un fromage,
Dont nous vous faisons un hommage
D'un doigt plus que de la moitié.

Pour payer ce bienfait insigne,
Que l'insolence des frimats
Ne touche jamais à la vigne
Où le seigneur en fait amas;
Que le ciel et la destinée
La puisse combler de vinée;
Si vous nous faites un refus
Puisse-t-elle en changeant son être
Jamais ne plus rien faire naître
Que cenelles et grate-culs.

Les amours de Diane et d'Endymion.

RONDEAU.

Par le milieu d'un bois superbe et glorieux,
De voir que sa fraîcheur ne craint point l'œil des cieux,
Endymion étant aux plaisirs de la chasse,
Rencontra par bonheur Diane toute lasse,
Qui courait comme lui les bêtes de ces lieux.

Abordant cet objet qui captive les dieux,
Il lui dit en baisant son beau sein et ses yeux,
Souffrez que mon ardeur échauffe votre glace
Par le milieu ;
Amour, qui de nature est fort impérieux,
Jaloux de leurs plaisirs devint si furieux,
Qu'il fit que le respect à la fureur fit place,
Que ce cruel amant son amante terrasse,
Lui poussant dans le corps un trait délicieux
Par le milieu.

Remercîment à madame la Princesse MARIE, *qui avait acheté un étui à l'Auteur, à la foire de Saint-Germain.*

INCOMPARABLE et grand appui
De ma fortune et de ma gloire,
Votre altesse ne saurait croire
Combien je chéris cet étui
Que j'eus de vos mains à la foire ;
Mais je doublerais la mémoire
Des bienfaits de votre bonté
Si j'avais un hanap pour boire
A votre adorable santé.

A un critique.

MAROUFLE que l'on fit esquiver du Parnasse,
De même que des cieux ont fit sauter Vulcain,
Apprends que ta fureur m'a servi de bonace,
Et que tes vers ont mis ton honneur à l'encan;
Tes écrits ont rendu ta sotise connue :
Je passe pour soleil et tu passes pour nue;
Tes sentimens n'ont pas l'ordre de la raison;
Pour te payer pourtant de tes soins inutiles,
Je t'offre de bon cœur six vers et trois chevilles
Pour faire une épitaphe et bâtir ta maison.

Remercîment d'un habit donné à l'Auteur par M. d'ARPAJON.

RONDEAU.

ÉTANT vêtu de nouvelle façon,
J'ai délaissé ces habits de maçon
Qui me faisaient par-tout rougir de honte;
Muse, il en faut remercier ce comte,
En vérité c'est un noble garçon.
Inspire-moi quelque belle chanson
Du plus subtil qui soit dans ta leçon,
Pour lui prouver que j'ai trouvé mon comte
Étant vêtu.

J'étais plus nu que le sauvage Orson,
Quand Valentin l'alla prendre à rençon,
Et cet hiver que toutes choses dompte,
Malgré ses dents voit que je le surmonte,
Ne craignant plus tremblement ni frisson
Etant vêtu.

Sur ce qu'on demandait des vers sur la mort de RICHELIEU.

IMPROMPTU.

DAMON, que veux-tu que je fasse,
Tout mon printemps s'en va passé,
Et j'invoque muse et Parnasse
Depuis qu'Armand est trépassé;
Si quelque pitié te convie,
De ne point traverser la vie
D'un esprit débile et perclus,
Il faut que tu me considère
Plutôt pour ce que j'ai su faire
Que pour ce que je serai plus.

Sur mon portrait offert à une dame.

JE vous fais offre d'un portrait
Où l'art jusqu'au dernier trait,

Vous montre mon triste visage ;
Que j'aurais un parfait bonheur,
Si j'étais peint dans votre cœur
Comme je suis dans cet ouvrage!

A une dame sur la mort de son père.

JE n'ai pas entrepris de flatter vos douleurs ;
Un funeste trépas m'oppose l'impossible,
Ce monstre des vivans, ce fantôme invincible,
D'un injuste tombeau tire vos justes pleurs;
Vos beaux yeux où l'amour admire sa puissance,
Se voilent justement d'un lugubre bandeau,
Et la nature doit en cette violence,
De leurs sources de feux faire des sources d'eau.

Sylvie songeant qu'amour la blesse.

RONDEAU.

AH! je me meurs dans ce ravissement,
Parlons des yeux, laissons le compliment;
Si vous aimez les plaisirs de Sylvie,
Ne craignez pas à lui ravir la vie,
Ma guérison vaut moins que mon tourment;
Que votre dard me blesse doucement,
Qu'en me blessant il est doux et charmant,

Et qu'il est bien digne de mon envie,
Ah ! je me meurs.
Poussez plus fort que du commencement,
Votre fureur fait mon soulagement,
A cet effort mon ame vous convie ;
Ah ! c'en est fait ! vous me l'avez ravie,
Le dernier coup m'ôte le mouvement,
Ah ! je me meurs.

Pour un gascon contre son rival.

RONDEAU.

Oui cap de bioux, proche de ses appas,
Par la corbioux je ne souffrirai pas
Qu'autre que moi possède cette belle,
Faut l'adorer sans être amoureux d'elle,
La harnanbioux on y perdrait ses pas.
Car ma valeur qui dedans les combats
A renversé mille ennemis à bas,
Aurait bientôt mis fin à la querelle,
Oui cap de bioux.
C'est à moi seul à prendre ce repas,
Son corps est fait pour plaire à mes ébats,
Digne morbioux, si quelqu'un se revelle
Contre l'amour dont son œil me bourelle,
Qu'il se prépare à souffrir le trépas,
Oui cap de bioux.

A un mauvais écrivain qui avait fait une épigramme contre l'Auteur.

JAMAIS par tes écrits tu n'auras de rivaux ;
Car si les écrivains tant dévots que profânes,
Te voulaient imiter, sans doute que les ânes
Passeraient aujourd'hui le nombre des chevaux.

Remercîment de l'Auteur à M. de l'Or, prieur d'Infini, qui lui avait envoyé du vin.

DE l'OR, ce qu'on dit dans les cieux,
De la douceur de l'ambroisie,
Ne touche point ma fantaisie
Comme ton vin délicieux ;
Il a de si charmans appas,
Que proche de lui le trépas
Ne peut rien dessus ma mémoire ;
Et sans doute Bacchus te fit
Seigneur du prince d'Infini,
A dessein de m'en faire boire.
Que puisse-tu jusqu'à cent ans
Posséder un trésor si rare ;
Que jamais la rigueur du temps
Ne t'en fasse montrer avare ;

Qu'à ce jour de la Saint-Martin
M'en puisse-tu faire un festin
Où devant tes amis insignes,
Je puisse prouver dans mes vers,
Que ton vin et ton nom sont dignes
De captiver tout l'univers.

A M. Courade, médecin ordinaire du Roi et de madame la Princesse Marie, sur son livre de l'Hydre féminine, combattue par la Nymphe Pougoise pour la fontaine de Pougues.

Chers favoris de la mémoire,
Adorables faiseurs de vers,
Qui faites passer votre gloire
Jusqu'au-delà de l'univers;
Doctes et ravissans génies,
Qui, par vos douces harmonies,
Enseignez la langue des dieux,
Et qui montrez dans vos volumes
Que vous faites boire à vos plumes
Ce qu'on peut boire dans les cieux.

Quittez un peu cette Hypocrène
Où vous puisez tant de douceurs,
Pour adorer cette fontaine
Qui vaut bien celle des neuf Sœurs;

Que si cette source estimée
Fait durer votre renommée
Par la douceur de vos accords,
Celle-ci n'est pas moins aimable,
Puisqu'elle a le pouvoir semblable
Dessus la nature des corps.

Une Nayade toute nue
Qui sort de ce séjour natal,
Comme un soleil qui fond la nue
Perce ce mobile cristal,
Et paraissant jusqu'aux épaules
Sous une coëffure de saules,
De joncs, peupliers et roseaux,
Montre un visage qui mérite
Le même pouvoir qu'Amphytrite
A sur le monarque des eaux.

C'est cette Nymphe sans seconde,
Qui vous oblige à discourir
Dessus ce livre que le monde
Ne saurait jamais voir périr;
Que si la puissance homicide
Du grand et redoutable Alcide,
Brava l'envie et le malheur,
Vous verrez par expérience,
Qu'on trouve ici dans la science
Ce qu'il trouva dans sa valeur.

CHANSON

Composée le verre à la main à un dîner, chez M. Maugiron, où se trouvaient le Baron de Canillac et autres.

Amis, en dépit des impôts,
Vivons sous l'empire des pots,
Et disons-nous d'un air divin,
Nargue des ennemis du vin;
Maugiron, j'en bois à ta santé,
Bénissant ta bonté
Qui nous traite si bien,
Sans qu'il nous coûte rien,
Qui ne fera raison,
Puisse-t-il devenir oison.

Baron, je trinque de grand cœur,
A ta santé cette liqueur,
C'est par ces plaisirs innocens
Que la paix règne dans nos sens;
Si le coup favorable et fatal
Qui vint à Casal
Enlever un lambeau
De ton rouge museau,
Eût semblé celui-ci,
Ton nez ne fut pas racourci.

Suive qui voudra les hasards
Qui sont dans les plaines de Mars ;
J'ai moins de réputation
Que notre Hercule *Gassion ;*
Mais pourtant s'il était destiné,
Quand je suis enviné,
A troubler les appas
Que je trouve au repas,
D'un *Rot* tant seulement
Je le mettrais au monument.

RÉPONSE

Faite sur-le-champ par M. De Maugiron.

CHANSON.

Grand esprit, généreux rimeur,
Dont le siècle adore l'humeur,
Que je suis heureux de te voir
Dedans ce bachique devoir ;
Père Adam, j'en bois à ta santé,
De ce vin de Condrieux dont tu as tant vanté
L'excellente bonté ;
Pour mieux te l'exprimer
Voilà Quinet pour l'imprimer.

QUATRAIN

A un Comte qui demandait des vers pour un ballet sans vouloir en payer l'encre.

SI je parais peu diligent
Aux vers où ton ballet t'engage,
C'est qu'ayant bu, mon hôte enrage
De voir un compte sans argent.

SONNET

Pour un fou amoureux, sur sa passion pour sa maîtresse.

ENFIN je connais bien, trop ingrate Silvie,
Que ton ame est de glace et ton cœur de rocher,
Et que la passion dont mon ame est suivie
Ne te saurait toucher.

Soit que le jour se lève ou qu'il s'aille coucher,
De tes divins regards mon ame est poursuivie;
Je meurs, je désespère, et ne sais où chercher
Le repos de ma vie.

Mon supplice est un mal à nul autre pareil,
Je ne trouve en mes sens ni raison ni conseil

Pour ce malheur étrange ;
O cieux ! à quelle fin m'avez-vous condamné,
De me faire souffrir au service d'un ange
Le tourment d'un damné.

A Clorinde sur l'inconstance de son amant.

SONNET.

Beaux yeux de qui j'ai peint la candeur et les charmes,
Astres dans qui le ciel montre un œuvre parfait,
Vivans portraits des dieux pouvez-vous bien sans larmes,
Voir le nuisible affront qu'un perfide vous fait?

Amour, qui sous vos traits n'a que de faibles armes,
Par cette ingratitude aurait été défait,
N'était l'espoir qu'il a que dans un champ d'alarmes,
La mort le vengera d'un si barbare effet.

Pour expier l'horreur d'une telle aventure,
Je commence de voir le ciel et la nature,
Préparer leur justice à venger vos douleurs ;

Le soleil seulement faisant sa course ronde,
Avec juste raison peut rire de vos pleurs,
Car lorsque vous pleurez il est unique au monde.

SONNET A UN RIVAL.

Oui, je l'ai résolu, je te laisse la place ;
Ta nouvelle prison cause ma liberté,
Je saute d'un hiver dans un beau jour d'été,
Et je suis de rocher, ainsi qu'elle est de glace.

Connaissant de Philis l'ingrate dureté,
Je deviens orgueilleux pour punir son audace,
Et bien que sa beauté toutes choses surpasse,
Je veux par un dépit surmonter sa beauté ;

C'est ainsi qu'Alcidor, au mépris de sa flamme,
Cédait à son rival son infidelle dame,
Pensant en ce rencontre adoucir son tourment ;

Il jure sur l'autel de quitter cette belle,
Mais il fut si surpris en prenant congé d'elle,
Qu'il faussa son serment.

AUTRE.

Aminte, ma raison a perdu son usage,
Icare audacieux, j'espère que demain
Amour me permettra de baiser ton visage
Aussi bien que ta main.

Encore que ton œil ait causé mon dommage,
Je lis dans sa douceur un présage certain,
Qu'à l'exemple d'un Dieu dont on baise l'image,
Tu loueras mon dessein.

Mais hélas ! je vois bien, inhumaine adorable,
Que c'est par un adieu que ce bien desirable,
Doit accroître l'ardeur qui vient m'inquiéter;

Qui vit jamais tourment égal à mon martyre,
Que pour jouir du bien où mon amour aspire,
Il te faille quitter !

ÉLÉGIE.

Pour G. A. C. O. B. I. A. L.

Enfin, grace aux cieux, ces flammes sont éteintes,
Qui m'ont fait tant jeter de larmes et de plaintes,
Je n'idolâtre plus en adorant ces yeux
Qu'Amour me fit nommer mes soleils et mes dieux,
Leur éclat ne m'est plus qu'une lumière sombre,
Angélique en un mot ne me semble qu'une ombre,
Un fantôme trompeur dont le magique sort
M'a fait nommer amour l'image de la mort;
Ce n'est pas qu'elle n'ait encore assez de charmes
Pour rendre un malheureux tributaire à ses armes,
Mais par trop de rigueur mes sentimens remis,
Ne trouvent qu'un enfer où fut le paradis :

Un regret seulement me suit et me bourelle ,
D'avoir passé dix jours à soupirer pour elle ,
Sans que jamais l'ingrate eût permis seulement
La moindre privauté que mérite un amant.
L'insolente rigueur qui gouverne son ame
A mis à si bas prix la grandeur de ma flamme ,
Qu'au mépris de mes feux son courage inhumain ,
M'a refusé l'honneur de lui baiser la main.
Je ne prévoyais pas que cette ame cruelle
Donne beaucoup d'amour et n'en prend point pour el
Qu'elle est un vif portrait de l'infidélité ,
Qui n'a rien de parfait qu'une extrême beauté ;
Un astre malheureux à qui les destinées
Donnaient à gouverner mes plus belles années ;
Mais grace à ma raison je suis désabusé ,
Et je vas éloignant ce visage rusé
De même qu'un écueil où l'amoureux orage
M'allait faire éprouver un tragique naufrage.
Souverains qui réglez les destins des mortels ,
Dieux à qui nous devons seulement des autels ,
Que j'ai désobligé vos puissances suprêmes !
Que mes aveuglemens ont paru bien extrêmes ,
Quand de peur d'irriter son perfide courroux ,
Je lui donnais des vœux qui n'étaient dus qu'à vous!
Hélas ! pour me punir de cette ingratitude ,
Vous ne sauriez choisir de châtiment plus rude
Que le ressouvenir qui sans cesse me suit ,
D'avoir semé le grain dont un autre a le fruit.

Dans ce ressentiment qui vous venge et m'outrage,
Je ressemble au nocher qui, sauvé du naufrage,
Assis dessus le port, tous ses sens éperdus,
Voyant tous ses travaux et tous ses biens perdus,
Après avoir maudit l'empire de Neptune,
En des lieux plus heureux va chercher la fortune.
Ainsi je fais serment, par la clarté du jour,
Que je n'aurai jamais de desirs pour l'amour.
Qu'un homme est malheureux de qui le cœur soupire
Dessous le rude faix d'un si barbare empire,
Puisque le seul tourment qu'on ne peut exprimer
Est celui qui nous vient de la douleur d'aimer !
Cependant quand ce mal présidait à mon ame,
J'avais tant d'amitié pour l'ardeur de ma flamme,
Que l'on m'eût plutôt fait passer dans les enfers,
Que de me préparer à délaisser mes fers;
Que de mauvaises nuits ont gouverné mon ame !
Que sans l'eau de mes pleurs j'aurais senti de flamme!
Et que sans le mépris qui m'est venu saisir,
J'aurais goûté long-temps ce perfide plaisir !
Vengeances, désespoirs, soucis, inquiétudes,
Flammes, soupirs, sermens, larmes, ingratitudes,
Ministres de l'amour, vos soins sont superflus,
Et vous perdrez vos pas si vous revenez plus !
Et toi fière beauté qui m'a tant fait de peine,
Apprends que tu n'es plus qu'un objet à ma haine,
Et que si je vis plus, c'est à dessein de voir
Succomber sous le temps ton orgueilleux pouvoir.

C'est tout ce que l'espoir prépare à ma vengeance,
Donnant à mes langueurs cette faible allégeance,
De voir un jour ton œil qui me semblait si beau,
N'avoir non plus d'éclat qu'un funèbre flambeau,
Que devant un cercueil un misérable porte
Pour honorer la fin d'une personne morte.
C'est lorsque, si je puis encore discourir,
Des maux dont tu m'as fait tant vivre et tant mourir,
Opposant à tes yeux, pour punir ton audace,
Ton portrait d'à-présent et l'aspect d'une glace;
Je suis bien assuré qu'en ces extrémités,
Voyant tant de laideur après tant de beautés,
Tu te repentiras d'avoir été cruelle
Aux justes sentimens d'une amitié fidelle;
Et par ces sentimens ton corps tout affligé
Mourra de déplaisir, et je serai vengé.

SONNET.

Enfin je suis contraint de céder à tes charmes,
Amour, par tes appas s'est rendu mon vainqueur,
Et tu peux bien juger par le cours de mes larmes,
Que tes yeux ont fondu la glace de mon cœur.

Mille soupirs brûlans témoins de ma langueur,
Sont les traits que ce dieu m'a laissé pour mes armes;
Mais si comme en beauté tu triomphe en rigueur,
La mort malgré l'amour finira mes alarmes.

Cruelle, sois sensible à ma juste amitié,
Adoucis ta rigueur d'un trait de ta pitié,
Amour, étant un bien le plus doux de la vie,

Ne le disperse pas si prodigalement,
Que de le tout donner sans qu'il te prenne envie
De t'en servir un peu pour mon soulagement.

Autre sur une absence.

Beaux yeux, vivans portraits de la divinité,
Trônes étincelans de l'amoureux empire,
Quel bien est comparable à ma félicité,
Depuis que sous vos lois ma liberté soupire;

Invincibles auteurs de ma captivité,
C'est vous qui répandez le jour que je respire,
Et l'astre dont la terre emprunte la clarté,
Quand vous êtes fermés ne luit que pour me nuire;

Loin de vous à la cour je contemple des yeux,
Qu'on appelle à bon droit des astres et des dieux,
Pour n'avoir point en eux des qualités mortelles.

Mais, ô divins flambeaux dont l'éclat me conduit,
Vous pouvez dessus eux (tant vos clartés sont belles),
Ce que peut le soleil sur les feux de la nuit.

SONNET

Sur la mort de Louis XIII.

Grand Roi, tu ne vis plus, et ton bras redoutable
Qui s'allait acquérir l'empire des vivans,
Plus frêle qu'un roseau combattu pas les vents,
A perdu pour jamais le titre d'indomptable.

Que ce malheur sanglant me semble épouvantable,
Que l'aveugle fortune a des traits décevans,
Et que le monde est peu lorsque ses poursuivans
Rencontrent de la mort l'écueil inévitable!

Après avoir paru la merveille des rois,
Elevé jusqu'au ciel ses lauriers et ses lois,
Et bâti des autels sur le front de l'envie;

Qui ne s'étonnera d'un si tragique sort,
Et qui des demi-dieux peut s'assurer la vie,
Voyant ce fils de Mars abattu par la mort?

L'Auteur étant à Saint Denis et jetant de de l'eau bénite sur le tombeau de Louis-le-Juste, écrivit ces vers.

Quand ce prince eut rendu l'ame,
Et qu'un malheur sans pareil,

Sous la froideur d'une lame,
Eut éteint ce grand soleil ;
Pour plaindre cette aventure,
Dont les lois de la nature
Ont étonné l'univers,
L'ame toute désolée,
Sur son pompeux mausolée
Alcandre écrivit ces vers :

« Grand héros de qui la gloire
Est un miracle à nos yeux,
Si ma muse aux bords de Loire
T'a mis au nombre des dieux,
Faut-il qu'elle se démente,
Et que la main triomphante
Dont tu régissais le sort
Pour nous rendre véritables,
N'ait eu des forces capables
De triompher de la mort !

» Ces mémorables prodiges
Que tu faisais pour les lys,
Et dont jamais les vestiges
Ne seront ensevelis,
Ne montraient-ils pas des marques
Qui nous disaient que les Parques
Ne se pourraient t'acquérir,
Et ne devions-nous pas croire
Que ton corps comme ta gloire,
Ne devait jamais périr.

» Qui n'eût cru voyant ta vie,
La merveille de nos jours,
Obliger même l'envie
D'en idolâtrer le cours?
Qui n'eût dit la voyant telle,
Pompeuse, éclatante et belle,
Enceinte de mille autels,
Qu'elle ne devait rien craindre,
Et qu'elle devait atteindre
La gloire des immortels?

» Cependant ton grand courage,
Ni tous ces faits éclatans,
N'ont pu détourner l'orage
Qui fait tout céder au temps;
Un froid cercueil enveloppe
Ton front devant qui l'Europe
Vit courber mille cités;
Et dans cette grotte sombre
Ton corps est moindre que l'ombre
Qui marchait à ses cotés.

» Apprenez grands de la terre,
Par cette imprévu trépas,
Que votre pompe est un verre
Dont l'éclat ne dure pas;
Vos grandeurs les plus divines
Sont des parterres d'épines

Qui produisent peu de fleurs ;
Et cette mort me convie
A croire que votre vie
Fait moins de ris que de pleurs. »

C'est ainsi qu'on vit Alcandre
De tristesse confondu,
Soupirer dessus la cendre
Du maître qu'il a perdu,
Quand une voix lui vint dire,
Pour soulager son martyre :
« Étanche l'eau de tes yeux,
» Celui qui fait ta souffrance,
» Eût moins d'éclat dans la France
» Qu'il n'en a dedans les cieux ».

SONNET PROSOPOPÉE

Sur la mort du Cardinal de RICHELIEU.

J'AI planté des lauriers qui seront toujours verds,
Mes exploits ont plus fait de bruit que le tonnerre,
Et mes divins conseils ont brisé comme un verre
Les orgueilleux desseins de cent peuples divers.

La France par mes soins voit les sentiers ouverts,
Où César fit passer la victoire et la guerre,
Et bravant le démon d'Espagne et d'Angleterre,
J'ai porté mon renom plus loin que l'univers.

Plein de jours et d'honneur j'ai terminé ma vie,
Malgré les factions de la plus noire envie,
Je brille dans l'histoire en dépit du trépas;
Et pour monter Louis au trône d'Alexandre,
Imitant le phénix, j'ai laissé de ma cendre
Un second cardinal pour éclairer ses pas.

SONNET

Sur M. de LANGERON, *ami intime de l'Auteur, lequel était condamné des médecins pour une maladie du poulmon.*

Après avoir cent fois, d'un généreux effort,
Attaché sur ton front l'honneur de la victoire,
Cher comte, faudra-t-il que la rigueur du sort
Ne nous fasse plus voir ta valeur qu'en l'histoire?
Dans l'avril de tes ans faudra-t-il que la gloire
Regrette en te perdant, son plus fameux support,
Et tant de grands exploits donnés à la mémoire
Ne fléchiront-ils point les rigueurs de la mort?
Non, je vois par ton mal qu'il faut que tu succombes
Dans le pâle séjour où s'élèvent les tombes;
Mais jamais le trépas ne serait ton vainqueur;
Et les plus grands héros te porteraient envie,
Si le ciel eût pris soin en te donnant la vie,
De faire ton poulmon aussi bon que ton cœur.

ÉPITRE DE L'AUTEUR

A M. Desnoyers, pour lui demander son horoscope.

JE t'écris d'un climat funeste,
Où tout le bonheur qui me reste,
Est l'agréable souvenir
Qui de toi vient m'entretenir ;
Au milieu d'un peuple barbare,
Chez qui l'ame la moins avare
Piperait dessus ce damné
Qui par les dieux fut condamné
A souffrir dans l'eau de l'averne,
Ce qu'endure en une taverne
Le poulmon d'un pauvre indigent
Qui meurt de soif faute d'argent,
Ne voyant Phébus ni la muse
Dans ce climat où il m'amuse,
Je ne puis savoir de mon sort
Si je suis ou vivant ou mort.
Quand je repasse en ma mémoire
Quelle fut autrefois la gloire
Dont mon ame s'entretenait,
Lorsqu'Apollon la maintenait ;
Que loin de la fameuse audace
Qui m'élevait sur le Parnasse,

Je n'enfante plus rien de beau,
Je m'imagine être au tombeau.
Mais aussi quand mon ame espère
Que pour bannir ce vitupère,
Qui dedans ces perfides lieux
Dérobe Hypocrène à mes yeux,
Il faut chercher une aventure
Qui soit plus douce à ma nature
Que celle qui me fait ici
Pâlir de crainte et de souci,
Que j'ai ma liberté première
Pour recouvrer cette lumière
Qui remet un cœur abattu
Dans le chemin de la vertu ;
Qu'un séjour plus doux à la vie
Peut rendre mon ame ravie ;
Que ton cabinet m'est ouvert,
Pour me mettre encore à couvert ;
Et que le doux jus de septembre
Peut être pour moi dans ta chambre
Ce qu'il m'était auparavant,
Je m'imagine être vivant.
Ainsi je balance et je flotte
Entre deux vents comme un pilote,
Qui dans l'orage et loin du bord,
Attend le naufrage ou le port.
Toi, qui depuis peu sait l'usage
Du bon et du mauvais visage,

De la planette dont le cours
Fait la conduite de mes jours ;
Mande-moi si mon horoscope
Veut que je suive la varlope ;
Si je dois toujours raboter,
Si ces filles que Jupiter
Tira du cerveau de Minerve,
Ne veulent plus que je les serve.
En ce rencontre tu verras,
Que ce que tu me prescriras,
Sans me réjouir ni me plaindre,
Ne se verra jamais enfreindre,
Étant philosophe à ce point,
Que mon ame ne s'émeut point
De ce que le ciel nous envoie
Pour la tristesse ou pour la joie.
Quand je ne ferai plus de vers,
Je ne veux pas en ce revers,
Témoigner un point de rancune
Contre le ciel ni la fortune ;
Sont des enfans infortunés
Qui, dès le moment qu'ils sont nés,
Sentent leur vertu poursuivie
De l'ignorance et de l'envie,
Et par un mouvement fatal
Traînent leur père à l'hôpital ;
C'est une engeance vagabonde
Qui fait du bien a peu de monde ;

Si bien que dans cet accident,
Je me ferai riche en perdant ;
N'estimant la verve autre chose
Que le gai bouton d'une rose
Qui dans l'ame s'épanouit,
Puis peu-à-peu s'évanouit,
En laissant un pauvre poète
Avecque sa langue muette,
Qui de la vieillesse vaincu,
De rose devient gratte-cul ;
Sitôt qu'une vieillesse infâme
Choque la demeure de l'âme
De quelque grand raisonnement
Dont ait agi l'entendement.
Dans ce malheur qui nous travaille
Nature n'a plus rien qui vaille
Pour faire renaître le fruit
Que l'âge et le temps ont détruit ;
Le sang ne bout plus dans les veines,
Et nos espérances sont vaines,
Dans ce nécessaire malheur,
De prétendre plus de chaleur ;
Le corps devient froid comme marbre ;
L'émail d'un pré, le verd d'un arbre,
Ont cet avantage sur nous,
Que le plus perfide courroux
Qu'une âpre froidure desserre
Contre les beautés de la terre,

Ne peut empêcher leur retour
Quand le printemps est en amour.
Mais depuis que l'âge nous touche,
Que d'arbrisseau l'on devient souche,
Le tronc vivant n'est bon alors
Qu'à croître le nombre des morts ;
L'esprit abandonne la trace
De cette demeure de glace,
Comme un capitaine assailli
Quitte quand le vivre a failli.
Pour moi qui suis presqu'à la veille
D'ouïr la Parque à mon oreille,
M'ordonner de chercher ailleurs
Des destins plus durs ou meilleurs
Que ceux dont je suis la puissance
Dès le moment de ma naissance ;
Dans ce nécessaire accident
Qui présage notre Occident,
L'on me verra sans nulle crainte,
Sans jeter ni larmes ni plainte,
Payer librement sans émoi,
Ce qu'un prince doit comme moi.
Que s'il me faut encore vivre
Dessous l'ennui que l'âge livre,
Que les biens et les dons des grands
Pour moi ne soient plus apparens ;
Il me restera l'avantage
De prendre mon premier usage,

Et sans que je m'aille flattant,
Gagner du pain en rabottant;
Loin de Phébus et des neuf filles,
Quittant les vers pour des chevilles,
Et le laurier pour le noyer,
L'on me verra sans m'ennuyer,
Quittant ma première pratique,
Assidu dedans ma boutique,
Trouver un revenu parfait
Au gain d'un coffre ou d'un buffet;
Il ne faut pas que l'on espère
Que pour cela je désespère,
C'est alors que je ferai voir
Que je puis vivre du savoir
De faire une maison funèbre;
Et que tel qui se croit célèbre
Autant qu'un sénateur romain,
Peut-être dès le lendemain,
Allant boire de l'onde noire,
Du bras dont j'aurai peint sa gloire
Recevra ce funeste accueil
D'en être mis dans un cercueil.
Je vois sans crainte et sans envie
Les biens et les maux de la vie,
Moyennant que la liberté
Suive toujours ma pauvreté;
Que cette faveur importune
Qu'un lâche appelle la fortune,

Ne vienne pas mal à propos
Troubler ma vie et mon repos ;
Attendant le coup de la Parque,
Je ne connais point de monarque
A qui je voulusse changer,
(A moins que de bien m'affliger),
Au grand éclat de sa couronne,
Ce que la liberté me donne.
Les biens me sont indifférens,
Imitant nos premiers parens,
Je laisse faire à l'aventure
Et mon destin et la nature;
Sans suivre les grands ni le roi
J'aurai toujours assez de quoi
Pour empêcher que je ne tombe
Ailleurs que dessous une tombe;
Les dieux ne sont pas inhumains,
L'homme étant l'œuvre de leurs mains,
Pourvu qu'il sache reconnaître
La puissance qui l'a fait naître,
Il est plus heureux mille fois
Que ces grands ministres des lois
Qui pensent tenir enchaînées
La fortune et les destinées,
Captifs d'un misérable bien
Pour trop prendre ne prennent rien,
Que le regret qui les afflige,
Lorsque la Parque les oblige

De quitter ces mondains appas,
Que le pauvre ne goûte pas.
L'astre qui luit pour tout le monde,
Dans son allure vagabonde,
Répand ses rayons dessus moi
Aussi bien que dessus un Roi ;
Tous ces beaux présens que l'aurore
Tire du rivage du More,
Qu'elle distille par ses pleurs
Dessus la naissance des fleurs,
Tombent aussi bien sur la prée
Où la bergère se récrée,
Que dans ces jardins orgueilleux
Où l'art, par des soins merveilleux,
Tâche d'imiter en ses veilles
La nature dans ses merveilles ;
Le ciel épanche également,
Et donne prodigalement
Ce qu'il faut pour la nourriture
Et l'entretien de la nature ;
C'est ce qui me fait mépriser
Le sot desir de courtiser,
Estimant la cour tout de même
Que le soleil en son extrême,
Que je n'ose voir fixement
De crainte d'un aveuglement.
Toi qui, méprisant cette règle,
As de tout temps les yeux d'un aigle,

Pour voir un astre sans pareil
Qui sait surmonter le soleil,
De même que dans un lieu sombre
Le soleil sait surmonter l'ombre;
Qui jouis des félicités
De voir la reine des beautés
Luire en une pompe ordonnée
Par l'ordre de la destinée,
Qui n'as de borne et n'en aura
Que ce que le temps durera;
Toi qui proche d'une déesse
Qui, sous le nom d'une princesse,
Enchaîne ici bas sous ses lois
La liberté des plus grands rois,
Souffre que sans être profane
Je présente à cette Diane
Avecque de pudiques feux,
Tout ce que mon ame a de vœux;
C'est l'unique objet que j'adore;
Que si quelque desir encore
Me sollicite d'un retour
Dans le tumulte de la cour,
Ce ne sera point cette pompe
Par qui la fortune nous trompe,
Ni cet éclat voluptueux
De cent courtisans somptueux,
De qui la grandeur est suivie,
Qui m'en fera naître l'envie;

Ce sera seulement l'honneur
De jouir du parfait bonheur
Dont une ame trouve l'usage
Aux traits divins de son visage ;
Que l'on doit nommer en tous lieux
La vivante image des dieux ;
C'est l'unique bien où j'aspire.
Un prince recherche un empire,
Un avare met ses efforts
A mettre trésors sur trésors,
Le pilote en faveur de l'onde
Fait recherche d'un nouveau monde,
Un héros plein d'ambition,
Pour assouvir sa passion,
Demande par toute la terre
Le sang, le carnage et la guerre ;
Pour moi, ce qui me peut ravir,
C'est le besoin de la servir ;
Depuis l'heure que la fortune
Nous fit éprouver sa rancune,
Quand par son départ rigoureux,
Ce climat devint malheureux ;
Quoique je vive en philosophe,
Ma constance manque d'étoffe,
Pour pouvoir vivre et ne voir pas
Ses incomparables appas,
Encore que sa renommée
De climat en climat semée,

Rende les sceptres abattus
Par la force de ses vertus,
Qu'elle soit peinte et reconnue
Plus haut et plus bas que la nue;
Qu'elle aille d'un vol sans pareil
Et sans offenser le soleil,
Que cette bruyante peinture
Eclate aux yeux de la nature;
D'un aspect pompeux et plus beau
Que le brillant de son flambeau;
Tous ces miracles dont la gloire
Chargent le front de la mémoire,
Ne me touchent point à l'égal
De leur divin original.
Toi, qui de cent choses futures
Peut raconter les aventures,
Et d'un prophétique savoir
Que l'étude te fait avoir,
Lis jusques dans le front des astres
Notre bonheur et nos désastres,
Ne saurais-tu m'entretenir
Du temps qu'elle doit revenir,
O que ce jour filé de soie,
Comblera mon ame de joie;
Qu'en dépit de tant de malheurs
De ris succéderont aux pleurs;
Et que ses puissances divines
Joindront de fleurs à nos épines;

De quelques traits dont le malheur
Ait toujours aigri ma douleur,
Quelque rigoureuse tempête
Qui puisse venir sur ma tête,
Je ne crois pas qu'en ce beau jour
Rempli d'allégresse et d'amour,
Il ait assez de violence
Pour troubler ma réjouissance;
Et si dans ma nativité
Tu cherches bien la vérité,
Tu trouveras que si la perte
Que cette province a soufferte,
Pour l'absence de ses appas,
Ne m'a pas donné le trépas,
Qu'à son retour je dois bien craindre
Que n'étant pas mort pour me plaindre,
Je ne trépasse du plaisir
Qui mon ame viendra saisir.

Sur la naissance de Louis XIV.

STANCES.

Incomparable effet des soins de la nature,
Monarque couronné de feux et de rayons,
Grand ornement des cieux, brillante créature,
Qui peins de tes regards tout ce que nous voyons;

Enfant prodigieux de la masse première,
Principe des saisons, père de la lumière,
Astre dont la naissance anima l'univers,
Sage dispensateur des fruits de la mémoire;
Grand soleil, si jamais tu fis rien pour ma gloire,
Je t'invoque à cette heure, en faveur de mes vers.

Le sujet que je prends est d'un si haut mérite
Que je n'en puis assez admirer la splendeur,
Et tout ce qu'en ton cours ta flamme ressuscite,
Doit servir quelque jour de prix à ta grandeur;
Ce dauphin dont le ciel comble notre espérance,
Qui coûte tant d'autels et de vœux à la France;
Est de mes passions l'objet impérieux,
Prodigue-moi les fruits que ta nature enserre,
Et ne t'offense pas si je lui donne en terre
La même dignité que tu tiens dans les cieux.

Grand effet de nos vœux, prince de qui l'enfance
Porte déjà l'effroi parmi les nations,
Surjon de Saint-Louis, dont l'heureuse naissance
Etouffe pour jamais l'hidre des factions;
Si dedans le berceau ton auguste visage
Témoigne à nos desirs un assuré présage,
Que bientôt nos malheurs seront ensevelis;
Que ne verra-t-on pas dans le temps qui te reste,
Lorsque ton père, assis dans un trône céleste,
Tu te verras assis dans le trône des lys.

Dans cet événement où la fortune espère
D'enchaîner sous tes pieds l'envie et le malheur,
Que cent peuples divers subjugués par ton père,
Préviendront à genoux l'effet de ta valeur.
Si quelque passion doit fournir un orage
Qui touche de ton cœur l'invincible courage,
Ce doit être une ardeur de vaincre et d'acquérir;
Mais que trouveras-tu pour plaire à ton envie,
Si le plus grand des rois en te donnant la vie,
T'a donné tous les biens que tu peux conquérir.

Son bras victorieux sur l'onde et sur la terre,
Imprime tellement la grandeur de ses faits,
Que par toi, l'on dira que ce dieu de la guerre,
Par un prodige heureux fut le dieu de la paix;
Ainsi le dieu des flots pour laisser à l'histoire
Les monumens qui sont les autels de sa gloire,
Éleva jusqu'aux cieux l'empire de la mer;
La nature en blêmit, et contre sa coutume,
De cette violence il engendra l'écume
D'où naquit le démon qui nous force d'aimer.

C'est par toi que la paix doit retourner encore,
Enfermer nos ennuis dedans le monument.
En naissant, grand soleil, tu préviens cette aurore,
Aussi tu nous parus miraculeusement;
Ce temps où les frayeurs ne donnaient point de craintes,
Où l'amour seulement faisait naître nos plaintes,

Va reprendre pour toi ses divines couleurs,
Et de tes devanciers possédant les conquêtes,
De même que ton père a foulé les tempêtes,
L'on te verra marcher sur la face des fleurs.

Ce monstre, qui de sang peint sa gloire et son être,
Qui n'assouvit sa faim que de meurtres épais,
Et qui dès le moment que l'enfer l'eût fait naître,
Eleva la Discorde au trône de la Paix;
Cette guerre en un mot, qui, pour punir nos crimes,
Immole à sa fureur de si grandes victimes,
Va cesser désormais son parricide effort;
Tu seras l'Alcion qui vaincra ces orages,
Et qui fera rouiller ce fer, dont les outrages
Font périr la nature et triompher la mort.

Ce siècle où le printemps faisait toute l'année,
Où les contentemens surpassaient les desirs,
Où de l'ambition la tempête effrenée
Ne venait pas troubler le calme des plaisirs;
Ce beau temps où nature enfanta toutes choses,
Où les plus simples fleurs valaient mieux que nos roses,
Va reprendre pour toi son adorable cours;
Ainsi que ta naissance étouffe nos désastres,
De même tu seras la merveille des astres,
Sous qui doit refleurir ce miracle des jours.

Ces tyrans dont l'espoir n'est plus qu'une chimère,
Qui regarde nos faits avec un œil jaloux;

Ce rigoureux climat, qui sans l'œil de ta mère
N'aurait jamais rien fait d'aimable ni de doux;
Ces peuples qui n'ont rien de si grand qu'une audace
Dont jamais les effets n'ont suivi la menace;
Grand soleil, ton abord les rendit tous confus,
Ton éclat a défait leurs passions avares,
Et tous leurs vains projets furent autant d'Icares
Que l'on vit submerger aussitôt que tu fus.

Mais, ô divins transports, célestes rêveries,
Brûlantes passions qui m'enchantez les sens,
Que le respect ici retienne vos furies,
Puisque c'est d'eux que vient l'objet de notre encens;
Honorons du passé leurs grandeurs souveraines,
Quand le ciel fit chez eux le miracle des reines,
Par qui Mars et l'Hymen viennent nous secourir,
Ils sont assez punis que leur démon soupire
De voir qu'imprudemment il orna notre empire
D'un ange qui nous sauve et qui les fait périr.

ODE

A Monsieur le Cardinal MAZARIN, *chargé de conclure la paix.*

MARCHE, grand Mazarin, où l'Europe t'appelle,
Romps le cours violent de cent meurtres épais,

Etouffant nos malheurs rends ta gloire immortelle,
Par le fameux retour d'une éternelle paix ;
Joins par les soins heureux de ta sainte prudence,
Le paisible olivier aux lauriers de la France,
Ensevelis Bellonne en sa propre fureur,
Et fais ressusciter cet ange dont la perte,
Faisant de l'univers un théâtre d'horreur,
Rend la mort triomphante et la terre déserte.

Rends-nous cette saison où le démon des armes
N'avait point dégorgé le venin des malheurs,
Où les yeux des vivans ne voyaient point de larmes
Que celles que l'Aurore épanchait sur les fleurs ;
Que le sanglant desir de régir les provinces
Laissait en liberté les courages des princes,
Eteins l'ambition dans l'ame des vainqueurs,
Arrache-leur ce fer qui fait naître nos craintes,
Et qu'amour seulement triomphant de nos cœurs,
Soit l'invincible auteur du sujet de nos plaintes.

Le ciel lassé de voir les tragiques désastres
Dont il punit le cours de nos iniquités,
Fera qu'à ton abord tes yeux seront des astres
Qui prédiront la fin de nos calamités :
Ces triples Gérions, ces antiques barbares,
Ces Titans que l'orgueil a changés en Icares,
Pour faire un sacrifice à la gloire des lys,
N'attendent plus que toi pour calmer les orages

Qui vont rendre bientôt leurs trônes démollis,
Si la paix n'adoucit l'aigreur de nos courages.

Il n'est pas de besoin d'enseigner à ton ame
Les insolens projets de cet ambitieux,
Ton esprit éclairé d'une divine flamme,
A travers du soleil pénètre dans les cieux;
Dans les trônes brillans des majestés divines
Tu discernes nos fleurs d'avecque leurs épines;
Et par un jugement qui n'a point de pareil,
Tu lis dans les décrets d'une chose future,
Et découvres nos faits bien mieux que le soleil
Ne découvre au matin le sein de la nature.

Pour marque des vertus qui couronnent ta vie,
N'as-tu pas empêché les tragiques efforts
Dont s'allaient assouvir la Discorde et l'Envie,
Pour faire enfler le Pô d'un déluge de morts;
Si d'un simple chapeau tu calmas la tempête
Qui sur tant de héros se montrait toute prête
Pour inonder de sang l'empire du trépas;
Invincible ennemi des projets de Bellonne,
Pour une entière paix que ne feras-tu pas
De l'éminent chapeau que l'église te donne?

Le monarque des lys en qui le sort d'Auguste,
De toutes les vertus fait un second fanal,
Mérite doublement le grand titre de juste,
D'avoir joint ton mérite au nom de cardinal,

Et dans quelque douceur où ton pays se noie,
Depuis l'exil fameux du vagabond de Troie
Quelques félicités dont il goûte le fruit,
La raison par tes faits nous oblige de dire
Que le prodige heureux qui chez lui t'a produit,
A passé les Césars au bien de son empire.

Ces illustres héros que l'histoire renomme,
Par les sanglans effets de la flamme et du fer,
Dans le char belliqueux qui les rendait à Rome,
N'ont pas mieux triomphé que tu vas triompher;
Et ce démon sorti du centre de la terre,
Que l'enfer a nommé le monstre de la guerre,
Au lustre des Césars n'a point donné d'orgueil
De qui tous les vivans ne perdent la mémoire,
Aussitôt que ton bras ayant fait son cercueil,
Aura remis la paix au trône de sa gloire.

Armand, de qui les faits sont de sacrés miracles
Qui brilleront aux yeux de la postérité;
Qui pour l'appui des lys n'a point trouvé d'obstacles
Qu'il n'ait mis au-dessous de leur prospérité.
Parmi les grands travaux où son ame s'adonne,
Pour aggrandir l'éclat d'une illustre couronne,
Entre tous les exploits qui le font adorer,
Il n'a jamais si bien flatté notre espérance
Que lorsque sa raison te fit considérer
Pour prendre avecque lui l'intérêt de la France.

Ce prince, l'ornement des princes de l'église,
Cet ange revêtu du nom de Richelieu,
Ce vigilant Nestor, qui pour notre franchise,
A fait tous les effets que pouvait faire un Dieu,
Voyant que ses conseils sous un autre Alexandre,
Ont mis l'aigle au-dessous du vol qu'il voulait prendre,
Pour achever le cours de ses intentions,
Se sert de ton esprit après mille conquêtes,
Comme le dieu des flots se sert des Alcions
Quand il veut arrêter la course des tempêtes.

Cet Atlas nonpareil, ce merveilleux génie,
Ne doit moins espérer pour ses faits glorieux,
Que d'être environné d'une gloire infinie,
En buvant le nectar à la table des dieux;
C'est lorsque l'on verra l'Olimpe se résoudre
A mettre entre ses mains tous les traits de la foudre,
Et que les immortels le prenant pour appui,
Trouveront sous son bras leur puissance assurée,
Qu'ils seront redoutés bien mieux que sous celui
Qui défit en tremblant l'orgueilleux Briarée.

Quelles noires frayeurs, quelles fières tempêtes,
Ont jamais ébranlé ses constantes vertus,
Et quels hydres affreux ont assez eu de têtes,
Que la sienne aussitôt ne les ait abattus!
Ces nouveaux rejetons des enfans de la terre,
Ces peuples basanés de l'éclat du tonnerre,

Qui dessus leurs aïeux se vint précipiter,
Ne sont-ils pas réduits à fléchir leur audace,
Et dire en rugissant qu'un coup de Jupiter
Est moins à redouter qu'un trait de sa menace.

Aussi le plus puissant de tous les rois du monde,
S'appuyant sur les soins de sa fidélité,
S'est plus fait redouter sur la terre et sur l'onde,
Qu'aucun de tous les rois que la terre ait porté;
Maintenant que couvert de lauriers et de palmes,
Nos faibles ennemis cherchent des routes calmes,
Accablés sous l'effort de ses faits inouis.
Achève, Mazarin, d'user de ta prudence,
Et leur donnant la paix, apprends-leur que Louis
Est moindre en sa fureur, qu'il n'est en sa clémence.

Cherche donc, grand esprit, cette divine fée,
C'est de tes grands travaux que nous la requérons;
Et quand tu la verras, chante lui le trophée,
Et les divins concerts que nous lui préparons,
Détache-là des fers qui la tiennent captive,
Ote lui le cyprès et lui rendant l'olive,
Dis-lui que Mars n'a plus le nom de triomphant;
Et qu'en la chrétienté tout le monde l'espère,
Avec autant d'amour qu'en aurait un enfant
Qui verrait du tombeau ressusciter son père.

Il me semble de voir cette nymphe adorable,
Ayant à ses côtés la Justice et l'Amour,

Retourner dans un char bien plus considérable
Que celui qui conduit la lumière du jour.
Mais de quelque beauté dont elle soit pourvue,
Quelque divinité qui paraisse en sa vue,
Au doux ravissement qui vient m'entretenir,
Entre mille pensers mon ame se promène,
Pour savoir qui des deux premier je dois bénir,
Cette reine des cœurs, ou toi qui nous l'amène;

Tous les peuples ravis de voir cette déesse,
Perdant le souvenir de leurs ennuis passés,
Ne feront qu'un tombeau de l'infâme tristesse,
Qui sous le joug de Mars les avait terrassés;
Le passant que la nuit arrête en un boccage,
Qui n'a point de clarté pour luire en son passage,
Que celle que les loups élancent de leurs yeux,
N'est pas mieux satisfait quand l'aurore s'éveille,
Que nous serons alors que la faveur des cieux
Te fera conducteur d'une telle merveille.

Les laboureurs pressés de cent peines serviles,
Qui leur font habiter les bois et les buissons,
Ne verront plus de joug dans leurs champs infertiles,
Que celui dont les bœufs produisent les moissons;
Que si des maux passés ils cherchent la vengeance,
Ne leur sera-ce pas une extrême allégeance,
En suite des malheurs qui les ont affligés,
De trouver sous le soc des fosses toutes pleines,

Où mille et mille corps qui les ont outragés
Serviront de fumier pour engraisser leurs plaines.

Moi qui de tous les biens où tout le monde aspire,
N'ai jamais recherché pour plaire à ma raison,
Qu'un rabot que j'estime à l'égal d'un empire,
Puisqu'il est dans mes mains un sceptre à ma maison;
Sitôt que le récit de tes saintes merveilles
Viendra charmer mes sens et ravir mes oreilles,
Quelques nécessités dont j'éprouve les lois,
Pour montrer mon amour à la cause publique,
De même que mon cœur j'embrâserai mon bois,
Et ne ferai qu'un feu de toute ma boutique.

Laissant pour quelques temps la scie et la varlope,
Pour immortaliser la gloire de tes jours,
J'irai sur le Parnasse employer Calliope
A te cueillir des fleurs qui dureront toujours;
Sur ce mont glorieux où peu de monde habite,
Où malgré le trépas la gloire ressuscite,
Je ferai ta peinture en mille et mille lieux,
Et ferai voir aux yeux du grand siècle où nous sommes,
Que je sais bien parler le langage des dieux,
Quand il faut discourir de la vertu des hommes.

Là, d'un pinceau parlant de la haute aventure
Dont ton ame aura mis nos malheurs à l'écart,
Je te prodiguerai tout ce que la nature
M'inspire pour atteindre aux miracles de l'art;

Et tous ces grands esprits dont je ne suis que l'ombre,
Qui savent pénétrer dans la nuit la plus sombre,
Dont les cieux ont rendu leurs mystères couverts,
Ces doctes héritiers du trésor des neuf filles,
Te loueront doublement d'avoir tiré des vers
D'un homme qui jamais ne fit que des chevilles.

En ce rencontre heureux je ferai reconnaître,
Malgré l'intention de ton humilité,
Que pour le genre humain ta naissance est un être
Qui nous montre un rayon de la divinité;
Et dans ce grand bonheur où le ciel me convie,
Je ne demande rien aux grandeurs de ta vie
Pour me récompenser des biens que je prédis,
Sinon que sous tes pieds je fasse deux colonnes
Au saint trône où l'on tient les clefs du paradis,
En dépit de l'erreur de tant d'ames félonnes.

Marche donc grand esprit, puisque le ciel l'ordonne,
Achève ton ouvrage, et d'un zèle obstiné,
Fais que la chrétienté ne soit qu'une couronne
Pour reprendre l'empire où Mahomet est né;
Joins par les soins heureux de ta sainte prudence,
Le paisible olivier aux lauriers de la France;
Ensevelis Bellonne en sa propre fureur,
Et fais ressusciter cet ange dont la perte,
Faisant de l'univers un théâtre d'horreur,
Rend la mort triomphante et la terre déserte.

VERS

Que l'Auteur avait commencés pour le Cardinal de Richelieu, quelques jours avant sa mort, sur son mal au bras.

Grand héros, quand ton bras, l'appui de notre empire,
Succomba sous l'effort d'un barbare accident,
Crainte que le succès d'un si fatal martyre
Ne fît pancher l'état dedans son occident,
Les yeux baignés de pleurs et l'ame ensevelie
Des plus sombres vapeurs de la mélancolie,
Plein de zèle et d'ardeur à chercher ton secours,
Je grimpais sur ce mont où s'étale la gloire,
Et d'abord que je vis les filles de mémoire,
Je leur tins ce discours :
« Reines de mes desirs, incomparables fées,
Qui, méprisant du temps le cours précipité,
Par des pinceaux parlans érigez des trophées
Qui n'ont point d'autre but que l'immortalité ;
Germaines de ce dieu qui puise dedans l'onde
Le vagabond flambeau qui ranime le monde,
Quelle insensible humeur peut retenir vos pleurs,
Pouvez-vous sans regret, ô princesses divines,
Voir votre protecteur au milieu des épines,
Et vous parmi des fleurs.

Ce bras dont la vertu n'a pas trouvé d'exemple,
Et qui parmi les soins de cent travaux divers,
S'est toujours détaché pour vous dresser des temples
Qui ne périront point qu'avecque l'univers ;
Ce bras, le seul effroi des tyrans de la terre,
Qui va tirer la paix des cachots de la guerre,
Remettant la nature en ses premiers appas ;
Osez-vous, sans rougir de votre ingratitude,
Connaître ses langueurs et mon inquiétude,
Et ne l'assister pas.

. . . . . .

A son Altesse Royale qui était aux eaux de Bourbon l'Archambault.

Prince dont le mérite égale la naissance,
Race de mille rois, grand et grand fils de France,
Oserai-je sans crime, illustre sang des dieux,
Croire que la douleur t'ait réduit en ces lieux,
Et que parmi ces eaux tu cherches ton dictame ;
Toi de qui les ayeux, par la foudre et la flamme,
Ont fait tonner leur gloire en mille lieux divers
Et porté leur renom plus loin que l'univers ;
Quelle injuste rigueur ose bien te contraindre,
A trouver sous tes lois l'usage de te plaindre ;
Et pour quelle raison produit-elle un effet
Que de donner du mal à qui n'en a point fait ?

Depuis le jour fameux que la masse première
Enfanta du soleil la courante lumière,
Que nature établit son empire et sa loi,
Quel monarque ici bas a mieux vécu que toi?
L'astre qui contribue aux grandeurs de la vie,
Enchaînant sous tes pieds la Discorde et l'Envie,
Par tes actes humains t'a plus gagné de cœurs,
Que n'a fait la valeur à ces sanglans vainqueurs,
Qui sur l'ambition, où leur gloire se fonde,
Pour gagner l'univers détruisent tout le monde.
Jamais tes sentimens n'ont choqué la raison,
Tes libéralités sont sans comparaison;
Et le ciel, où tu prends ces qualités divines,
A fait de tes vertus des roses sans épines,
Où les rois seulement qui les pourront cueillir,
Trouveront le secret de ne jamais vieillir:
Car le temps qui détruit et mine toutes choses,
Qui fait différemment tant de métamorphoses,
Ne te rendra jamais les autels abattus
Dessus qui les mortels adorent tes vertus;
Ton père dont la gloire à nul autre seconde,
Fit tonner sa valeur sur la terre et sur l'onde,
Et qui dans le palais de l'immortel séjour,
S'ennivre du nectar que tu boiras un jour
Parmi les déités dont il accroît le nombre,
Où dessus le soleil ses pas impriment l'ombre,
Où ses contentemens surpassent ses desirs;
Que peut-il voir de grand parmi tous ces plaisirs,

A l'égal des faveurs dont le destin l'oblige
Par deux fils élevés de sa royale tige,
Qui recouvrant en eux ses projets commencés,
Marchent dessus les pas que sa gloire a tracés ;
Car de quelque valeur dont on vante Alexandre,
Quelque grand monument qu'on élève à sa cendre,
Qu'a-t-il fait de si grand, que ton frère aujourd'hui
N'ait mérité l'honneur d'être plus grand que lui ?
Tous ces fameux héros que le Tibre renomme,
Qui de tout l'univers ne firent qu'une Rome,
Entre tous leurs exploits qu'ont-ils fait de si beau
Que ce grand fils de Mars n'ait mis dans le tombeau ?
Auguste, dont le nom est adorable encore
Des rives du couchant au lever de l'aurore,
S'il eût eu pour obstacle un monarque si grand,
On l'aurait vu captif plutôt que conquérant ;
Et tous ces grands lauriers qu'a fait naître sa gloire
Ombrageraient les bords de la Seine et de Loire ;
Mais de quelqu'immortelle et brillante couleur
Dont la mémoire ait peint sa bouillante valeur,
Quelque bruit dont sa vie ait la terre semée
Par le son éclatant que fait la renommée,
Quoique ce prince ait fait d'illustre et d'éclatant,
Un seul de tes desirs en pourra faire autant ;
Sans te donner en proie aux travaux de Bellonne
Pour enrichir ton front d'une illustre couronne,
Sans donner à la mort cent peuples innocens,
Enfumant ses autels de sang au lieu d'encens.

Les yeux que la nature en ta fille a fait naître,
Dont tu peux te vanter et le père et le maître,
Peuvent en un moment, par leurs divins regards,
Accroître tes grandeurs du lustre des Césars ;
La fureur ne fait rien par la force des armes,
Qui ne soit tributaire à l'orgueil de ses charmes ;
Et sans faire marcher mille peuples divers,
Tu peux quand tu voudras t'acquérir l'univers ;
L'éclat impérieux où ses beautés suprêmes
Semblent faire un mépris des plus grands diadêmes,
Et l'amour tout craintif auprès de ses appas,
Tout immortel qu'il est a crainte du trépas ;
Le jour que la nature et les dieux avec elle,
Firent en ta faveur son merveilleux modèle ;
Ils y mirent des traits plus doux et plus parfaits,
Que celui sur lesquels eux-mêmes furent faits.
Mais de quelques attraits dont elle soit pourvue,
Quelque éclat nonpareil qui brille dans sa vue,
J'ose sans te donner aucune vanité,
Estimer sa naissance autant que sa beauté,
Et dire qu'elle doit à ta pudique flamme
Les belles qualités qui brillent en son ame.
Mais parmi tous ces traits d'amour et de pudeur,
Où l'on voit le portrait de toute ta grandeur,
Je déteste de voir que le ciel porte envie
A la félicité qui gouverne ta vie ;
Et que jaloux des vœux qu'on offre à tes autels,
Il te rende sujet aux peines des mortels ;

Plût aux dieux que le sort qui régit l'aventure
Des miracles vivans qui sont en la nature,
Pour faire en ta faveur un prodige nouveau,
M'eût fait comme Arétuse, un murmurant ruisseau;
Et que ta guérison où tout mon heur aspire,
Dépendit seulement de mon liquide empire,
Pour rendre à ta santé ses utiles appas!
Adorable Gaston, que ne ferais-je pas?
Tout ces canaux de sang qui serpentent mes veines,
Offrant à tes vertus leurs vivantes fontaines,
Formeraient un cristal qui serait révéré
Avec plus de respect que ce fleuve doré,
D'où sort malgré la nuit la flamme pure et belle,
Qui rend à l'univers sa beauté naturelle;
Mais prince incomparable, en l'état où je suis,
De te donner ces vers, c'est tout ce que je puis.

A Monseigneur SÉGUIER *Chancelier de France, pour lui demander sa pension.*

SONNET.

FAMEUX et grand esprit, dont la haute prudence
Éternise ses faits d'immortelles couleurs,
Et de qui la vertu fait aux lys de la France
Ce que fait le soleil sur la tige des fleurs;

Quel ministre a jamais d'une auguste assurance ;
A l'égal de tes soins combattu nos malheurs,
Et qui peut mieux que toi joindre à notre espérance
Le retour de la paix et la fin de nos pleurs.

Le desir d'élever au temple de mémoire,
Avecque des traits d'or le portrait de ta gloire,
De mille ardens pensers vient m'embrâser le sein ;

Mais le barbare sort qui fait mon aventure,
Me va ravir l'honneur d'un si fameux dessein,
Si ton illustre main n'en fournit la peinture.

L'Auteur étant dans la cour du château de Nevers qui n'était pas habité alors, fit ce sonnet.

MISÉRABLE château qui n'est plus qu'un champêtre
Visité des démons et la nuit et le jour,
Toi qui dedans ton sein autrefois as vu naître
Les nourrissons de Mars, de Minerve et d'Amour;

Mon Dieu, que les destins ont bien changé ton être,
Que tu semble à mes yeux un désolé séjour,
Et que tu passe bien pour château de Bicêtre,
Depuis que tu n'es plus de tes princes la cour.

Que n'as-tu comme moi quelque ressentiment,
Pour te considérer dedans ton changement,
Presque aussi malheureux que les restes de Troie;

Tu pourrais justement injurier les cieux,
Et dire, quoi, faut-il être aux démons en proie,
Moi qui fut autrefois la demeure des dieux?

VERS

Faits sur-le-champ à monsieur le Comte de M sur ce qu'il disait à l'Auteur, qu'il mourrait dans huit jours.*

Comte, je me porte un peu mieux,
Mon mal a sonné la retraite,
Et j'espère, graces aux dieux,
Que tu seras mauvais prophète.

Tu dois plutôt être assuré
Qu'ensuite de ton horoscope,
En chantant un *miserere*,
Ma main t'aspergera d'hysope;

Mais auparavant que la mort
En ta jeunesse te terrasse,
Tu mourras dans ce réconfort,
Que tu laisseras de ta race.

Un fils digne de ta valeur
Qui doit être un Mars en prouesse,
En ta place aura pour tuteur
Ton oncle le seigneur des ***.

Puisque tu ne peux nullement
Te parer de cette aventure,
Oblige-moi par testament
Que je fasse ta sépulture.

Peut-être qu'un destin plus beau
Que celui-là qui m'importune,
Fera du gain de ton tombeau
La naissance de ma fortune.

Dans la perte de ton accueil,
Ma muse toute désolée,
Mettra ces mots sur ton cercueil,
Qui vaudront mieux qu'un mausolée.

Car malgré la Parque et les vers,
Et tous les droits de la nature,
J'ornerai de ces tristes vers
Ta misérable sépulture :

« Passant, témoigne un peu d'ennui,
» En disant quelques patenôtres
» Dessus le tombeau de celui
» Qui pensait prier pour les autres ;
» La Parque qui n'épargne rien,
» Ni la naissance, ni le bien,
» L'a fait choir dessous cette tombe.
» Le sort, qui sait tout gouverner,
» Fait que bien souvent le four tombe,
» Lorsque nous pensons enfourner ».

ÉTRENNES

A M. Dupuy Médecin du Roi et de la Princesse Anne.

SONNET.

Aujourd'hui que le temps fait renaître l'année,
Je sens qu'à t'étrenner je manque de pouvoir,
Car, que te puis-je offrir, si ton ame est ornée
Des dons les plus parfaits que l'ame puisse avoir;

Toutefois par coutume ainsi que par devoir,
Marie offre à tes pieds toute sa destinée,
Tu peux en disposer, puisqu'avec ton savoir,
Au mépris du trépas, tu me l'as redonnée;

Divin et grand esprit, c'est ainsi que je veux
Te donner après Dieu, les plus grands de mes vœux,
Et si jamais l'amour des filles de mémoire

M'ouvre le cabinet de leurs riches présens,
J'espère d'augmenter la grandeur de ta gloire,
De même que tu fais la course de mes ans.

A une dame qui priait l'Auteur de lui faire des vers sur sa beauté.

Quand je viens à penser que vous mourrez un jour
Que la mort dans vos yeux étouffera l'amour,

Que

Que tous ces doux attraits dont la beauté vous pare,
Se verront enfermés sous un marbre de Pare;
Que le temps vous doit rendre au mépris de nos vœux,
Moindre que cette Iris qui poudre vos cheveux,
Que les vers, l'excrément des soins de la nature,
Perceront l'ornement de votre sépulture,
Que leur brutalité même s'ira cacher
Dans ce sein que les rois n'oseraient approcher;
En un mot, que le sort vous contraindra de suivre
Celles qui ne sont plus que l'ornement d'un livre;
Je meurs de déplaisir en voyant tant d'appas
Sujets aux volontés d'un rigoureux trépas,
Et je blâme le ciel d'avoir mis tant de choses
Dans un teint qui ternit et les lys et les roses;
Et qui malgré pourtant tous nos cris superflus,
Les roses reviendront, et ne reviendra plus.

Sur des vers latins apportés le jour des étrennes par M. Deschamps à monsieur de Langeron.

SONNET.

JE ne me pique point de dire dans mes chants
A quel point ta valeur a fait monter ta gloire,
Il faudrait être aimé des filles de mémoire
Comme ce grand esprit qu'on appelle Deschamps;

Je n'ai jamais cherché ni par monts, ni par champs,
Cette source où la muse à chaque instant va boire,
Aussi je n'ose pas entonner ton histoire
De crainte que mes vers ne fussent trop méchans ;

J'invoque seulement pour toi la destinée,
Que devant que le temps ait terminé l'année,
Tu passes des Césars les belliqueux exploits ;

Que ce bras dont tu tiens et pares la tempête
Fasse que cejourd'hui l'on célèbre ta fête,
Car tu mérites bien d'être au nombre des rois.

A un Seigneur qui demandait quatre vers à l'Auteur, devant le Cardinal de Richelieu.

SONNET.

Traiter de quatre vers un seigneur de ta sorte,
Je serais accusé de peu de jugement ;
Ton mérite est trop grand et mon amour trop forte,
Pour ne te présenter qu'un quatrain seulement ;

Pour plaire à ton desir, l'ardeur qui me transporte
Me fait naître ces vers qui n'ont point d'ornement,
Sinon qu'ils sont tracés par l'ange qui me porte
A chanter tous les jours les merveilles d'Armand ;

Ils ne font pas ici le portrait de ta gloire ;
Pour un sujet si beau les filles de mémoire
M'enfermeront tantôt dedans leur cabinet :

C'est lorsqu'à tes vertus je ne serai point chiche ;
Mais pour le temps présent, n'étant pas assez riche,
Je ne te puis offrir que ce pauvre sonnet.

ÉPITAPHE

De M. Paullet, Chanoine et Doyen de l'Église Cathédrale de St.-Cire de Nevers, qui mourut en célébrant la Fête du St.-Sacrement, en 1643.

Si pour avoir servi d'exemple
Aux plus illustres de ces temps,
Si pour avoir orné ce temple
Mieux que les roses du printemps ;
Si le cours d'une belle vie,
De gloire et de vertu suivie,
Doit mettre une ame en paradis,
On peut dire avec juste cause,
Celui qui ci-dessous repose,
A plus besoin d'autels que de *de profundis*.

Passant, pour te faire connaître
Comme le ciel se le donna,

Sache qu'en couronnant son maître (*) ;
Son maître aussi le couronna ;
La mort d'une pompe célèbre
Lui fit une pompe funèbre,
En le dérobant à nos yeux ;
Mais ce fut avec tant de gloire,
Que jamais l'œil de la mémoire
N'a vu naître un tombeau qui fût plus glorieux.

Comme un nourrisson de Bellonne,
Qui, parmi l'orage et l'effroi,
Meurt en maintenant la couronne
Dessus la tête de son roi ;
De même, au mépris de la Parque,
Il rendit au divin monarque
Tous les restes de son devoir ;
Et quand le mal le vint poursuivre,
Il aima mieux cesser de vivre
Que de rester vivant et manquer de devoir.

Au milieu d'un peuple fidèle
Qui de toutes parts le suivait (**),
Autant pour imiter son zèle,
Que pour la charge qu'il avait ;
En célébrant l'auguste fête
Du moteur qui tient la tempête

(*) Le mal le prit à la Procession et il tomba en couronnant le Saint-Sacrement d'une couronne de fleurs.

(**) Il fut emporté évanoui, de la Procession.

Et la destinée en ses mains,
La mort d'un coup doux et funeste,
L'élevant au séjour céleste,
Le sauva pour jamais de celui des humains.

Funeste de voir sa présence,
L'objet d'un véritable amour,
Marcher sur les pas d'une absence
Qui ne promet point de retour;
Mais favorable en ce rencontre,
Que par son salut Dieu nous montre
Un lieu superbe et sans pareil,
Où l'homme le plus misérable,
Imitant sa vie adorable,
Marchera comme lui sur le front du soleil.

Grands imitateurs de sa vie,
Sacrés ministres de ce lieu,
Qui ne respirez que l'envie
D'accroître la gloire de Dieu,
Pardonnez-moi si je vous blâme
De vous voir prier pour son âme,
Qui n'est plus capable d'ennui;
Sa gloire est toute indubitable,
Et je trouve plus raisonnable
De le prier pour nous, que de prier pour lui.

ÉPITAPHE

De madame de SAULX *de* TAVANES, *femme de M. le Marquis des* POISSES, *qui mourut le* 25 *mars* 1639.

PASSANT, si l'on pouvait fléchir les destinées,
Quand leur fatalité nous veut priver du jour,
Si la grandeur du sang, la fortune et l'amour,
Pouvaient faire durer la course des années,
Celle dont ce tombeau se vante sans pareil,
Exempte de tribut qu'on doit à la nature,
N'aurait jamais entré dedans la sépulture
Qu'avecque le soleil.
L'immortelle vertu dont elle fut suivie,
Semblait être au-dessus des volontés du sort,
Et l'on va s'étonnant comme une injuste mort,
Osa bien triompher d'une si juste vie;
Car quoique la raison nous puisse discourir
Sur la nécessité de la loi naturelle,
Je tiens que c'est à tort qu'une chose si belle
Soit sujette à mourir.
Ses moindres actions ont passé pour divines;
Elle fut ici bas un miracle à mes yeux,
Mais comme un beau rosier dont la rose est aux cieux,
Ce triste monument n'en a que les épines;

C'est envain d'espérer par des pleurs superflus ;
Qu'arrosant ce tombeau cette fleur vienne encore,
Quand même ce serait des larmes de l'aurore,
Nous ne la verrons plus.
Elle est dans un séjour d'éternelle durée,
Où l'astre qui nous luit fait le jour sous ses pas,
Où l'empire du temps ni celui du trépas,
N'ont point d'autorité qui soit considérée ;
Là, si le souvenir donne de la pitié,
Si la terre a pour elle encore quelques charmes,
C'est le fâcheux plaisir de voir tomber les larmes
A sa chère moitié.
Après le rude effort de ce coup invincible,
Son époux devint sourd aux consolations ;
Et son cœur fléchissant dessous les passions,
Par trop de sentiment devint presqu'insensible ;
La constance lui fut un objet de mépris,
Sa parole cessa, sa couleur devint blême,
Et près de ces deux corps la mort méconnût même
Celui qu'elle avait pris.
Aussi depuis le jour d'un si cruel outrage,
Quand il vient aborder ce funeste cercueil,
Il ressemble au nocher qui regarde l'écueil
Où l'orage impiteux a causé son naufrage ;
Il meurt de déplaisir de voir que sa valeur,
Qui cent fois a servi de rempart à la France,
N'a fait qu'un vain effort contre la violence
De ce commun malheur.

De quelque fermeté dont un esprit se pare
Contre les accidens qui le peuvent toucher,
S'il ne soupire pas, faut qu'il soit un rocher,
Quand il sent que son cœur de son cœur se sépare;
Et c'est un grand bonheur que le ciel lui fait voir,
Contre la passion du mal qui le possède,
Que son propre malheur a fait naître un remède,
Contre son désespoir.
Ce qui rompit le cours de sa mortelle plainte,
Et des flots de ses yeux arrêta les débords,
Ce fut par le récit qu'on lui fit qu'en son corps
On avait rencontré les marques d'une sainte (*),
Sa gloire se trouvant écrite dans son fiel,
Confirme à l'univers cette sainte coutume,
Qu'on ne saurait trouver qu'avecque l'amertume
Les délices du ciel.
Dans cet heureux séjour où tout le monde aspire,
Où les contentemens surpassent les desirs,
Où tout est immortel, où les moindres plaisirs
Sont plus à desirer que l'éclat d'un empire,
Dans des félicités qu'on ne peut exprimer,
Assise sur le bord du céleste rivage,
Elle voit des mortels l'ambitieux orage,
Sans crainte de la mer.

(*) Après sa mort on trouva dans son fiel, 18 petites pierres comme des chiffres qui faisaient Sainte-Claude.

Passant, pour mériter le bonheur de la suivre,
Et rendre ton esprit à jamais satisfait,
Apprends par le chemin que sa vertu te fait,
Qu'il faut pour bien mourir que l'on sache bien vivre;
Imprime dans ton cœur la grandeur de sa foi,
Et pour participer à sa gloire immortelle,
Invoque-là plutôt que de prier pour elle,
Qu'elle prie pour toi.

M. le Comte de LANGERON, *étant allé en Rouergue, pour remettre les mutins sous l'obéissance du Roi, écrivit une lettre à l'Auteur, par laquelle il lui demande s'il a acheté une vigne, et quel est maintenant son revenu.*

RÉPONSE.

COMTE, pour répondre à ta lettre,
La muse a bien voulu permettre
Que je retournasse chez soi,
Bien que j'eusse rompu la foi,
Que ma passion naturelle
M'avait fait jurer avec elle;
Elle est de si bonne amitié,
Que par un trait de sa pitié,
Elle a rallumé dans mon ame
Un rayon de l'antique flamme,

Qui me fit quitter autrefois
Le rabot, la scie et le bois,
Et qui, d'un misérable rustre,
Me fit passer pour un illustre.
L'âge qui me suit de trop près
Métamorphosait en Cyprès
Les lauriers qu'une jeune audace
M'avait cultivé sous Parnasse,
Et presque tout usé du temps,
Comme une femme à cinquante ans,
Je n'enfantais plus nulles choses.
Mais suivant le destin des roses,
De tous ses outrages vaincu,
J'allais devenir grate-cul,
Quand ta lettre m'a fait reprendre,
Comme un charbon dessous la cendre,
Un feu qui n'était plus vivant,
Si tu n'eusses agité le vent
Qui rend en leur force première
Et ma chaleur et ma lumière ;
Donc que pour te donner avis
De la façon comme je vis,
Tu sauras que par ton absence,
J'ai fait beaucoup de pénitence,
Que je suis presque été contraint
De suivre tes pas et ton train,
Pour me remettre un peu la mine
Sur les ragouts de ta cuisine ;

Mais, graces au ciel, maintenant
Je reprends carême-prenant,
Depuis que d'une chère extrême
Ton frère a banni mon carême ;
Pour le revenu de mon bien,
Que tu peux appeler le tien,
Et qui te sera plus fidèle
Que tes mulets et ta vaisselle,
Qui font maintenant des encans
Entre les griffes des Croquans ;
Je t'assure par la présente
Qu'il décroît bien plus qu'il n'augmente,
Puisqu'hier dedans le terrain
Dont tu m'as fait le souverain,
Je perdis pour toute la troupe
De cinq ou six videurs de coupe,
Qui pour trop boire à ta santé,
Me rendirent épouvanté :
Mais sachant comme tu te porte
Cette perte me réconforte,
Puisque dans ce noble dessein,
Monsieur Prissy, ton médecin,
Avec la généreuse envie
Qu'il a de conserver ta vie,
N'aurait pas fait, comme je crois,
Ce qu'en buvant on fit pour toi.
Tout ce qu'on chante d'Esculape,
De Jupiter et de Priape,

De ce dieu qui fut maq***,
Et de celui qui dedans l'eau
Fait souvent une lèche-frite
De la coquille d'Amphytrite,
Lorsque sous les flots Cupidon
Brûle son écaillé lardon,
De celui même qui commande
A toute l'infernale bande;
Je tiens que ces dieux sont vaincus
Quand on leur parle de Bacchus,
Que le savoir le plus sublime,
Par qui notre corps se ranime,
N'enfante pas la guérison
Comme boire et faire raison;
Leurs puissances sont des frivoles,
Et ce ne sont que des idoles
De ce monarque sans pareil
Qui brille mieux que le soleil,
Alors qu'assis dessus la bonde
D'un gros muid qui fume et qui gronde,
Il nargue du soir au matin
Tous les caprices du Destin;
C'est lui qui fait ma destinée,
Et qui d'une ardeur obstinée
Me fait préférer bien souvent
Le cabaret à un couvent.
C'est de cette liqueur suprême
Que ma verve devient extrême,

Et qui te promet quelque jour
Pour les marques de mon amour,
De peindre au front de la mémoire
L'illustre portrait de ta gloire;
Car de quelqu'insigne valeur
Dont tu triomphes du malheur,
Quelques lauriers que Mars ordonne
Pour t'ombrager d'une couronne,
Apprends que de fâcheux hivers
Sècheraient leurs feuillages verds,
S'ils ne prenaient leur nourriture
De cette parlante peinture
Qui n'aurait qu'un faible ornement
Sans le jus qui sort du sarment;
Je ne t'en romprais point la tête,
Si tu ne me faisais point fête,
Par la lettre que tu m'écris,
De la vendange et de son prix;
J'ai plus considéré la ligne
Où tu me parles d'une vigne,
Que ne ferait une p**ain
Les postures de l'Arétin.
Mais le malheur qui m'importune,
Fait que par faute de pécune
Je ne saurais me contenter
Au desir que j'ai d'acheter;
Car pour te parler en franchise,
Je suis gueux comme un rat d'église;

Tout mon argent s'est écoulé,
Mais il n'est pas si loin allé
Qu'encore un coup je ne le voie
Peut-être avecque plus de joie
Que tu ne reverras celui
Dont la perte a fait ton ennui.
Et cependant pourquoi te plaindre,
Ta fortune n'a rien à craindre;
La vigilante affection
Qui t'inspire la passion
D'épandre par toute la terre
Le sang, le carnage et la guerre,
Pour rendre le prince français
Le monarque de tous les Rois:
Brille d'une vertu si rare,
Que Lustubron, ce turc avare,
Eût acheté de tout son bien
Un éloge comme le tien.
Mais où diantre est-ce que j'accule,
Que ma pensée est ridicule
De faire ma comparaison,
Si peu sortable à la raison!
Non, cher comte, je te conjure
De me remettre cette injure;
Retournons sur nos premiers pas,
Car ma foi je ne pensais pas
Parler de ce bardache infâme
Qui même aurait produit sa femme,

Toute sa famille et son ***,
Pour faire râfle d'un écu ;
Tant chez Soliman parut chiche
L'ame de cet infâme riche.
Pour retourner à mon discours
Et t'inviter à mon secours,
Comme mon tuteur je te prie
Avec autant d'idolâtrie
Que ton ame en a pour Fanchon,
Et la mienne pour un bouchon.
Que si tu fais quelque capture
Sur la maudite géniture,
Qui morguant la divine loi,
Fait la nique aux édits du roi,
D'en faire part à ton compère ;
Ainsi la fortune prospère
Pour croître tes félicités,
Marche toujours à tes côtés ;
Que pour connaître ton service
L'épargne comme une écrevisse,
Et te présentant ses doublons
Ne marche pas à reculons ;
Au contraire, que ton mérite,
De même qu'il est sans limite,
Pour accoître ton revenu
Sans limite, soit reconnu.
Mais sur-tout je te recommande,
Et même je te le commande,

A moins que de m'être ennemi,
De paraître un peu plus ami
Au destin qui brûle d'envie
Pour l'accroissement de ta vie.
En un mot ne t'hazarde pas
Entre les griffes du trépas;
Car de quelque plume savante,
De quelque peinture vivante
Dont un héros soit estimé
En suite d'un *libera me*,
Pour te montrer sans artifice
Les sentimens de mon caprice,
Sache que j'aime plus le sort
D'un gueux vivant que d'un roi mort;
Je préfère le bien de vivre
A tous les monumens d'un livre,
Quand Aristote mêmement
En viendrait tracer l'argument;
La gloire fut-elle mieux peinte,
Je la compte pour une sainte
Que l'ame ne regarde pas
Après l'injure du trépas;
Vivons toujours s'il est possible,
Et si tu n'es pas insensible
Aux prières que je te fais,
Rends-toi du côté de la paix.
Que s'il faut que ton bras desserre
Les derniers coups de son tonnerre,

Que ce soit contre ces bourreaux
Qui sont ennemis des tonneaux,
Et qui pour suivre un faux prophète,
Cherchent tous les jours la défaite
De ce dieu qui s'alla planter
Dans la fesse de Jupiter.
Adieu cher compère, j'achève,
Ton laquais a rompu la trève
Que j'avais avec Apollon,
Et la morgue de son talon
Oblige ma plume à conclure,
Priant le ciel et la nature,
Que tu me sois toujours tuteur
Comme je suis ton serviteur.

SECONDE REQUÊTE

De LUTENPICANOR *contre* LUSTUBRON, *qui l'avait mal traité. Imprécation, requête non-achevée par défense.*

Quoi, c'est donc à recommencer,
Et ton tyrannique penser
De toute malice capable,
Veut rendre l'innocent coupable?
Quoi! tu penses par le dessein
Du noir démon, qui dans ton sein

Mutine ton esprit bravache
Comme un taon qui pique une vache ;
M'éloigner d'auprès de deux yeux
Qui sont mes soleils et mes dieux ,
Et d'une médisance infâme
Presqu'aussi noire que ton âme ;
M'ôter la réputation
Que malgré l'inclination
De ta brutale destinée
Toute la terre m'a donnée !
Lestrigon , Bussire inhumain ,
Juif , dont la ravissante main
A plus brigandé de pécune ,
Qu'il n'en faudrait pour la fortune
D'un homme qui serait vêtu
De tous les dons de la vertu.
Peste de ce siècle où nous sommes !
Ennemi des dieux et des hommes ,
Fantôme , loup-garou , lutin ,
Dont le diable quelque matin
Dans le plus profond de l'averne ,
Doit faire un bouchon de taverne ,
Pour appeler auprès de soi
Tous les usuriers comme toi ;
Traître , penses-tu que je dorme
Tandis que ton esprit énorme
Avecque deux de tes suppôts ,
S'amuse à troubler mon repos ?

Non, il faut que je recommence
A combattre ta violence,
Et peindre jusqu'au dernier trait
Ton abominable portrait.
Reines de ce Mont, que j'adore,
Germaines de l'astre qui dore
Avecque mille traits divers,
La surface de l'univers,
Ce n'est pas votre art que j'invoque
Pour ce mirmidon de Bicoque,
Pour ce péculaire avorton
Qui n'aurait pas eu le teton
Si son brigandage visible,
A mille orphelins si nuisible,
N'eût assis sa prospérité
Au-dessus de sa qualité.
Je vous réserve belles fées,
Pour chanter un jour les trophées
De mon prince, à qui les destins,
Malgré cent royaumes mutins,
Assurent sur la terre et l'onde
La conduite de tout le monde.
Employer vos saintes couleurs
Pour peindre des gestes voleurs,
Serait dans des actes profânes
Donner de l'encens à des ânes,
Et monter sur vos deux sommets
Un monstre qui n'aura jamais

De plus célèbre récompense
Que la cîme d'une potence.
Pâles hôtes des creux manoirs,
Quittez un peu vos antres noirs ;
Pluton, Proserpine, Cerbère,
Tisiphone, Alecton, Mégère,
Cloton, Lachesis, Atropos,
Radamante, Eaque, Minos,
Toi même par qui je blasphême,
Plus diable que le diable même,
Pour satisfaire à mes accords,
Vomis de ton infâme corps,
Avec cette infernale bande,
La peinture que je demande.

L'Auteur avait deux bouteilles de vin d'Espagne dont il envoya une à quelques-uns de ses amis avec ces vers.

JE vous envoie une bouteille
Qui vous fera dire merveille,
Gouvernez-là dans la douceur
Dont nous allons traiter sa sœur :
Elle l'aurait accompagnée,
Mais nous l'en avons éloignée,
Car son ordre ni ses destins
Ne semblent pas à ces p***

A qui le cœur palpite et tremble
Quand ils ne sont pas deux ensemble ;
Je vous offre cette liqueur
D'affection et de bon cœur,
Comme sans aucun artifice
Je vivrai dans votre service.

A Monseigneur le Chancelier, pour le prier de confier à l'Auteur la charge de cacheter les bouteilles d'eau Minérale, vu l'abus que commettent ceux qui les enlèvent.

Sacré ministre de Thémis,
J'ai fait tout ce que j'ai pu faire
Sur ce que vous m'avez promis ;
Pour obliger un secrétaire
A mettre deux mots de sa main
Sur un morceau de parchemin.
Mais tous mes soins sont superflus,
J'ai perdu mon temps et ma peine,
Je vois que leurs doigts sont perclus
Et que mon espérance est vaine,
Si pour moi vous ne faites voir
La grandeur de votre pouvoir.
Si je vous allais demandant
Quelque chose mal entendue,

Vous auriez droit en répondant :
Maître Adam, ta cause est perdue,
Car on ne fait dans ma maison
Que ce qu'ordonne la raison.
Pour Dieu ne me refusez pas
Une chose si légitime,
Que je ne perde point mes pas,
Et pour le paiement de ma rime,
Je ne vous demande qu'un sceau
Pour emplir des bouteilles d'eau.

A Monseigneur le Maréchal CHOMBERT.

MADRIGAL.

HERCULE des Français, grand phénix des guerriers,
Héros dont la valeur soutient notre couronne,
Pourras-tu bien un jour supporter les lauriers
Que parmi les combats ton courage moissonne?
Mars porte de l'envie à tes sanglans efforts,
Tu cultives nos lys sur la cendre des morts
Que la témérité contre toi fait résoudre;
L'ennemi qui te voit et ne recule pas,
Fait croire qu'il se dit plus puissant que la foudre,
Ou qu'il fait vanité de mourir par ton bras.

RONDEAU.

DE vos beautés on me verrait épris,
N'était qu'Amour pour une autre m'a pris,
Qui me possède avecque tant d'empire
Qu'il me faudrait un siècle pour décrire
Le labyrinthe où je me trouve pris;
Quand vous seriez plus belle que Cypris
N'était aux yeux du beau berger Pâris,
Je ne pourrai autre chose vous dire
De vos beautés.
Ne croyez point que j'en fasse un mépris,
Car je sais bien que mille beaux esprits
Souffrent pour vous un rigoureux martyre,
A vous servir tout mon desir aspire,
Sans que pourtant je me sente surpris
De vos beautés.

A madame la Princesse ANNE, *le jour des étrennes.*

SONNET.

DIGNE objet de nos vœux, princesse sans seconde,
Reine dont mille rois ont été les aïeux,

Et de qui l'œil plus beau que le flambeau du monde,
Fait brûler les mortels et soupirer les dieux.

Ma muse ce matin pour vous faire une étrenne,
A fait ce qu'elle a pu pour en venir à bout,
Mais elle n'a trouvé qu'une inutile peine,
D'entreprendre à donner à qui possède tout.

Vous possédez les cœurs, vous triomphez des ames,
Sans le feu de vos yeux Amour serait sans flammes,
Les rois sous vos appas ne voudraient rien céder.

Tout ce que je saurais vous desirer de juste,
C'est de voir vos attraits posséder un Auguste,
Qui mérite l'honneur que de les posséder.

L'Auteur étant sollicité de se fixer près de la cour, fit cette réponse.

STANCES.

POURVU qu'en rabottant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content de vivre de la sorte,
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant :
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue,
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue ;
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil,
Elle couvre de miel une pilule amère,
Et sous l'ombre d'un port nous cachant un écueil,
Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère.

Je

Je ne recherche point cet illustre avantage
De ceux qui tous les jours sont dans les différends ;
A disputer l'honneur d'un fameux parentage,
Comme si les humains n'étaient pas tous parens ;
Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître ;
Que la rusticité fit naître mes aïeux ;
Mais que j'ai ce bonheur en ce siècle où nous sommes,
Que bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux.

La suite de mes ans est presque terminée,
Et quand mes premiers jours reprendraient leurs appas,
La course d'un mortel se voit sitôt bornée,
Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas ;
Quand de ce tronc vivant l'ame sera sortie,
Que de mes élémens l'ordre ou l'antipathie
Laisseront ma charogne à la merci des vers,
Dans ces lieux éternels où l'esprit se doit rendre,
Il m'importera peu quel second Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Tel grand va s'étonnant de voir que je rabote,
A qui je répondrai pour se désabuser,
En son aveuglement que son ame radote,
De posséder des biens dont il ne sait user ;
Qu'un partage inégal des dons de la nature
Ne nous fait pas jouir d'une même aventure ;

Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil,
Pour si peu de secours que la fortune m'offre,
Puisque pour ses trésors, en pensant faire un coffre,
Peut-être que du bois j'en ferai son cercueil.

Le destin qui préside aux grandeurs les plus fermes,
N'a pas si bien fondé sa conduite et ses faits,
Que le temps n'ait prescrit des bornes et des termes,
Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits;
Ce prince dont l'empire eut le ciel pour limite,
Qui trouvait à ses yeux la terre trop petite,
Pour s'élever un trône et construire une loi;
Son dernier successeur se vit si misérable (*),
Que pour vaincre le cours d'une faim déplorable,
Il s'aida d'un rabot aussi bien comme moi.

Les révolutions font des choses étranges ;
Et par un saint discours digne d'étonnement,
L'ange le plus parfait qui fut parmi les anges,
N'a-t-il pas fait horreur dedans son changement?
Va, ne me parles plus des pompes de la terre,
Le brillant des splendeurs est un éclat de verre,
Un ardent qui nous trompe aussitôt qu'on y court;
Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie,
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mille fois mieux que le bruit de la cour.

(*) Plutarque dit dans le dernier chapitre de la vie de Paul Emile, fils de Perseus, dernier successeur d'Alexandre-le-Grand, qu'il devint menuisier à Rome.

Contre une vieille dame qui reprochait à l'Auteur de l'empêcher de dormir le matin par le bruit qu'il faisait en posant un plancher chez elle.

STANCES.

Lorsque la mort qui tout attrape,
Par un funeste changement,
Vous mettra dessous une trape
Où tout le savoir d'Esculape
N'aura qu'un vain soulagement
Contre le dard dont elle frappe ;

Que votre incomparable trogne,
La vive image du bon tems,
Ne sera plus qu'une charogne,
Où les vers iront en besogne,
Plus affamés et plus contens,
Que dans une cave un ivrogne ;

Que ces honneurs et ces services,
Dont vous flattez tant votre corps,
Vous seront comptés pour des vices
Dans ce cloaque de supplices,
Qui de tout temps est chez les morts,
Pour ces amateurs de délices ;

En un mot, quand vous serez morte,
Et que la justice du sort,
Fussiez-vous plus riche et plus forte,
Vous fera passer une porte
D'où jamais personne ne sort,
Quelque prière qu'on apporte ;
Alors, vieille sempiternelle,
Vos plaisirs seront effacés,
L'effroi d'une nuit éternelle
Bannira de votre prunelle,
Pour vous faire dormir assez,
Votre ame horrible et criminelle.

Caprice de l'Auteur contre les Muses, sur ce qu'il avait fait des vers pour un Seigneur dont il fit ensuite le cercueil.

Gredines du mont Parnasse,
Muses qui dans l'univers
Faites porter la besace
A tant de faiseurs de vers,
Votre nature immortelle
N'est rien qu'une bagatelle,
Puisque l'éloge plus beau
Dont vous flattez les monarques,
Ne peut empêcher les Parques
De leur creuser le tombeau.

Lorsque vous prites la peine
De venir sur mon berceau,
Emplir ma parlante veine
De votre menteur ruisseau ;
Trois fois maudite soit l'heure,
Qu'entrant dans cette demeure
Où mon corps fut enfanté,
Vous me rompîtes le vase
Où vous apportiez l'extase
Dont vous m'avez enchanté.

Cette veine frénétique
Par qui mes sens sont brouillés,
Et qui font qu'en ma boutique
Tous mes outils sont rouillés,
Avec son enthousiasme
N'aurait pas porté mon ame
A ses appas superflus,
Que d'avoir en faux augure
Peint d'éternelle nature
Un héros qui ne vit plus.

J'abandonne vos trophées,
Pégase et votre vallon,
Vos Amphyons, vos Orphées,
Phébus et son violon ;
Je fulmine, je déteste
Contre l'ardeur qui me reste,

Et méprisant vos douceurs
Je retourne à mes chevilles,
Espérant d'un jeu de quilles
Gagner plus que des neuf Sœurs.

A Monsieur le Baron de la HUNAUDAYE, *sur ce qu'il logea l'Auteur chez lui.*

CAPRICE.

BARON, sans toi j'étais perdu,
Tout mon bien était dépendu,
Aussi pauvre qu'un rat d'église,
Prêt à vendre habit et chemise,
Le ventre creux en violon,
Je disais nargue d'Apollon,
De Pégase et de la fontaine
Que nous appelons hypocrène ;
Mais grace à l'extrême vertu,
Dont ton esprit est revêtu,
Mon destin a changé d'usage,
Je reprends mon premier visage ;
Paris, qui du commencement,
Me plaisait moins qu'un monument,
M'est un paradis délectable ;
C'est l'abondance de la table
Et le vin qu'on y boit sans eau
Qui me le font trouver si beau ;

Dans ce contentement extrême,
Je ne crois plus être moi-même,
Mon mauvais sort ne dit plus mot,
Je ne songe plus au rabot,
Je ne cherche plus de pratique,
Et la face de ma boutique
Me semble aussi peu de saison
Que la porte d'une prison.
Que je dois chérir le génie
Qui me donna ta compagnie;
Que sans lui la nécessité
Choquait bien ma félicité !
Je ne savais à qui me rendre:
Le désespoir en a fait pendre
Qui vivaient plus heureux que moi,
Avant que j'entrâsse chez toi;
Mais maintenant rien n'importune
Le doux repos de ma fortune;
Les épines de mes malheurs
Ont succombé dessous les fleurs;
Bref, par ta bonté, mes supplices
Succomberont sous mes délices,
Pourvu que parmi tes plaisirs,
Tu ne changes point de desirs.

CHANSON.

Absent de vos appas je ne vois rien de beau,
Tout me semble funeste,
Et je ne serais plus que l'objet du tombeau,
Sans l'espoir qui me reste
De revoir vos beaux yeux,
Dont la flamme est si belle,
Que mon cœur les appelle
Ses soleils et ses dieux.

Privé de leurs regards, les jours me sont des nuits,
La lumière m'offense,
Et tout ce qui m'oblige en l'état où je suis,
C'est la seule espérance
De revoir vos beaux yeux,
Dont la flamme, etc.

C'est ainsi qu'Alcidon dans un éloignement,
Soupirait pour Silvie,
Et sans doute la mort eût fini son tourment
Sans l'amoureuse envie
De revoir ses beaux yeux,
Dont la flamme est si belle,
Que son cœur les appelle
Ses soleils et ses dieux.

A madame la Princesse MARIE.

SONNET.

QUAND vous ne seriez pas de cette antique race,
Dont la tige a poussé la cîme dans les cieux,
Un des traits que nature a mis sur votre face
Vous peut faire adorer des hommes et des dieux;

Vous êtes le portrait d'Amour et de la Grace,
Vos regards ont des traits si fort impérieux,
Que je suis étonné comme dans votre glace,
Vos yeux sans s'aveugler peuvent voir dans vos yeux;

Mais dans ce digne objet de grandeurs nonpareilles,
Dans ce corps, l'abrégé de toutes les merveilles,
Qui rend des plus grands rois les sceptres abattus,

Pardonnez si je dis, ô princesse adorable,
Que tous ces traits de vous n'ont rien de comparables
Auprès du grand éclat qui brille en vos vertus.

A madame la Princesse MARIE, *qui reprochait à l'Auteur de ne plus faire de vers.*

ÉLÉGIE.

PRINCESSE, l'ornement de ce grand univers,
C'est en vain d'espérer que je fasse des vers,

Je sens bien que mon ame a changé de coutume ;
Et qu'il faut préférer le rabot à la plume.
C'est vous dire en un mot pour les vers désormais,
Que voici les derniers que je ferai jamais.
Pensez-vous que ce soit une facile chose
Aux rigueurs d'un hiver de produire une rose ?
Et que l'aveuglement du sort qui me conduit
Me puisse faire voir le soleil dans la nuit.
Du temps que le souci ne troublait point mon ame,
Que la Muse et l'Amour me rendaient tout de flamme,
Que mon printemps était à l'abri des hivers,
Qu'Apollon me montrait tous ses trésors ouverts,
Et que dessus ce mont qui se perd dans les nues,
Les Muses paraissaient à mes yeux toutes nues ;
Princesse, dont le ciel admire les appas,
Dedans cette saison que ne faisais-je pas ?
Ce pinceau qui me vient des mains de la nature,
A cent fois eu l'honneur de faire une peinture,
Où votre teint plus beau que toutes ses couleurs,
A fait pleurer l'Aurore et fait pâlir les fleurs ;
Du temps que je marchais dans ces routes divines,
Où je cueillais des fleurs qui naissent sans épines,
Ma Muse, sans flatter, a dit en mille lieux,
Que votre illustre sang était du sang des dieux ;
Et que votre beauté qui toute autre surmonte,
Surpassait en autels la reine d'Amatonte ;
C'était lorsque mon ame aurait pris du plaisir
Au devoir d'obliger votre noble desir ;

Mais non point maintenant qu'elle est toute abattue,
Dedans un labyrinthe où le chagrin la tue,
Ne se pouvant plus rien imaginer de beau,
N'ayant plus pour objet que les vers du tombeau;
L'avenir des enfans, le souci du ménage,
La crainte de jeûner sur la fin de mon âge,
Ont tant d'autorité sur ma condition,
Que mon ame n'a plus aucune ambition,
Qu'à borner seulement mes desirs de l'envie
De vivre en menuisier le reste de ma vie;
Suivant du rossignol l'usage et les leçons,
L'abord de mes petits a fini mes chansons.
Puis que pourrais-je dire en ce siècle de guerre,
Où le sang tous les jours désaltère la terre,
Où la peste, le feu, la famine et le fer
Traitent les innocens des peines de l'enfer,
Qu'on ne connaîtrait plus parmi tant que nous sommes,
Les hommes s'ils n'avaient le visage des hommes,
Et que sans les effets que fait votre beauté,
La terre n'aurait plus que de la cruauté.
Mon humeur est contraire à ces funestes choses,
Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses,
Et le chant d'un vieux coq, à la pointe du jour,
Me plaît mille fois mieux que le bruit d'un tambour;
Le souffle d'un zéphyr, le frais d'un fontaine,
L'émail dont la nature embellit une plaine,
Le silence troublé par le bruit d'un ruisseau,
Un rocher qui répond au babil d'un oiseau,

Un bois où l'ombre vit loin de la violence
De ces regards de feu que le soleil nous lance ;
La bergère qui mène un troupeau de brebis
Qui paissent en repos les fleurs que les rubis
Qui tombent comme pleurs des beaux yeux de l'Aurore ;
Font naître le matin dans l'empire de Flore ,
Alors que le Printemps lui donnant des soupirs ,
Amour en sa faveur en forme des zéphyrs ;
Ces champêtres objets m'offrent plus de matières ,
Que ces exploits d'horreur, d'effroi, de cimetières.
Mon inclination ne chérit que la paix.
Qu'un grand n'attende point que j'écrive ses faits ,
Qu'après qu'il aura fait , au mépris de la crainte ,
Ce qu'ont fait vos aïeux dedans la terre sainte ;
Et puis , comme je dis , je ne conçois plus rien ,
La muse ne m'est plus qu'un fâcheux entretien ,
J'ai perdu le beau feu qui brillait dans mes veines,
Et pour le rallumer mes puissances sont vaines ;
Je vois que mes lauriers se changent en cyprès ,
Que l'âge me poursuit trop vivement de près ,
Et que le plus grand bien que fortune m'apprête ,
Est de teindre en argent les cheveux de ma tête ,
Et que bientôt la mort viendra comme un Jason ,
D'un coup inévitable en ravir la toison.
Mais de tous nos ennuis celui le plus extrême ,
Est de voir que l'éclat d'un pesant diadême
A tant d'autorité sur celui de vos yeux ,
Qu'il vous oblige enfin à délaisser ces lieux ,

Et donner pour jamais contre notre espérance
A la Pologne un bien, le plus beau de la France.
Le jour que l'on me dit que vous deviez partir,
Je lus tous les tourmens qu'on fait sur un martyr,
Mais je ne trouve point d'horreur qui se compare
A la rigueur du sort qui de nous vous sépare.
Madame, si le jour de votre éloignement,
La douleur ne me met dedans le monument,
Sans doute le destin qui vous aura ravie,
Aura chassé la mort par l'horreur de ma vie.
Je ne serai pas seul qu'on verra soupirer,
La France aura raison comme moi de pleurer;
Déjà son cœur touché d'une douleur amère,
A ce sanglant départ semble une pauvre mère
Qui ne peut empêcher par ses cris superflus
La perte d'un enfant qu'elle ne verra plus.
Hélas! si mon conseil vous était agréable,
Que je pus vous ôter ce dessein misérable,
Que ne ferais-je pas afin de vous servir
Contre la cruauté qui tâche à vous ravir?
Je vous démontrerais que ce climat barbare
Est indigne de voir une beauté si rare,
Que ce n'est qu'à regret que le soleil y luit,
Que le plus beau des jours y vaut moins qu'une nuit,
Et qu'une simple fleur que la France nous donne,
Vaut mieux que tout l'éclat qui brille en sa couronne.
Le ciel vous veuille ôter ce rigoureux dessein,
Qu'un sort capricieux a mis dans votre sein,

Et que le Polonais n'ait rien que la peinture
De vos yeux qui nous sont donnés par la nature.
Qu'il ait votre portrait, qu'on ne peut estimer,
Qu'il cherche un Prométhée afin de l'animer :
De moi je suis content, qu'il l'adore à toute heure,
Mais que l'original avecque nous demeure,
C'est le divin objet qui me peut enflammer
Et rendre à mon esprit l'usage de rimer.

---

*A Monseigneur de G***.*

ÉLÉGIE.

PRODIGE de constance et de fidélité,
Martyr dont la douleur fait la félicité,
Permets qu'au vif éclat de la divine flamme,
Qui sans l'eau de tes pleurs eût consumé ton ame,
Je montre dans mes vers les violens efforts
Dont Amour, sans mourir, te donne mille morts;
Je reconnais assez que le feu qui te brûle
Est plus saint que celui qui triompha d'Hercule,
Bien qu'en le consumant il eût la qualité
D'en faire d'un mortel une divinité;
Tu trouves tant d'appas en ta mélancolie,
Que sans elle la joie est comme ensevelie;
Et je sais qu'en tes maux te vouloir secourir,
Ce n'est pas te vouloir empêcher de mourir.

Je n'écris pas aussi pour soulager tes peines ;
Ta liberté vaut moins mille fois que tes chaînes ;
De ta propre douleur dépend ta guérison,
Et si quelqu'un voulait te tirer de prison,
Par l'effet rigoureux d'un si barbare office,
Il t'ôterait des fers pour te mettre au supplice.
Exemple trop parfait des plus dignes amans,
Souffre, puisque tes maux font tes contentemens,
Laisse mourir le fruit de ta sainte espérance,
Et dans les longs travaux de ta persévérance,
Ne fais pas comme font ces imprudens nochers
Qui, menacés des vents, des flots et des rochers,
Presque désespérés de revoir leurs rivages,
Recherchent leur salut à rompre leurs cordages :
Considère plutôt pour flatter tes ennuis,
Que les jours les plus beaux sont enfantés des nuits.
Après des monts de flots on voit des routes calmes,
En montrant des cyprès, Amour donne des palmes,
Les hivers ont toujours précédé les printemps,
Le Zéphyre paraît ensuite des Autans,
Et la reine des fleurs en ces beautés divines,
A toujours fait sortir les roses des épines ;
Bien qu'Amour soit conçu des vagues de la mer,
Son breuvage jamais ne peut sembler amer,
Que lorsqu'une beauté pleine d'ingratitude,
Triomphe avec mépris de notre servitude ;
Lorsqu'il faut présider sur nos affections
Et noyer dans l'oubli toutes les passions

Qui nous font le butin d'un objet plein d'audace,
D'une ame qui nous brûle et qui n'est que de glace.
Jadis ainsi que toi je suçai ce poison ;
Mais la même beauté qui m'ôta la raison,
Par trop de cruauté me redonna l'usage
De retourner au port dès l'abord de l'orage,
Et dans ce labyrinte où je m'étais rendu,
Je me vis aussitôt dégagé que perdu.
Les rigoureux dédains d'une belle inhumaine,
Qui faisait vanité de rire de ma peine,
Me firent éprouver qu'il n'est rien de si cher
Que d'éviter l'écueil d'un ame de rocher.
Et comme une Méduse en sa rigueur cruelle,
Son regard dédaigneux me fit roche comme elle;
Mais ce n'est pas ainsi que tu dois espérer,
A force de soupirs tu fais tout soupirer;
Cette divinité que tu nommes ta sainte,
De même qu'un écho va redisant ta plainte,
Et comme ses soupirs ne vont point paraissant,
C'est sa sainte pudeur qui les tue en naissant ;
Son naturel n'est pas barbare ni farouche ;
Pour donner à tes vœux des sentimens de souche,
La nature et les dieux joignirent leurs efforts
A lui former les traits et de l'ame et du corps ;
Et pour faire admirer leurs faveurs nonpareilles,
Ils firent de son teint l'abrégé des merveilles,
Pour immortaliser cet accord sans pareil,
Ses beaux yeux en naissant blessèrent le soleil;

Et pour l'achèvement d'un si parfait ouvrage,
La douceur de son cœur égala son visage.
J'accorde que ton mal ne se peut égaler,
Qu'on souffre doublement quand on n'ose parler ;
Mais ce divin objet dont ton ame est blessée,
A l'exemple des dieux lisant dans ta pensée,
Voit son divin portrait que son œil, ton vainqueur,
D'un regard tout brûlant a gravé dans ton cœur,
Et voit comme l'Amour, orgueilleux de tes peines,
Serpente dans le feu qui flotte dans tes veines :
Dans cette passion ne m'accorde-tu pas
Qu'ainsi que le phœnix tu renais du trépas ;
Et que malgré l'ardeur qui te veut mettre en cendre,
Ton ame vit de feu comme la Salamandre.
Tu te plains sans raison qu'incessamment tu suis
Cette divinité qui cause tes ennuis,
Que le plus grand bonheur que ta belle te livre,
C'est de considérer son carrosse et le suivre ;
Regarde le soleil en l'ordre de son cours,
Depuis que sa naissance a composé les jours ;
Qu'imperceptiblement la belle avant-courrière
Qui trace à ses chevaux une humide carrière,
Etalle devant lui d'un visage riant,
Les perles qu'elle prend aux rives d'Orient,
Qu'un vase de cristal, d'azur, d'or et d'ivoire,
Epanche sur les fleurs par les mains de sa gloire ;
Vois, dis-je, si jamais son cours précipité
L'a pu faire aborder cette divinité ;

Un ordre que le ciel a mis en la nature,
Ne les joindra jamais que par cette aventure,
Qui doit à l'avenir par un fatal revers,
Redonner au cahos l'ame de l'univers;
Si d'un même destin tu suivais la malice,
Je tiendrais le trépas plus doux que ton supplice;
Mais j'espère qu'enfin, après tant de douleurs,
Tu cueilleras le fruit dont tu n'as que les fleurs;
Et qu'avant que le temps ait terminé l'année,
Les faveurs de l'Amour et celles d'Hyménée
Vous rejoindront d'un lien si divin et si fort,
Que rien ne vous pourra séparer que la mort.

RÉPONSE DE L'AUTEUR

A un de ses amis qui lui conseillait de ne plus faire de vers.

Damon, je suis résous de suivre le Parnasse;
Si Homère jadis a porté la besace,
Les frères ***** d'aussi bon lieu que lui
Rencontrent du profit à la prendre aujourd'hui;
Et bien qu'ils soient sortis d'un grand et saint hermite,
Sans elle ils trouveraient une maigre marmite;
Le vice n'est pas grand de ne posséder rien,
Un homme de vertu ne manque pas de bien,
J'en trouverai toujours assez dans ma boutique,
Suivant de mon rabot la première pratique;

Mais pourtant tu sauras que je n'approuve point,
Ni que je ne veux pas t'obéir sur ce point,
D'abandonner ce bien où Phébus me convie,
Qui me met dans le ciel sans délaisser la vie;
Tant que mon ame aura la divine chaleur,
Qui des faits d'un héros peut chanter la valeur,
Je n'abuserai pas d'une flamme si digne;
Au contraire, je veux, en imitant le cigne,
Bénissant la faveur de la muse et du sort,
Redire mes chansons dans les bras de la mort.
Ce n'est pas que pourtant d'une plume hypocrite,
Je fasse d'un maraud un homme de mérite;
Tu retiendras de moi cet avertissement,
Que je n'approuve point ce divertissement,
Que je verrai plutôt la famine à ma porte
Que de souffrir le sort me traiter de la sorte;
Si d'un pinceau parlant quelquefois sur l'autel
Je peins de mille traits la gloire d'un mortel,
Il faut auparavant qu'elle soit estimée
Des yeux de l'univers et de la renommée:
C'est ainsi, cher Damon, que je vis à la cour
Sans que de mon rabot j'abandonne l'amour;
Au contraire, l'ardeur de ma veine échauffée
A l'imitation d'Amphyon et d'Orphée,
Qui tiraient les forêts du charme de leur voix,
La mienne a fait venir un magasin de bois,
Qui, si je ne deviens bientôt paralitique,
Ploira dessous mes bras dedans une boutique;

En un mot, tout l'hiver je m'en vais rabotter ;
Mais lorsque ces frimats viendront à nous quitter,
Qu'on reverra les fleurs que sa rigueur dérobe,
Que Flore remettra de l'émail sur sa robe,
Je jure qu'en dépit des critiques censeurs,
Je retournerai voir le séjour des neuf sœurs,
Où les importunant d'une nouvelle flamme
Je ferai sur leur mont un bouquet pour madame ;
C'est pour elle qu'on doit dignement discourir,
D'autant que sa beauté ne doit jamais périr,
Puisque quelque rigueur dont l'hiver nous outrage,
La nature a toujours des fleurs sur son visage,
Les œillets et les lys y sont toujours semés,
Près d'elle les rochers deviendraient animés,
Et je crois la voyant que ce n'est qu'un vieux conte,
Ce que des temps passés Ovide nous raconte ;
Que les dieux autrefois, pour de moindres appas,
Ont métamorphosé leur figure ici bas,
S'il était vraisemblable en la voyant si belle,
Ils seraient tous en cerfs enchaînés auprès d'elle.
J'espère quelque jour autant de sa bonté
Que la France aujourd'hui prétend de sa beauté.
Tu sais sans plus parler ce que je te veux dire,
Que le puissant démon qui régit cet empire,
Par elle nous promet un hymen adoré,
Qui nous fera revoir le vieux siècle doré ;
Tu sais sans doute aussi que cette ame royale
M'a promis la faveur de m'être libérale ;

Tu sais que sans cela je ne puis m'animer ;
Qu'avec un peu de bien je saurai mieux rimer ;
Que si le dieu des vers charme par sa parole,
C'est qu'il s'est fait un lit du sable de Pactole,
Qui fait qu'à son lever tous les jours nous voyons
Sortir d'un trône d'or l'éclat de ses rayons.
Je me suis arrêté dessus cette espérance,
Que sa promesse un jour finira ma souffrance ;
Que les grands qui des dieux sont ici bas commis ;
Ne peuvent révoquer après qu'ils ont promis.
Or, attendant ce bien, Damon, je te convie
De m'écrire comment tu gouvernes ta vie,
Si ton esprit qui n'est que fort noble et divin,
Peut chérir un climat où l'on manque de vin ?
Pour moi, mon cher ami, sur ma foi je t'assure
Que j'ai tant d'amitié pour cette nourriture,
Que, me dût-on blâmer du manque de devoir,
Si tu ne viens ici, je ne t'irai point voir.

A madame la Princesse MARIE *qui avait ordonné à l'Auteur de faire des vers pour madame de Liancourt, qui était aux eaux de Pougues avec elle.*

STANCES.

ACCABLÉ sous le joug de cent soucis divers,
Dont un mauvais destin pervertit ma nature,

J'avais fait un serment d'abandonner les vers,
Jusqu'à tant que la mort par un commun revers,
Me les ferait trouver dedans la sépulture.

Mais d'abord que j'ai su tant de perfections,
Qui vous font exceller sur celles de cet âge,
J'ai retardé le cours de mes intentions,
Et vos vertus ont fait naître des Alcions
Qui me font rembarquer au mépris de l'orage.

Sitôt que ma princesse eut fait commandement
De faire quelques vers dus à votre louange,
Ma raison dit soudain à mon entendement
Que le ciel m'ordonnait de fausser mon serment,
Puisqu'il me le mandait de la bouche d'un ange.

D'un discours que le ciel eût même révéré,
Et qui remit mes sens dans leur premier usage,
Cette reine des cœurs me rendit assuré
Que votre esprit était digne d'être adoré
Avec autant d'amour que votre beau visage.

Qu'en sagesse il passait les dieux et les mortels,
Que sa prudence un jour embellirait l'histoire,
Qu'il possédait des fruits dont les charmes sont tels
Qu'elle se promettait de lui voir des autels
Qui ne seraient bâtis que des mains de la gloire.

Mais dedans son discours un des traits les plus beaux,
C'est la grandeur du sang dont vous tirez votre être,

Que ce divin soleil aux rais de son flambeau,
Fit connaître à mes yeux la pompe d'un tombeau
Où dort ce grand héros sous qui Dieu vous fit naître.

Ma muse sans flatter peut dire en ses accords,
Qu'il servit au Français de rempart et d'asyle,
Que Mars eût succombé sous ses vaillans efforts,
Et qu'il fit admirer dedans un même corps,
Les conseils de Nestor et la valeur d'Achille.

Quand la Parque eut coupé de sa fatale main
Son fil d'or qui servait de digue à sa patrie,
La France ressentit par ce coup inhumain
La pareille douleur qu'eût le peuple Romain
En la perte qu'il fit du généreux Décie.

Mais quelque cruauté d'injustice et de fiel,
Dont un mauvais destin ait assouvi sa rage,
Plein de gloire et d'honneur, il boit dedans le ciel,
A la table des dieux, le nectar et le miel
Qu'on ne verse qu'à ceux qui suivent son courage.

Vous qu'il nous délaissa comme un don précieux,
Pour rendre la tristesse en nos cœurs dissipée,
Qui vivez ici bas comme il vit dans les cieux,
Et qui montrez qu'Amour a mis dans vos beaux yeux,
Ce que Mars avait mis au bout de son épée.

Je vous offre ces vers dans l'espoir que le temps,
La muse et mon rabot me feront une lyre

Sur qui je chanterai par des sons éclatans ;
Bien mieux que dans ces vers, les fleurs et le printems
Dont vos rares vertus ont orné cet empire.

L'Auteur allant à Nantes et passant par Amboise, vit monsieur le Président B.... qui lui fit promettre de le venir voir à son retour ; mais étant pressé de retourner à Nevers, il lui écrivit un mot chez monsieur de VILLE-LOING *pour excuse.*

MONSEIGNEUR, par ces vers-ci,
Vous saurez qu'un fâcheux souci,
Qui d'heure à autre m'accompagne,
De savoir que fait ma compagne,
Me fait avec juste raison
Retourner dedans ma maison ;
Par ainsi je perdrai la gloire
De retourner au bord de Loire
Pour m'acquitter de ce devoir
Qui m'obligeait à vous revoir.
Quoi qu'il en soit, je vous conjure
De croire qu'en cette aventure,
Ce n'est pas manque de respect
Ni la crainte d'être suspect,
Qui me provoque et qui m'inspire
A m'en aller sans vous rien dire.

L'illustre

L'illustre abbé de Ville-Loin
Est irréprochable témoin
De la sainte amour que je porte
Aux grands hommes de votre sorte ;
Qui malgré le siècle tortu
Font des autels à la vertu ;
Vous saurez de cet homme brave ;
Comme du meilleur de sa cave
Nous avons mille fois porté
Des brindes à votre santé,
Que tout le monde vous souhaite.
Voilà ce qu'un pauvre poète
Vous desire d'aussi bon cœur
Comme il est votre serviteur.

A son Altesse Royale qui était aux bains de Bourbon-l'Archambault.

SONNET.

ATLAS sur qui l'état fonde son espérance ;
Prince, dont mille rois ont été les aïeux,
Quelle injuste douleur t'oblige dans ces lieux
A périr dedans l'eau sa barbare licence?

Ton frère, ainsi que toi, sorti du sang des dieux
Tout courbé sous le faix des lauriers de la France ;
Par des bouches de feu maitrisant la souffrance,
Égale son empire à la gloire des cieux ;

Que dis-tu, ma raison, en pareille aventure,
De voir deux élémens de contraire nature,
Par différens accords, faire un effet si beau?

Ne m'accordes-tu pas que ce qu'on peut résoudre,
Est qu'imitant Jupin, mon roi vit par la foudre,
Et qu'ainsi que Neptune, son frère vit par l'eau.

ÉPITAPHE

De M. Boulacre, Lieutenant-général au bailliage et pairie de Nivernois.

Corruptible mortel, apprends à te résoudre
A ne point murmurer au partir de ces lieux,
Puisque l'illustre Henri n'est plus qu'un peu de poudre,
Lui qui fut en vivant un miracle à nos yeux;
Crois que si les vertus pouvaient fléchir l'envie,
Qui fait agir les lois de la Parque et du sort,
L'incomparable cours d'une si belle vie
N'aurait jamais passé par les mains de la mort.

Cette invincible horreur qui ronge toutes choses,
Sous la nécessité de ses barbares lois,
Et dont l'arrêt sanglant en ses métamorphoses,
Fait une égalité des bergers et des rois,
Après avoir filé de si belles années
A ce corps qui parut l'ornement de nos jours;
Mourons sans murmurer contre les destinées
Puisque leur inconstance en a rompu le cours.

Cher Henri, tu devais par des droits légitimes
Posséder des faveurs que nous n'espérons pas;
Car comme tes bienfaits ont surmonté les crimes,
De même tu devais surmonter le trépas.
Fameux et grand flambeau de justice et de gloire,
Dont la splendeur éteinte a fait naître mes vers,
Tu devais bien durer autant que ta mémoire,
Qui ne périra point qu'avecque l'univers.

Cet astre dont la flamme étincelante et pure,
Aveugle à son réveil tous les astres des cieux,
Et sans qui les trésors qu'étale la nature
Seraient à nos regards des objets odieux;
Ce vagabond flambeau dans sa course adorable,
Ranimant l'univers, a-t-il rien fait de beau
Que ton divin éclat ne lui soit comparable,
Avant qu'il fut éteint par la nuit du tombeau.

Ce miracle visible en se levant de l'onde,
Efface de la nuit les lugubres couleurs,
Et par un grand effet qui rétablit le monde,
Rend la vie à la terre, et la naissance aux fleurs.
Il règle les saisons par l'ordre de ses veilles,
Tous les autres flambeaux vers lui n'ont point de lieu,
Et ses divins rayons sont autant de merveilles
Qui montrent les effets des miracles de Dieu.

Ainsi quand tu vivais d'une même puissance,
Tes jugemens perçaient dans la plus sombre nuit,

Et les fleurs qui naissaient de ta belle éloquence,
Ne cédaient point aux fleurs que cet astre produit;
Tes veilles n'aspiraient qu'à détruire le vice,
Ton bras parut toujours l'appui de l'innocent,
Et tu n'as jamais fait un acte de justice,
Que pour faire éclater celle du Tout-Puissant.

Mais tu n'es plus vivant que par la renommée,
Qui bravant du trépas le funeste appareil,
De tes hautes vertus se voyant animée,
Durera plus long-temps que le cours du soleil:
Car dans ce dernier jour où Dieu viendra paraître,
La grandeur de la foi m'apprend à discourir,
Que le soleil verra le retour de ton être
Alors qu'il se verra sur le point de mourir.

C'est lorsque ton esprit ranimant cette cendre,
Dont se pare l'horreur de ce froid monument,
Par un décret divin que Dieu seul peut comprendre,
Ira voir la nature en son dernier moment;
C'est lorsque délaissant cette demeure sombre,
La Parque n'ayant plus que de faibles efforts,
Vers ce juge équitable on te prendra pour l'ombre
Dont sa divinité composera le corps.

RÉPONSE

A M. De Gérard, Capitaine de vaisseau dans la rade de Toulon.

Que veux-tu que j'écrive en l'état où je suis?
Depuis que ton absence eut causé nos ennuis,
Que de notre couvent je quittai la marmite,
De frère *petuneur*, je me suis fait hermite,
Je vis dans un climat loin du monde et du bruit,
Où Bacchus seulement me conseille et m'instruit,
A tirer tous les jours d'une pipe allumée,
L'encens que mon nazeau souffle à ta renommée,
Je n'ai point délaissé l'usage du tabac.
Plus fumeux qu'un sorcier qui revient du sabat,
En ce lieu solitaire où mon destin me range,
Dedans mon souvenir tu passes pour un ange;
Si j'avais le pouvoir de saisir au collet
Ce chevillé cheval qui fut à Pacolet,
Je veux bien à jamais passer pour un viédase,
Si pour t'aller trouver je ne quittais Pégase;
Ne voulant point monter cet emplumé cheval,
Que lorsque je voudrai courir à l'hôpital,
Où tout rosse qu'il est incessamment il mène,
Les plus grands favoris des nymphes d'Hypocrène.
Ma bouche en t'exprimant l'ardeur de mon esprit,
T'entretiendrait bien mieux que ne fait cet écrit,

Puisque le grand abbé, l'appui de notre gloire,
Trouve un crime en disant quatre lignes sans boire.
O que la coupe en main je te dirais souvent,
Frère, pour observer les règles du couvent,
Disons que tout l'éclat des grandeurs de la terre,
Est moindre à nos desirs que la pompe d'un verre,
Où nature féconde en son pouvoir divin,
Fait briller la santé dans la liqueur du vin!
Malgré l'ambition qui gouverne ton ame,
Et qui dans le mépris du fer et de la flamme,
Oblige ta valeur à rechercher le sort
Qui rend l'homme immortel par les mains de la mort;
Je te peindrais si bien ma solitude sainte,
Où le contentement de vuider une pinte,
Egale pour le moins celui qu'en ton vaisseau,
Tu prends lorsqu'il le faut en faire épuiser l'eau;
Qu'à moins que d'avoir pris l'usage et la fortune
Du batard qu'Amphitrite a conçu de Neptune,
Tu sentirais régner en ton ame un desir
Qui t'y ferait venir partager mon plaisir.
Je connais ton humeur si douce et si charmante,
Qu'encore que celui qui baisa Bradamante
Dans les plaines de Mars, ait moins que toi valu,
Tu ne dénierais pas ce bien à ton salut;
Tu trouverais sans doute en ce lieu solitaire
Suivant ma passion de quoi te satisfaire.
La cour ne paraît point dans ce paisible lieu,
La misère du temps n'y fait point jurer dieu,

Et l'aveugle fortune, en sa fatale pompe,
Ne fait point luir ici l'ardent dont elle trompe.
J'ai sauvé mon vaisseau de ces funestes vents,
Et comme j'ai le nom du premier des vivans,
De crainte d'offenser le principe de l'être,
Me voulant conserver ce paradis terrestre,
J'ai banni d'avec moi d'un effort mutiné,
La femme dont Hymen m'avait embéguiné;
Dépêtré des liens de ce nuisible encombre,
Je marche seulement assisté de mon ombre;
Encore me nuit-elle en ces gestes divers,
Au branle de la main dont je t'écris ces vers
Que je destine au feu s'ils manquent de puissance,
De me faire jouir de ta douce présence.
Ici l'horrible effroi de l'empire des flots
N'a jamais fait blêmir le front des matelots;
Et ce vaisseau fameux où ta valeur commande
Sur le second amas d'une Argauniste bande,
N'a rien comme ce lieu pour charmer ma raison,
Quand même tu voudrais m'en faire le jason.
Voilà ce que je puis pour le présent t'écrire;
Un jour que mon Phébus aura mieux de quoi frire,
Je jure le poinçon vers qui je suis couché,
Je jure sa liqueur qui m'a si bien touché;
Bref, je jure ce dieu qui naquit d'une cuisse
Un jour que Jupiter était sou comme un suisse,
Que je peindrai si bien ta gloire dans mes vers,
Qu'on ne trouvera pas encore en l'univers,

Dans le nombre infini des pousseurs de varlope,
Un qui soit plus que moi chéri de Calliope.
Adieu, frère, l'honneur de tout le genre humain,
Le sommeil m'a saisi la pipe dans la main;
Et tout ce que je puis, c'est d'achever de mettre
Très-humble serviteur au bout de cette lettre.

A M. de BEAUSONNET, *à l'occasion des vers qu'il avait faits sur les grands feux de joie de Reims, à la naissance de Monseigneur le Dauphin, et sur la sainte Ampoulle, gardée en la même ville.*

SONNET.

CES feux où tu dépeins l'amour de ton pays,
Où Reims montre à son roi le zèle qui l'enflamme,
N'auraient sans la clarté des beaux feux de ton ame,
Rendu comme ils ont fait cent peuples ébahis;

En admirant tes vers mes yeux sont éblouis,
Pour y voir deux soleils faire une même flamme,
L'un procédant du dieu que ta muse réclame,
Et l'autre de l'éclat du grand fils de Louis;

Reims peut donc se vanter d'avoir en sa clôture,
De même que des cieux un don de la nature,
Ayant l'Ampoulle sainte et tes vers pleins d'appas;

Si Reims garde à nos rois l'onction de leur être ;
Ta muse d'autre part fait assez reconnaître
Qu'elle peut garantir leur renom du trépas.

A M. de Marolles, Abbé de Ville-Loin.

SONNET.

Merveille des esprits dont la féconde plume
Jamais ne se repose, et d'un vol sans pareil,
Composant tous les jours la beauté d'un volume,
Honore l'univers à l'égal du soleil ;

Entre tous ces savans qui du dieu du sommeil
Laissent aux demi-morts son oisive coutume,
De leurs traits plus divins l'immortel appareil
Égale-t-il l'ardeur du beau feu qui t'allume ?

Mille cahiers divers sont autant de témoins ;
Avec qui ton savoir d'infatigables soins
Relève des défunts la mémoire abattue.

On te voit tous les jours d'un prodige nouveau
Lever à ton renom une vive statue,
En tirant un héros de la nuit du tombeau.

Contre une grande Dame qui faisait attendre à l'Auteur le paiement d'un plancher, pour le punir d'y avoir trop mis de temps.

J'ACCORDE qu'en faisant trop durer votre ouvrage,
Je vous ai fait outrage,
Mais ce n'est pas aussi vouloir me pardonner,
De ne m'en rien donner.
Que si mon mauvais sort empêche votre hautesse
De me faire largesse,
Qu'elle me fasse au moins ce misérable bien,
Que l'on ne m'ôte rien.
J'avais pris un dessein de tracer une histoire,
Où la main de la gloire
Rendrait par mon pinceau vos attraits adorés
De mille traits dorés;
Mais le moyen de peindre une si digne chose
Comme je le propose,
Vu que je n'ai point d'or pour ces traits précieux,
Que dans le blanc des yeux;
Mais, madame, il n'est pas d'assez bonne nature
Pour orner ma peinture,
Il est trop peu luisant et trop semblable aussi
A la fleur du souci,
Il en faudrait un peu de celui de ce coffre
Que fortune vous offre,

Et qui fait qu'aujourd'hui l'on fléchit les genoux
En s'approchant de vous.
Ne trouvez pas mauvais si parlant de la sorte
La fureur me transporte ;
Le plus grand ennemi qu'ait la félicité
C'est la nécessité.
Le roi va conquérir l'empire de la terre
Par une juste guerre ,
Pourtant il manquerait d'être assez diligent
S'il n'avait point d'argent.
C'est ce traître métal dans ce siècle où nous sommes,
Qui fait priser les hommes ,
C'est lui qui charme tout, et sans qui la vertu ,
Ne vaut pas un fétu ;
C'est ce brutal démon qui me force d'écrire
Pour vous prier de dire
A monsieur l'Argentier de ne point retrancher
L'argent de mon plancher.

EPIGRAMME

Contre un Comte pour qui l'Auteur avait fait les vers d'un ballet, et qui ne voulut payer ni l'Auteur, ni l'imprimeur, ni le violon.

Messieurs , le comte est arrivé ,
Mais pour donner de la pécune ,

Il s'y connaît moins qu'Arivé
Ne se connaissait à la lune ;
C'est-à-dire, que l'imprimeur,
Le violon et le rimeur
N'auront ni débat ni mécompte ;
Que si pour vivre à son plaisir
Un homme doit trouver son compte,
Nous avons su fort mal choisir.

CONSEIL

A un Vicomte amoureux.

VICOMTE, cesse d'espérer,
L'objet qui te fait soupirer
S'irrite de la violence
Qui t'a fait rompre le silence ;
Tous tes desirs sont superflus,
Si tu me crois ne parle plus ;
Et pour te donner un remède
Contre le mal qui te possède,
Montre par un dernier effort,
Que le noir séjour de la mort
Est le lieu le plus secourable
Que puisse avoir un misérable,
Quand un cœur est bien enflammé,
Qu'il aime et ne peut être aimé.

Je mépriserais son courage ;
Si pour surmonter cet outrage ;
Généreux, il n'évitait pas
Par une mort mille trépas.
Ce doit être un plaisir à l'ame ;
Lorsque le corps est tout de flamme,
De rencontrer sa guérison
Dans les débris de sa prison ;
Quand elle est par trop asservie
Sous une languissante vie,
Elle peut avec liberté
Sortir de sa captivité,
Et par une fin généreuse,
Eteindre sa flamme amoureuse
Dans les flots de son propre sang ;
Qui sont à bien dire un étang
Dont elle peut rompre la bonde,
Quand elle devient furibonde.
Je sais que cent mille combats
Où jamais tu ne succombas,
Sont écrits des mains de la gloire ;
Aux plus beaux endroits de l'histoire :
Mais, Vicomte, aussi je sais bien
Que tous ces exploits ne sont rien
Pour vaincre l'orgueil de la sainte
Qui fait le sujet de ta plainte.
Ainsi voyant que la rigueur
Dont elle entretient ta langueur,

Fait vanité de te poursuivre ;
Je te conseille à ne plus vivre ;
C'est une impossibilité
Que jamais ta fidélité
La puisse obliger ni contraindre
De t'ôter l'usage de plaindre ;
Ton martyr a beau t'excéder ,
Son cœur ne se peut posséder ;
C'est un rocher inaccessible ,
Qui d'une nature insensible ,
Environné de mille écueils ,
Ne fait trouver que des cercueils
A ceux qui l'ont pris pour refuge
Dedans un amoureux déluge ;
Ses yeux divins et sans pareils
Sont pour bien dire deux soleils ,
Qui remplis de douceurs barbares ,
Ont fait submerger cent Icares ,
Qu'Amour avait fait hasarder
Au dessein de les aborder ;
Cette merveille sans seconde ,
Afin d'obliger tout le monde ,
A chaque minute du jour
Donne à mille cœurs de l'amour.
Mais contre elle-même cruelle ,
Elle n'en prend jamais pour elle ;
C'est pourquoi pour te conseiller
Dans l'ardeur qui te fait brûler ,

Souffre que ta persévérance
Perde aujourd'hui toute espérance ;
Et d'un courage généreux,
Désespéré comme amoureux,
Va chercher dans ta sépulture
Le remède de ta blessure.

A un mauvais peintre qui faisant le portrait d'une Dame, dit à l'Auteur qu'il l'importunait en le regardant.

ÉPIGRAMME.

PEINTRE qui te dis sans pareil,
Il faut pour dauber sur ta malle,
Montrer qu'à peindre le soleil
Tu n'es rien qu'un peintre de balle ;
Retire-toi, sot ignorant,
Ton savoir n'est pas assez grand
Pour comprendre tant de merveilles ;
Chacun te donne du dessous,
D'autant qu'un miroir de deux sous
Fera plus que toutes tes veilles.

CHANSON BACHIQUE,

Telle qu'elle a été imprimée en 1644 *et* 1654.

Que Phébus soit dedans l'onde,
Ou dans son oblique tour,
Je bois toujours à la ronde,
Le vin est tout mon amour ;
Soldat du fils de Semèle,
Tout le tourment qui me point,
C'est quand mon ventre groumelle
Faute de ne boire point.

Aussitôt que la lumière
Vient redorer les côteaux,
Poussé d'un desir de boire
Je caresse les tonneaux ;
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis :
Voit-on plus au rive More
Que sur mon nez de Rubis.

Si quelque jour étant ivre,
La Parque arrête mes pas,
Je ne veux point pour revivre
Quitter un si doux trépas ;
Je m'en irai dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,

Et planterai ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

Le plus grand de la terre,
Quand je suis au trépas,
S'il m'annonçait la guerre,
Il n'y gagnerait pas ;
Jamais je ne m'étonne,
Et je crois quand je boi,
Que si Jupiter tonne
C'est qu'il a peur de moi.

La nuit n'est point chassée
Par l'unique flambeau,
Qu'aussitôt ma pensée
Est de voir un tonneau ;
Et lui tirant la bonde,
Je demande au Soleil
As-tu bu dedans l'onde
D'un élément pareil.

Si l'humide partie
Du séjour des poissons,
Allait en sympathie,
Au jus de nos poinsons,
Sans doute mon courage
Ne pourrait s'empêcher
D'aller faire naufrage
Contre quelque rocher.

Disons donc, camarades,
Que le jus du sarment
Peut chasser des malades
L'horreur du monument;
Que la plus douce guerre
Qui flatte l'intestin
C'est le tintin du verre
Et boire le matin.

De ce nectar délectable
Les damnés étant vaincus,
Je ferai chanter au diable
La musique de Bacchus;
J'appaiserai de Tantale
La grande altération,
Et quittant l'onde infernale
Viendra boire à Ixion.

LA MÊME

Telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux:
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis:

Vois-tu sur la rive More
Plus qu'à mon nez de Rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas:
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas:
Je m'en irais dans l'Averne,
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les Démons étant vaincus,
Je ferais chanter au Diable
Les louanges de Bacchus:
J'appaiserais de Tantale
La grande altération,
Et passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion . . . . . .

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis :
Pour me faire un hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphire
Qu'on ne fasse mon tombeau,
Pour cercueil je ne desire
Que le contours d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour :
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

AUTRE CHANSON BACHIQUE.

QUITTONS ce soin avare,
De nos ans le bourreau,
Et qui d'un fer barbare
Nous creuse le tombeau,
Et n'ayons plus d'envie
Que d'honorer Bacchus,
Puisqu'en perdant la vie
Nous perdons nos écus.

Si la Parque inhumaine
Avait besoin d'argent
De quinzaine à quinzaine,
Comme fait un sergent,
Pour vivre davantage
Je serrerais du bien;
Mais nargue du ménage,
Puisqu'il ne sert de rien.

ÉPITRE

A M. Janvier, intime ami de l'Auteur, sur son départ pour l'armée.

Ami des amis le plus digne,
Dont l'ame plus blanche qu'un cigne,
Sans fard a toujours combattu
Pour l'intérêt de la vertu,
Se peut-il qu'aujourd'hui je croie
Que tu veuilles troubler ma joie?
Qu'esclave du Dieu des combats,
Tu suives les sanglans ébats
Dont le ciel afflige la terre,
Par les outrages de la guerre?
D'où te peut venir ce dessein?
Quel démon règne dans ton sein?

N'aurais-tu point bu dans la coupe
De quelque fanfaron de troupe,
Qui t'aurait, en suçant son mal,
Ainsi que lui, fait animal?
Mon ame ose-t-elle bien croire,
Que par un défaut de mémoire,
Tu veuilles fausser le serment
Que nous fîmes ensemblement,
Lorsqu'un jour sur les bords de Seine,
Ton ame encore pure et saine
N'avait pas sucé ce poison
Qui te fait perdre la raison ;
Que nous pestions contre les hommes
Qui dans l'affreux siècle où nous sommes,
Suivent les tragiques façons
Des poissons contre les poissons?
Quelle ambition te gouverne?
Quel noir ministre de l'Averne
T'a mis par une aveugle erreur
A la suite de sa fureur?
Quand l'ange qui tout me révelle
M'eut annoncé cette nouvelle,
Je vis naître un gouffre d'ennuis
Dans la solitude où je suis,
Qui par leur fatale naissance
Dissipèrent la connaissance
Des charmes que parmi ces lieux
La nature étale à nos yeux.

Une noire mélancolie
Rendit mon ame ensevelie,
Les fleurs, les prés, les bois, les eaux,
Le doux murmure des oiseaux,
Le Silence, Flore et Zéphyre,
Ne purent finir mon martyre.
Et par cette infidélité
Je rompis la civilité
Que je devais à ta personne,
Avant que la fière Bellonne
Eût du venin de sa rumeur
Empoisonné ta belle humeur.
Pourtant je t'écris cette lettre
Dans le dessein de te remettre,
Et t'arracher la passion
Qui détruit l'inclination
Où ton ame était adonnée
Pour le bien de ta destinée.
Je t'aimerais mieux porte-faix
Parmi les douceurs de la paix,
Que te voir prince de la terre
Parmi les horreurs de la guerre ;
Si peu de temps que le soleil
Nous fasse voir son appareil,
Goûtons le repos de la vie,
Loin de cette funeste envie,
Qui s'allumant dedans nos sens,
Peint du sang de mille innocens,

Par des projets illégitimes,
La brutalité de nos crimes.
Quand le moteur de l'univers,
De mille attraits beaux et divers,
Fit la nonpareille peinture
De l'Olympe et de la Nature,
Je tiens que son intention
N'était pas que l'ambition
Rendît les provinces désertes
Par les irréparables pertes
Dont le noir fantôme d'horreur
Nourrit sa barbare fureur.
Quand le fils de ce premier homme
Qui fit tant de mal d'une pomme,
Eut d'une sacrilége main
Fait vomir l'ame à son germain,
La nonpareille Intelligence
N'en prit-elle pas la vengeance,
Pour montrer qu'elle ne veut pas
Que la dure loi du trépas
Triomphe des droits de la vie,
Par la puissance de l'envie.
Si tu me crois, retire-toi
Du joug de cette inique loi,
Et me viens voir au bord de Loire,
Où Bacchus étale sa gloire,
Sur l'aspect d'un côteau divin,
Qui m'a produit un muid de vin,

Dont j'estime plus la fumée
Que toute celle d'une armée:
C'est en ces lieux que mes plaisirs
Auraient surpassé mes desirs,
Si la passion inhumaine
D'un monstre qui dans un domaine
Passerait mieux pour laboureur
Qu'il ne ferait pour procureur,
D'une posture rechignée
Et d'une mine refrognée,
Comme un gros Mustapha-Bassa,
Depuis quatre ou cinq mois en çà,
Ne venait point comme à mille autres
M'obliger à des patenôtres
Qui le mettront quelque matin
Entre les griffes d'un lutin.
Je me réserve à le dépeindre
Quand j'aurai loisir de me plaindre;
Et lui ferai le même affront
Que reçut défunt Lustubrond.
Mais, retournant à ma pensée,
Délaissant cette ame insensée
De qui le diable puisse un jour
Faire de son ventre un tambour,
Et de sa tête une lanterne,
Pour épouvanter dans l'Averne,
Comme des moineaux dans un blé,
Les traîtres qui l'ont ressemblé;

Je n'ai plus de raison à dire ;
Sinon que mon cœur ne respire
Que le bonheur de te revoir ;
Que si je manque de pouvoir
A te détourner de l'orage
Où tu vas chercher ton naufrage ;
Du moins ne me refuse pas
Quelques centaines de tes pas,
Pour voir Monglas l'incomparable,
Dont la table ronde admirable
Fait mieux éclater ses vertus
Que ne faisait celle d'Artus.
Je sais que son vin a des charmes,
Qui peut-être contre les armes,
Comme moi te feront pester
Dans la crainte de le quitter.
Or, comme il est d'une humeur franche
A mettre toujours nappe blanche,
Mieux qu'aucun bourgeois de Paris,
Pour festiner les favoris
De ce gros fils à qui Séméle
Laissa le tonneau pour mamelle ;
Je te conjure oblige-moi
D'y mener *Beys* avecque toi,
Et *Saint-Malo* (*), ce capitaine
Qui sans courir la pretantaine,

(*) Capitaine du cabinet des armes du roi.

Ni sans faire rien d'inhumain,
A toujours des armes en main;
Quinet, mon imprimeur encore,
Il mérite bien qu'on l'honore,
Puisqu'il veut traiter les auteurs
Dont j'ai fait mes approbateurs;
Mais sur-tout ce chantre fidèle
Qui dedans la Sainte-Chapelle
Va par des airs mélodieux
Chercher jusque dedans les cieux;
Parmi la musique des anges,
L'honneur qu'on doit à ses louanges;
C'est ce digne *Desaucouteaux*,
A qui j'ai défendu les eaux
Avecque la même prière
Que je te défends la rapière.
Là, buvez tous ensemblement,
Sans finesse ni compliment,
Et comme dit Scaron l'Apôtre,
Que ce soit à la santé notre,
Jusqu'à vous mettre entre deux draps,
Et puis fais ce que tu voudras.

A Monseigneur le Cardinal MAZARIN, *sur la mort de sa mère.*

ATLAS de qui notre empire
Soutient l'immobile faix,

Comme toi chacun soupire
De la perte que tu fais ;
Mais de ton illustre mère
La mort serait plus amère,
Si d'un coup infortuné,
Pour affliger notre vie,
La Parque nous l'eût ravie
Avant que tu fusses né.

A madame la Princesse PALATINE, *sur l'entrée de Monseigneur le Prince* PALATIN, *son époux, à Nevers.*

Vous savez, auguste Princesse,
Que la moitié de votre Altesse
A passé dedans ces lieux-ci
Pour charmer un peu le souci
Qui nous accable depuis l'heure
Que délaissant cette demeure,
Vous emportâtes avec vous
Ce que nous avions de plus doux.
Nous fîmes tout ce qu'on pût faire
A dessein de la satisfaire,
Mais pour accroître les plaisirs
Qui font le but de nos desirs,
Notre ville eût été ravie
Si l'autre moitié l'eût suivie.

Enfin pour tout dire, l'époux
Que le ciel fit digne de vous
Par l'admirable connaissance
De ses faits et de sa naissance ;
Ce prince dont vous méritez
Les nonpareilles qualités,
Et qui dans son amour extrême,
Mérite les vôtres de même,
Est cette moitié que je dis
Jointe avec vous comme Amadis
L'était avec une Oriane ;
Un Endimion à Diane,
Le Zéphir avecque les fleurs,
Le peintre avecque les couleurs,
Le printemps avec la verdure,
La terre avec la nature,
Et pour mieux conclure en un mot
Ma Lyre avecque mon Rabot.
Ce prince, dis-je, incomparable,
Qui fut jadis si misérable,
Quand par vos pénétrans regards
Amour lui décochait ses dards,
Et qui sans cesse les décoche
A qui de trop près s'en approche,
A rendu dedans ce pays
Tout les habitans ébahis,
Moins par l'éclat qui l'environne
Pour être issu d'une couronne,

Que par l'aimable qualité
Qui part de son humilité.
Tous les citoyens de la ville
Le vinrent trouver file à file,
Pour témoigner la passion
Qu'on a pour votre affection.
Le pauvre aussi bien que le riche
A son abord ne fut point chiche
De chanter en *alleluia*
L'obligation qu'on lui a.
L'un disait, mon dieu le beau prince,
L'autre disait, que la province
Aurait un bonheur sans pareil
Si quelque jour ce grand soleil
Venait dissiper les orages
Dont nous ressentons les outrages.
Et comme après un long hiver
Le printemps ranimant le vert,
Il n'est point d'objet qui ne plaise;
Que tout le monde pâme d'aise
De voir par ce divin retour
Rentrer la nature en amour;
Ainsi d'une façon semblable
On ne vit point de misérable
Qui ne perdit tout son ennui
De voir votre image avec lui.
Cinq cents hommes dessous les armes
Firent de si fameux vacarmes,

Qu'aux coups qu'ils faisaient exhaler
Les oiseaux en tombaient de l'air,
Et pour former un si beau foudre,
L'on usa toute notre poudre.
Moi même qui suis tout confus
De n'être plus ce que je fus,
Je courus ainsi que les autres
Lui présenter mes patenôtres,
Et si monseigneur Apollon
M'eût prodigué son violon,
Comme il faisait, quand j'eus l'audace
De grimper dessus le Parnasse
Pour annoncer que vos beaux yeux
Valaient tous les astres des cieux;
Sans doute que dans ces merveilles
J'aurais pu charmer les oreilles;
Mais comme je ne dis plus mot,
Que je suis devenu marmot,
Que mes pensions son éteintes,
Que la mort va finir mes plaintes,
Et que je cherche moins l'accueil
De la muse que du cercueil;
Tout ce qu'alors je lui pus dire,
Fut de lui prononcer : « Beau Sire,
» Fléchissant l'un de mes genoux,
» Hélas ! comment vous portez-vous ?
» Je suis le serviteur fidèle

» De vous aussi bien comme d'elle ».
Ce mot d'*elle* vous l'apprendrez
Quand votre glace vous tiendrez ;
S'il est vrai que glace très-fine
Représente chose divine,
Et que vos yeux y puissent voir
Plus qu'ils ne peuvent concevoir ;
Car sans vous flatter j'ose dire,
Que l'univers n'a pas d'empire
Qui montre rien de radieux
Comme l'éclat de vos beaux yeux.
Soudain en lui je vis paraître,
Plus qu'un valet n'attend d'un maître ;
Par un discours qu'il prononça,
Qui cent Lustubrons offensa,
Irrités de la jalousie,
Que fit naître sa courtoisie,
Car j'entendis par-ci par-là
Des frelons qui criant paix-là,
Semblaient recevoir une injure
Du bonheur de mon aventure ;
Je n'en fus pourtant point fâché,
Puisqu'en évitant le péché
Qui règne par l'ingratitude
Je me tirai d'inquiétude :
La justice entra là-dessus
Où le Numa Pompilius

Qui préside à cette contrée
Dans le sacré trône d'Astrée,
Lui dit tant de mots éloquens,
Que les plus critiques croquans
Qui, ne cherchant que le désordre,
N'y surent trouver de quoi mordre.
Il lui prôna que ses aïeux,
Qui sont maintenant dans les cieux,
Savent mieux lancer le tonnerre
Que lorsqu'ils étaient sur la terre :
Ce grand prodige de raison
Lui fit voir comme sa maison
Avait plus fait dans l'Allemagne
Que feu Monseigneur Charlemagne ;
Que sa race devait durer
Sans que nul en put murmurer,
D'une tige en héros féconde
Autant que doit durer le monde ;
Le monde eût-il la vanité
D'accompagner l'éternité,
Que leurs renaissantes conquêtes
Porteraient un jour leurs tempêtes
Par des exploits grands et divers,
Aux quatre coins de l'univers ;
Mais que leur plus illustre prise
Etait de vous avoir conquise ;
Enfin ce membre de Thémis

Que le ciel pour elle a commis,
Fit si bien distiller sa langue,
Que Cicéron dans une harangue,
S'il était sur terre aujourd'hui,
N'aurait pas mieux parlé que lui.
Ensuite de cette éloquence,
On voit pour même conséquence
Entrer Messieurs nos Echevins
Plus clair-voyans que Quinze-Vingts,
Assistés en si belle liste,
Du procureur de la police,
Qui vinrent, lui baisant les mains,
L'appeler l'honneur des humains,
Leur chef qui vaut bien qu'on le nomme,
Autant ou plus savant qu'un homme;
(Car, sans écarter ma leçon,
Ce chef est encore un garçon),
Lui dit de si charmantes choses
Que parmi les ris et les roses,
Flore trouve moins de trésors
Que sa bouche n'en fit alors;
Mais toutes ces belles paroles
N'auraient passé que pour frivoles
A la barbe de tous nos gens,
Si quatre gingeolés sergens
Affublés de casaques belles,
De la couleur de ces chandelles

Qui nous éclairaient ci-devant
Pour chanter les noëls, l'avent,
N'eussent apporté de quoi frire,
Par un présent que je vais dire,
Un monstre qu'on nomme un brochet,
Qui n'avait pas gardé l'huchet,
Car un huchet n'est pas capable
D'en pouvoir tenir un semblable;
Par ces magistrats présenté,
Rendit tout le peuple enchanté;
L'un disait: Mon dieu quelle bête!
Un autre disait: Quelle tête!
Et moi je disais, plût à dieu
Tenir le tronçon du milieu,
Et que tous les poissons de Loire
Eussent une telle mâchoire!
Quatre carpes l'accompagnaient
Qui dans un plaisir se baignaient
Plus agréable que la source
Qui forme leur natale course;
Devant le prince elles sautaient,
De l'aise qu'elles ressentaient,
Semblaient dire en muet langage:
Ah! que le sort qui nous engage
Pour un si généreux repas,
Nous fait mépriser le trépas!
Et si pour rimer à Saint-George

On eût présenté deux pains d'orge;
Je crois qu'à ce jour solennel,
La puissance de l'Eternel
Aurait fait au siècle où nous sommes
Ce qu'elle fit quand cinq mille hommes,
Sans compter filles ni garçons,
Furent repus de cinq poissons;
Que les milords et la canaille
Pour lui plaire auraient fait ripaille,
Et qu'en cette abondance tous
Eussent mangé comme des loups.
Alors il me prit une envie
Qu'à l'achèvement de ma vie
Je puisse poisson devenir
Pour si superbement finir.
Car enfin quand je considère
Notre naturelle misère,
Et que la mort qui racle tout
Nous tient plus couchés que debout,
Je crois mon dessein légitime,
Et selon ma raison, j'estime
Qu'il vaut mieux être en ce revers
Mangé des princes que des vers;
J'entends en cas qu'une aventure
Métamorphosant ma nature,
Me fit parmi l'air un oiseau,
Ou le déserteur d'un roseau;

Car je tiens les princes trop sages
Pour être des antropophages,
Encore qu'un tas d'interdits
En croyent moins que je n'en dis.
Mais ce beau présent aquatique
Aurait paru moins authentique,
Si pour le rendre plus divin,
Le rubicon père du vin,
Ce dieu toujours saoul comme un suisse,
Que Jupin tira de sa cuisse,
N'eût fait paraître la vertu
Qui sort de l'empire tortu:
Douze bouteilles mieux coiffées
Que ne sont les charmantes Fées,
Ou pour mieux dire les Chloris
Qui font l'ornement de Paris,
Dedans ce même temps parurent,
Dieu conserve ceux qui les burent!
Pour moi j'en pris une au collet
Et sans ce secours, le Rollet,
Que très-humblement je vous offre
Serait encore dans mon coffre.
Ce coffre est mon entendement
Qui voit périr son fondement,
Puisque les pieds qui le soutiennent
Très gouteusement les maintiennent,
Et qui dans leur dernier hiver,

Ne peuvent vous aller trouver
Pour vous dire, aimable princesse,
Que je veux être à votre altesse
Autant et plus qu'aucun quidam,
Votre petit valet Adam.

FIN DES POÉSIES DE MAITRE ADAM BILLAUT.

VERS

FAITS A LA LOUANGE

DE MAITRE ADAM BILLAUT;

Par un grand nombre de poètes célèbres de son temps ; lesquels ont été imprimés à la tête de ses Chevilles, *sous le titre assez plaisant d'*APPROBATION DU PARNASSE.

VOUS

APPROBATION
DU PARNASSE
SUR LES CHEVILLES DE MAITRE ADAM.

A l'Auteur sur ses Chevilles.

ON peut dire en tout l'univers,
Voyant les beaux écrits que Maître Adam nous offre,
Qu'il s'entend à faire des vers
Comme il s'entend à faire un coffre.

SAINT-AMAND.

AU MÊME

ADROIT menuisier de Nevers;
Mais plus adroit tourneur de vers;
Vas travailler en Catalogne
Ou vers le Rhin pour nos Guerriers;
Ne mets plus de bois en besogne
Si ce n'est du bois de lauriers.

BOIS-ROBERT, *Abbé de Chatillon.*

ODE

Quel dieu t'a rendu son oracle ?
Quel démon t'inspire ces vers ?
Dois-tu passer dans l'univers
Pour un monstre ou pour un miracle.
O prodige entre les esprits,
Qui sait tout et n'a rien appris !
Merveille du siècle où nous sommes !
Etonnement de tous les yeux !
A peine as-tu connu les hommes,
Et tu parles comme les dieux.

Docte ignorant, puissant génie,
Qui parmi le bruit et le bois,
As su trouver plus d'une fois
Et la cadence et l'harmonie,
Ta main est savante au compas,
La règle ne te manque pas,
Et tu ne fais rien sans mesure :
Mais en ce labeur immortel,
Ce n'est point l'art, c'est la nature
Qui t'enseigne à le rendre tel.

Quitte, quitte le Mont Parnasse,
Illustre et fameux menuisier ;
Laurier, myrthe, palme et rosier,
Pour toi n'ont rien qui satisfasse.

Vas, malgré l'orgueil du turban
Sur le sommet du Mont-Liban,
Te servir d'un moyen qu'il t'offre :
Là, comme tes vers sont sans prix,
Prends du cèdre et t'en fais un coffre
Pour y conserver tes écrits.

Sans les flatter ils en sont dignes ;
Et tout le monde est étonné
De voir un rabot couronné
Faire taire et chanter des cignes.
O Nevers séjour glorieux,
Caches ton émail curieux,
Ne le fais plus voir à l'Europe ;
Mais fais voir à tous les passans
L'immortelle et grande varlope
Sur l'autel où fume l'encens.

Fais voir sur les rives de Loire
Des arcs de triomphe élevés,
Où soient doctement engravés
Et le rabot et l'écritoire.
Fais y pendre de toutes parts,
Comme marques de ces deux arts,
Des chevilles et des couronnes ;
Et pour affliger l'Eridan,
Fais lire au-dessus des colonnes,
A la gloire de maitre Adam.

De Scudéry.

STANCES

JE n'ose proférer un mot;
Quand j'admire ton beau volume,
ADAM BILLAUT, dont le rabot
Fait bien moins de bruit que la plume.
Je ne puis assez te priser,
Tu dois seul t'immortaliser,
Et mieux que cet auteur qui fut chéri d'Auguste,
Devant que ton trépas ait mis la muse en deuil,
Tu peux d'un esprit fort et d'une main robuste,
Faire ton épitaphe avecque ton cercueil.

Quel bon démon t'a conseillé
De faire des vers de la sorte,
Toi qui n'avais jamais veillé
Qu'au milieu d'une forêt morte.
Le rude bruit de ton marteau
T'a-t-il excité le cerveau?
Non, je croirais plutôt voyant tant de miracles,
Qui passent de beaucoup tous les efforts humains,
Qu'un morceau de ce bois qui rendait des oracles,
Fut un jour par hasard raboté de tes mains.

Ton bras par un vif mouvement,
En fit sortir une étincelle
Qui t'anima dans ce moment.
Au bel art où ton ame excelle;

Je m'imagine que dès-lors,
L'esprit se dégageant du corps,
Fut comme illuminé d'une flamme subtile,
Qu'il jetta des rayons qui lui furent infus,
Et que charmé du dieu qui ravit la Sybille,
Il enfanta des vers qu'il n'avait pas conçus.

Mais les feuilles dont tu te sers
Surpasseront ces anciennes,
On n'y trouvera point de vers
Qui soient confondus comme aux siennes.
Quoique soufflent tes envieux,
Le temps, au marbre injurieux,
S'écoulera toujours sans les voir effacées,
Chacun après mille ans les lira mille fois,
Et verra ce papier où brillent tes pensées
Durer plus que le fer dont tu coupes le bois.

BEYS.

ODE.

Toi qui d'un pied chausse-sabot
As pu monter dessus Parnasse,
Et dont la main pousse-rabot,
Carmes dessus Carmes entasse,
Rare menuisier de Nevers
Qui fait bien plutôt mille vers
Qu'une douzaine d'escabelles,
Tes vers qui courent l'univers,

Sont lus dans les fines ruelles
En dépit de l'envie au regard de travers.

Ils sont Ventre Apollon si beaux,
Qu'ils dureront, chose certaine,
Plus long-temps que tes escabeaux,
Fussent-ils de buis où d'ébène.
Quitte donc ton métier de bois,
Viens voir les princes et les rois,
Dis leur tes chansons immortelles,
Par mon chef, je n'en vois pas trois
Qui puissent en dire de telles,
Et ne crois pas en voir de plus de quatre mois.

Un quidam venu l'autre jour
Des bords de la sainte Fontaine,
Dit qu'on a battu le tambour
Aux environs de l'Hipocrène,
Que pour ton rabot exalter
Des rimeurs, le grand magister,
Par tous les lieux de son empire,
Entendait que sans résister,
Et sans y trouver à redire,
On ne dit plus limer un vers, mais raboter.

SCARON.

SONNET.

LE dieu de Pythagore et sa métempsycose,
Jetant l'ame d'Orphée en un poète français,
Par quel crime, dit-elle, ai-je offensé vos lois,
Digne du triste sort que leur rigueur m'impose?

Les vers font bruit en France, on les loue, on en cause;
Les miens en un moment auront toutes les voix;
Mais j'y verrai mon homme à toute heure aux abois,
Si pour gagner du pain il ne sait autre chose;

Nous savons, dirent-ils, le pourvoir d'un métier;
Il sera fameux poète et fameux menuisier,
Afin qu'un peu de bien suive beaucoup d'estime:

A ce nouveau parti l'ame les prit au mot,
Et s'assurant bien plus au rabot qu'à la rime,
Elle entra dans le corps de maître Adam Billaut.

CORNEILLE.

EPIGRAMME.

ENNEMI du repos et de l'oisiveté,
Maître Adam fait des vers, et non pas des chenilles;
Pour attacher les noms à la postérité,
Des lauriers du Parnasse il a fait des chevilles.

COLLETET.

SONNET.

Adam, premier homme du monde,
Vrai poète et vrai menuisier,
Dont le rabot n'est point altier
Quoique la plume en soit féconde;

De ta princesse sans seconde,
Grave le beau nom sur l'acier;
Qui peut mieux que toi publier
Les mérites dont elle abonde?

Que tu mettras ta gloire haut,
Si tu travailles comme il faut,
Pour tant de qualités illustres;

Tu dois bien être utile aux rois,
Puisque tu peux faire à la fois
Leurs éloges et leurs balustres.

De Benserade.

ÉPIGRAMME.

Si tu reçois des vers d'un et d'autre côté,
De ceux qui trouveront leur immortalité,
A tenir quelque place en tes divins ouvrages;
Sais-tu bien, cher Adam, le mal que je prévoi,
C'est qu'ils s'en vont remplir jusqu'aux dernières pages,
Et n'en laisseront pas une seule pour toi.

d'Alibray.

Dans

ÉPIGRAMME.

Dans un ouvrage si parfait,
Je considère Calliope
T'arracher des mains le buffet;
Et t'en faire choir la varlope;
Et puis en te montrant ses sœurs,
A qui tu fis mille caresses,
Tu fus ravi de leurs douceurs,
Et les pris alors pour maîtresses.
Mais si tu voulais éprouver
L'amour de ces divines filles,
C'est là que tu pourrais trouver
Autant de trous que de chevilles.

De Gérard.

ÉPIGRAMME.

Il faut être pis qu'un Cyclope,
Pour n'admirer pas la varlope
De cet illustre raboteur :
Ses beaux vers ont tant d'énergie,
Qu'on y croirait de la magie,
Si l'on n'en connaissait l'auteur.

Janvier.

SONNET.

ADAM, je suis ravi, ma muse me transporte,
C'est pour ton grand renom que je deviens rimeur;
Le bruit de ton rabot m'a mis en cette humeur,
Et m'a chez Apollon ouvert la grande porte;

Je fus très-bien reçu, sache de quelle sorte,
L'on m'y donna de l'eau que boit ton imprimeur;
J'en pris, dont les savans firent quelque rumeur,
Si bien qu'il me fallut y demander escorte;

Apollon connaissant que j'étais en danger,
Envoya ses neuf sœurs afin de me venger:
Je reçus tant d'honneur de ces divines filles,

Que je restai muet dans le remercîment,
Mon luth pour cet effet fut un faible instrument,
Adam, j'avais besoin de tes belles chevilles.

JANVIER.

ÉPIGRAMME.

ADAM, tu n'as pas assez fait,
Il te reste à faire un buffet
Pour mettre les présens que chaque grand te donne:
Princes, seigneurs, savans esprits,
Vous apprendrez par ses écrits,
Qu'il a de la vertu; mais payez sa personne.

LE MÊME.

STANCES.

Artisan illustre et fameux
A qui tant de héros rendent un juste hommage,
Après avoir vu ton ouvrage,
Je viens t'en rendre aussi comme eux;
Car d'abord je ne pouvais croire
Que tu méritâsses la gloire
Que te donnaient par-tout ces chantres immortels;
Mais enfin j'ai connu que tu n'as pas d'exemple,
Et qu'il te faut dresser un temple
Qui soit fait du débris de nos propres autels.

Nos écrits sont des fruits de l'art,
Que polit tous les jours l'étude et la science;
Mais les tiens ont une éloquence
Qui fuit l'artifice et le fard;
Tu triomphes de nous sans armes,
Sans savoir charmer tu nous charmes,
Tu fais tout par nature et tu n'as rien appris;
Ton caprice te sert de règle et de pratique,
Et le plus souvent ta boutique
Fait honte aux cabinets des plus fameux esprits.

Sans courir au sacré sommet,
Tu trouves le chemin du temple de Mémoire,
Et tu possèdes plus de gloire
Qu'Apollon ne nous en promet;

Poussé par une audace extrême
Tu vas dérober au ciel même
Ce feu dont il forma les esprits des humains ;
Et couvert de lauriers que te produit la terre,
L'on te voit braver son tonnerre,
La couronne à la tête et le rabot aux mains.

GILLET.

ÉPIGRAMME.

QUITTANT son rabot à Nevers,
Maître Adam épuise sa bourse ;
Mais ici débitant ses vers,
Il trouve une heureuse ressource :
Notre Maître Adam n'est pas sot,
Sa plume vaut bien son rabot.

MONGLAS.

A Maître ADAM, *le menuisier, par* RAGUENAU, *le pâtissier.*

SONNET.

JE croyais être seul de tous les artisans,
Qui fut favorisé des dons de Calliope,
Mais je me range, Adam, parmi tes partisans,
Et veux que mon rouleau le cède à ta varlope ;

Je commence à connaître, après plus de dix ans,
Que dessous moi Pégase est un cheval qui chope;
Je vais donc mettre en pâte et perdrix et faisans,
Et contre le fourgon me noircir en Cyclope;

Puisque c'est ton métier de fréquenter la cour,
Donne-moi tes outils pour échauffer mon four;
Car tes Muses ont mis les miennes en déroute;

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu,
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

RAGUENEAU, *Pâtissier.*

A Maître ADAM, *le menuisier, par* DE REAULT, *le serrurier.*

POUR faire en ta faveur un ouvrage assez beau,
Qui comme ta varlope illustrât mon enclume,
Il faudrait maintenant m'escrimer de la plume
Aussi bien que je sais m'escrimer du marteau;

Pour toi ma veine toujours prête,
T'offrirait chaque jour un éloge nouveau,
Et l'on verrait sortir plus de feu de ma tête
Qu'il n'en entre dans mon fourneau;

Pour n'être pas pourtant blâmé d'ingratitude,
Je crois qu'il vaut bien mieux, sans art et sans étude,
Dire peu par mes vers, que de ne dire mot;

Et que s'ils ont pour toi quelque chose de rude,
Tu peux y passer le rabot.

DE REAULT.

SONNET.

MAITRE Adam donne-nous au net
Les œuvres de ton écritoire,
Tire-les de ton cabinet,
Ou, si tu veux, de ton armoire;

Tu n'as ni stance ni sonnet
Qui ne mérite que la Gloire;
Par les mains de Toussaint Quinet;
L'imprime au temple de mémoire;

Plusieurs flattent par vanité,
Leurs écrits d'une éternité,
Qui meurent avant leurs personnes;

Mais les tiens y sont enchâssés
Avec des chevilles trop bonnes
Pour s'en voir jamais déplacés.

F. MATHURIN.

SIXAIN.

ADAM, les neuf savantes filles
Trouveront mauvais qu'à tes vers

Tu donnes le nom de Chevilles ;
Parce que l'œil de l'univers,
Leur frère le Dieu de la rime,
Veut qu'on les loue et les estime.

SALLART.

STANCES

RARE ouvrier dont la main a tracé des écrits
Qui surpassent sans art l'art des meilleurs esprits,
Tes vers que tout le monde estime,
De tes propres outils tirent le plus beau jour ;
Ils sont si bien tournés qu'ils semblent faits au tour,
Et sentent le Compas, le Rabot et la Lime;

Ainsi les instrumens de ton art mécanique,
T'élèvent sur Parnasse au fond de ta boutique ;
Par eux tu fais des vers si charmans et si beaux,
Que chacun les trouve admirables,
Et je les crois bien plus durables
Que tes bancs et tes escabeaux.

RAMPALLES.

SONNET

ADAM n'accuse point ni ton sang ni ta race,
La vertu reluit mieux parmi la pauvreté ;

Souvent d'un fond rustique et plein d'obscurité ;
Jaillit une onde pure avecque plus de grace ;

Apollon aime ceux dont la naissance est basse,
Et leur fait ressentir sa libéralité ;
Ainsi dans les vallons sa clarté se ramasse,
Aussi sont-ils brillans de plus vive clarté ;

Celui qui décrivit la colère d'Achille,
Celui qui par Énée a construit une ville,
Eurent-ils en naissant les destins plus heureux ?

Puisque tu devais donc arriver à leur gloire
Et consacrer comme eux tes vers à la mémoire,
Ne devais-tu pas naître et commencer comme eux ?

DALIBRAY.

ÉPIGRAMME.

L'AUTRE jour un noble guerrier
Etant prêt d'épouser sa dame,
Envoya vers Adam, afin de le prier
De lui dresser sa couche et son épithalame.

Du même.

AUTRE ÉPIGRAMME.

LISANT les vers qu'Adam nous offre,
Dont il a, dit-il, plein un coffre
Dedans sa maison de Nevers ;
Je suis si surpris de ces vers

Que je ne sais si je dors ou je veille ;
Mais ce qui de plus de merveille,
Rend mon esprit comme transi,
C'est qu'il a fait le coffre aussi.

DALIBRAY.

ÉPIGRAMME.

ADAM, que justement tu te nommes ainsi !
Car du premier vivant l'heureux ressouvenir,
En tes mœurs, en tes vers, a voulu rajeunir ;
Et rendre son savoir par le tien éclairci :
Tu n'as pas moins que lui les sciences infuses ;
Ton savoir sans étude étonne les savans,
Et tes écrits seront jusqu'au dernier des ans,
Le phare d'Apollon et celui de nos Muses.

MAUGIRON.

MUSES vous allez par-tout dire
Que Phébus est un vrai falot,
De quitter l'archet et la lyre,
Pour prendre en sa main un rabot :
Tout beau, troupe savante et belle,
Le rabot vaut bien la truelle ;
Pour ce divin faiseur de vers ;
Il veut que tout le monde croye,
S'il fut jadis maçon à Troye,
Qu'il est menuisier à Nevers.

DELISLE.

STANCES.

Illustre menuisier dont le noble transport
Exécute sans cesse avec si peu d'effort
Ce que d'autres en vain cherchent par tant de veilles,
Miraculeux objet de tout notre entretien,
Quel esprit assez haut peut vanter tes merveilles,
Sans en dire trop peu, s'il n'est égal au tien?

Veux-tu point employer ces précieux écrits,
Qui nous font voir des tiens le mérite et le prix,
A te donner un bruit dont ta plume dispose?
Faut-il en ta faveur exercer tant d'auteurs,
Si te voir et t'aimer n'est qu'une même chose,
Et si tes envieux sont tes admirateurs?

Je sais bien que leurs noms sont sacrés à la cour,
Et qu'un livre sans doute est indigne du jour
Quand on ne le rend pas digne de leurs suffrages,
Que leur autorité nous doit être une loi,
Que par leur sentiment on juge des ouvrages,
Et qu'on a tout enfin quand on les a pour soi;

Mais il est des beautés dont les propres appas
Nous surprennent d'abord et ne nous trompent pas,
Et qui de notre amour sont toujours la matière;
Alors qu'on les regarde on connaît leur pouvoir,
Et l'on sent qu'il en est comme de la lumière,
Qu'on voit par elle-même, et qui nous fait tout voir.

Pour moi je ne crois pas en ce point t'obliger ;
Puisqu'il n'est pas besoin qu'un secours étranger
Prouve des vérités que tout le monde avoue ;
J'illustre beaucoup moins tes écrits que mon nom,
Je travaille à ma gloire alors que je te loue,
Et me fais une dette en te faisant un don.

Athènes autrefois eut bien moins que Nevers ;
Et la gloire des Grecs, dans celle de tes vers,
Quoiqu'on puisse opposer, doit être ensevelie :
Tu leur peux disputer au moins le premier lieu ;
Et si l'on eût trouvé dans la vieille Italie
Un homme comme toi, Rome en eût fait un Dieu.

Tes ouvrages fameux n'ont rien que de charmant,
Ils causent notre honte et notre étonnement ;
Plus on les considère et plus on les admire ;
Tout y paraît si beau jusques au moindre mot ;
Qu'il semble qu'Apollon ait méprisé la lyre
Pour prendre tous les jours l'usage du rabot.

Par quel sort inouï, par quel heureux hasard
Voyons-nous aujourd'hui la nature sans art
Confondre des savans la plus belle arrogance ?
Et par quelle aventure, ô merveilleux esprits !
Ce siècle a-t-il donné, pour l'honneur de la France,
Un homme qui sait tout, et qui n'a rien appris ?

Poursuis, divin génie, et ne te lasse pas,
Pour t'immortaliser même dans ton trépas ;

Entretiens ce beau feu dont ta veine s'allume ;
Et fais-nous confesser désormais par tes vers,
Que ce n'était pas tant au rabot qu'à ta plume
A te faire un cercueil de lauriers toujours verds.

CHEVREAU.

SONNET

CES nobles sentimens que maître Adam exprime
Avec tant de douceur et tant de majesté,
Ce tour qu'il donne aux vers si plein de netteté,
Font bien voir sa naissance au métier de la rime ;

Sa manière d'écrire est facile et sublime,
Il sait joindre la force à la naïveté,
Mêler la raillerie avec l'honnêteté,
Et mieux que d'un Rabot s'escrimer de la Lime ;

Si pour faire un Mercure, on a dit autrefois,
Que l'on n'employait pas toute sorte de bois,
Tant on faisait honneur à ce pipeur de filles :

Je puis dire aussi bien, et peut-être encor mieux,
Que le bois dont l'on fait de semblables Chevilles
N'est pas un bois commun, ni qui croisse en tous lieux.

MALOISEL.

ÉLÉGIE.

Puisqu'on n'estime plus le mortel qui s'amuse
A charmer les humains, en courtisant la Muse;
Que le docte aujourd'hui ne passe que pour sot,
Sers-toi, si tu me crois, seulement du rabot;
On connaissait jadis le mérite des hommes,
Mais depuis, cher Adam, qu'en ce siècle où nous sommes,
Le siècle a corrompu l'ordre de l'univers,
C'est un pauvre métier que de faire des vers;
Que le docte travail jamais ne t'importune,
Aussi bien tu ne peux y faire ta fortune,
Et crois que sans railler Pégase est un cheval
Qui mène les rimeurs en poste à l'hôpital:
J'honore ton savoir, ta pauvreté m'irrite;
Sais-tu ce qu'on dira parlant de ton mérite?
Alors qu'on te verra, je dis même plus nu
Encore mille fois qu'on ne peint la vertu;
Considérez, Adam, n'est-ce pas grand dommage
De voir ce malheureux en un tel équipage;
Son génie est puissant, j'admire ses écrits,
S'il eût étudié, qu'il eût beaucoup appris;
J'ai pitié de lui voir faire le pied-de-grue,
Et faute de logis coucher dedans la rue;
Apprends en ce temps-ci que pour être adoré,
Il faut être veau d'or ou bien âne doré.

Un jeune impertinent, dont la sotte posture
Sera de rajuster toujours sa chevelure,
Et de prendre conseil sur chacun des cheveux;
Qui souriant un peu, puis parlant comme deux,
Après avoir songé quelque méchante phrase,
Ajoutera morbieu, pour donner de l'emphase,
Et de mauvaise grace, en faisant le censeur,
Méprisera le frère, et gaussera la sœur,
Perdra dans un discours cent fois la contenance,
Fera rire les mœurs de son impertinence,
Cherchera, tout confus, par un discours nouveau,
Le fil de son discours autour de son chapeau,
Et ne le trouvant point finira la harangue
Par un peste du sort, maugré-bieu de la langue;
Faut-il être gêné dans la suite des mots,
Passera pour habile au jugement des sots,
Et s'en faisant accroire, il voudra qu'on le prise,
Et qu'on donne le mot d'éloquence à sottise;
Le vulgaire croira qu'il est beaucoup savant,
Pour avoir osé mettre un discours en avant,
Et se fera vanter par toute la contrée,
D'autant qu'il sait par cœur un compliment d'Astrée.
Un autre moins hardi, mais aussi sot que lui,
Tâchera, corrigeant les outrages d'autrui,
D'acquérir du renom, et tout bouffi de gloire,
Pour montrer qu'il a lu, vous mettra sur l'histoire,
Accusera Duplex, blâmera Coiffeteau;
Dira que le discours n'est ni coulant ni beau,

Et passant tout d'un coup aux œuvres de Plutarque,
Que cet homme doit être affranchi de la Parque,
Mais qu'il n'apporte pas d'assez fortes raisons,
Et qu'il trouve à redire à ses comparaisons,
Que Cicéron était plus grand que Démosthènes,
Bien qu'il eut dérobé l'éloquence d'Athènes.
Après, pour assiéger Regnaut de Montauban,
Que Charlemagne fit sonner l'arrière-ban,
Et puis recommençant un autre coq-à-l'âne,
Qu'il a lu quelquefois dedans Aristophane,
Mais que tous les romans à son gré sont camus,
Auprès de son Maugis, ou de Nostradamus;
Enfin il vous rompra tout un jour les oreilles,
S'imaginant avoir raconté des merveilles,
Et sous ombre qu'on sait qu'il a bien quelque argent,
Il est plus glorieux qu'un recors de sergent.
Ainsi les ignorans ont toujours l'avantage :
Celui qui pour tout bien a l'esprit en partage,
N'éprouve désormais qu'un destin rigoureux;
On dit en le voyant dans le nombre des gueux,
Il est brave garçon et de bonne famille,
Et s'il avait du bien il serait pour ma fille;
Car on estime plus ces riches libertés;
Ainsi comme l'on tient sept superbes cités,
Voyant que l'on vantait par-tout les vers d'Homère,
Disputèrent jadis ce beau titre de mère;
Toutes voulaient son corps; sa besace, dit-on,
Demeura sans maîtresse avec son bâton,

Car il ne put jamais avec sa rêverie,
Eviter ce fâcheux monstre de gueuserie :
On laisse le poète, et l'on croit en effet
L'avoir récompensé disant, il a bien fait :
Car s'il donne du vent à celui qui l'emploie,
Il le paie souvent de la même monnoie,
Ou si peut-être il est en sa mauvaise humeur,
Il ne songera pas seulement au rimeur ;
Enfin, pour avoir mis des lauriers sur la tête
D'un poltron qui n'osa jamais lever la crête,
Et de qui l'ignorance aurait plutôt besoin
Qu'on lui fit un présent d'une botte de foin :
On dira de tes vers pour toute récompense,
Vraiment ils tombent tous d'une belle cadence ;
Ici les médisans sont contraints d'avouer
Que l'auteur a des traits qu'on ne peut trop louer,
Et qu'il a bonne grace à composer un livre ;
Les Muses cependant ne donnent point à vivre,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, car aux siècles passés
Leurs travaux ont été fort mal récompensés ;
Et sais-tu bien pourquoi ces neuf sœurs sont pucelles,
C'est qu'aucun des mortels n'ont jamais voulu d'elles,
Qu'elles n'ont rien vaillant, et que leur pauvreté
A conservé l'honneur de leur virginité ;
En un mot qu'elles sont dedans une campagne
N'ayant pour se loger qu'une pauvre montagne,
Et peuvent bien louer la valeur de Maugis
Qu'elles n'ont pas moyen de louer un logis.

Quittes donc Apollon dont tu prônes la gloire,
Puisqu'aussi bien ce dieu n'a que de l'eau pour boire,
Car je connais fort bien à ton rouge museau,
Qu'un homme comme toi ne saurait boire d'eau ;
Ou si tu veux encore faire des vers sans cesse,
Que ce ne soit au moins que pour notre princesse ;
Tu sais qu'elle a dessein de te récompenser,
C'est à toi, cher Adam, maintenant d'y penser ;
Pour moi qui ne vis point dans l'espoir du salaire,
Et qui ne prétends rien que l'honneur de lui plaire,
Je jure par celui qui préside à Nevers,
De ne faire jamais que pour elle des vers ;
Et quand j'aurai fini ma tragi-comédie,
Que je me guérirai de cette maladie ;
Je veux bien être après privé du jugement,
Si je songe jamais à rimer seulement,
Si ce n'est quelquefois pour faire une satyre.
Adieu, lis bien ces vers, que je te viens d'écrire,
Après avoir rêvé sur mon luth ce matin,
Et maudit mille fois la Muse et le destin.

CARPENTIER DE MARIGNY.

SONNET.

JE ne veux plus rêver dessous ces lauriers verds
Qui chargent l'Hélicon, et qui parent sa cime ;
Qu'on ne me parle plus d'hémistiche ou de rime,
Je berne désormais tous les faiseurs de vers ;

Le plus sage poète a l'esprit de travers ;
Quoiqu'on dise qu'un dieu le transporte et l'anime,
Ce feu qui rend l'esprit et perçant et sublime,
Est cause qu'on se perd dans le vague des airs ;

Tu sais que le rimeur est toujours misérable,
Et toi-même envers nous n'es-tu pas insolvable,
Pour les vers que pour toi nous voyons si bien faits ?

Tu n'en saurais douter, quoique le sort ordonne,
Tu ne feras jamais ni coffre ni buffets
Pour mettre en sûreté les trésors qu'on nous donne.

DU PELLETIER.

ÉPIGRAMME.

ON voit bien que ton bois, menuisier de Nevers,
A senti la coignée au croissant de la lune,
Quand tu viens joindre ici ta gloire à ta fortune ;
Ainsi l'abandonnant à la merci des vers,
Autant qu'en ta maison, tu sais que la nature
Sous un lambris doré loge la pourriture,
Et que contre le temps rien ne demeure entier ;
Mais jugeant que tes vers à ce temps font la nique,
Hardi, tu viens ici nous ouvrant ta boutique,
Te faire renommer seul maître en ce métier.

DE VILENES.

STANCES.

Toi que la scie et la varlope
Ont si long-temps entretenu,
Dis-moi, comme es-tu devenu
L'un des mignons de Calliope?
Cette nymphe et toutes ses sœurs
Ne tirent leurs saintes douceurs
Que du repos et du silence,
Et ton ordinaire métier,
Plein de bruit et de turbulence,
Voulait son homme tout entier.

C'est un prodige véritable
Et connu par-tout l'univers,
Que tu fais mieux les pieds d'un vers
Que ceux d'un lit, ou d'une table;
Bien que célèbre menuisier
Tu t'es tant lavé le gosier
Des eaux qui coulent d'Hypocrène;
Que les poètes plus fameux,
N'ont plus rien à cette Fontaine,
Si tu n'y partages comme eux.

Aussi tous ces hommes d'élite
Font tant de cas de tes écrits,
Qu'ils ont à l'envi entrepris
D'en faire éclater le mérite:

Moi qui ne les suis que de loin ;
Je laissais un si noble soin
A cette bande vénérable ;
Mais ma Muse ne pût céler
Qu'elle se rendrait plus coupable
De se taire que de parler.

Aussi ta rare suffisance
A tant de réputation,
Qu'elle sert d'occupation
A toutes les plumes de France ;
Qui manquerait à ce devoir
Celui-là ne saurait avoir
D'assez légitimes excuses ;
L'on te connaît où que tu sois ;
Qui n'a jamais connu tes muses ;
N'a jamais parlé bon français.

Enfin, si quelqu'un s'en exempte,
C'est qu'il n'en a pas le loisir,
Ou qu'il ne prend pas de plaisir
Quand la gloire d'autrui s'augmente ;
C'est qu'il a peu d'honnêteté,
Ou peu de bonne volonté,
Ou trop d'autres sollicitudes ;
Sans plusieurs autres que je vois ;
Honteux d'avoir fait leurs études,
Et n'en savoir pas tant que toi.

En effet on sait que les Muses
T'ont si parfaitement chéri,
Qu'elles n'ont pas de favori
Où soient tant de grâces infuses ;
La nature t'avait caché ;
Mais on sait qu'elles t'ont cherché
Pour t'apprendre l'art poétique ;
L'on sait qu'elles ont ennobli
Toi, ta famille, ta boutique,
Tes outils et ton établi.

Avant un si bel avantage
Toi-même, oserais-tu nier,
Qu'à peine avais-tu le denier
Pour entretenir ton ménage,
Et depuis tout le monde sait
Que tu nages à plein souhait
Dedans les ondes du Pactole,
Qu'à tout moment on te peut voir
Aux mains une double pistole,
Ou lettres pour en recevoir.

Ces Muses contre leur coutume,
Te voulurent persuader,
Et par miracle accommoder
Ton rabot avec une plume :
Au moins, si tu n'as pas été
Cet Adam de l'antiquité,

L'aîné de tous tant que nous sommes,
Comme elles y remédieront!
Tu seras le premier des hommes
Que leurs bienfaits enrichiront.

Cette route est si peu commune,
Qu'un autre s'y fourvoyerait,
Tout le monde s'appauvrirait
Par où tu bâtis ta fortune,
Et si tes desseins sont heureux,
Ils ne sont pas moins généreux
Pour te rendre digne d'envie;
J'en vois mille à s'inquiéter
De la conduite de ta vie,
Et pas un seul à t'imiter.

Quand tu chemines par la ville,
Tout le peuple qui t'aperçoit
S'entr'assemble, te montre au doigt,
Et te remarque entre dix mille;
Voyez-vous bien, se disent-ils,
Voilà l'esprit des plus gentils
D'entre ceux qu'on nomme poètes;
C'est lui qui de simple artisan,
Par des entremises secrètes,
Est devenu grand courtisan.

Son renom force le silence,
Il est connu comme le jour,

C'est lui qu'on appelle à la cour
Le menuisier par excellence:
Tout le monde le veut avoir,
Et chacun accourt pour le voir,
Comme à quelque nouveau miracle,
Ses admirateurs infinis
Le regardent comme un spectacle
Aussi rare que le Phénix.

Outre cet honneur légitime
Que notre vulgaire lui rend,
Toute la cour n'a point de grand
Qui ne l'aime et qui ne l'estime;
Les plus éloignés du commun
Ne chargèrent jamais quelqu'un
De plus favorables caresses,
Et sur-tout cet homme charmant
Plait à l'esprit de ses princesses
Comme il plut à celui d'Armand.

De vrai ces dames vertueuses,
Ces merveilles de l'univers,
Obligent bien souvent tes vers
A des courses impétueuses:
Aussi par les puissans attraits
De leurs magnifiques bienfaits,
Ta franchise est-elle asservie,
Aussi n'as-tu pas entrepris

D'employer pour elle ta vie ;
Et la laisser où tu l'a pris.

Et cet autre objet de ta muse
Que l'on révère à tant d'endroits ;
Dont tu peux espérer des droits
Que la nature te refuse ;
Ton héros, ce grand cardinal,
Est si bon et si libéral
Aux équitables récompenses,
Qu'il s'en va te faire arriver
Où tes plus hautes espérances
N'avaient osé te relever.

Dans une si bonne posture
Où t'a déjà mis la vertu,
Adam, que desirerais-tu
Pour embellir ton aventure ;
Qu'aurais-tu plus à demander ;
Rien ne te peut incommoder ;
Sous ces favorables auspices
Les plus rudes adversités
N'ont pas assez de précipices
Pour perdre tes félicités.

Va, mon cher ami, je souhaite
Que le ciel te tienne en ce point,
Sur-tout ne t'énorgueillis point
D'une fortune si parfaite ;

Et

Et comme un tas de libertins ;
N'en rends pas graces aux destins ;
Non plus qu'à l'humaine prudence ;
Mais rends-en la gloire et l'honneur
A la divine Providence,
De qui te vient tout ce bonheur.

DE LA CHARNAIS.

ÉPIGRAMME.

ADAM, je sais mieux l'avantage
Que tu as à faire des vers,
Que tous ceux qui t'en font hommage ;
Puisqu'il est vrai qu'en ton bas-âge,
Tu vins m'apporter à Nevers
Les prémices de ton ouvrage ;
Et qu'en t'augmentant le courage
En plusieurs rencontres divers,
J'exerçai mon apprentissage,
Et formai dès-là mon présage
Que tu serais dans l'univers
Un jour un rare personnage.
N'en desire pas davantage
D'un poète à tors à travers ;
Qui de rimer n'entend l'usage ;
Et veut, si cet écrit t'outrage,

Que tu le colloques à l'envers
Derrière ton livre au bagage.

Du Puy.

STANCES.

Adam, par quel étrange effet,
Sans avoir courtisé les Muses,
As-tu l'assemblage parfait
De tant de sciences infuses ?
Aurais-tu tout seul hérité
Du nom et de la qualité
Que posséda le premier homme ;
Qui dès le même instant que Dieu l'eut mis debout,
Avant qu'il eût goûté de la fatale pomme,
Sans avoir rien appris, comme toi, connut tout.

Oui sans doute, et quelque merveilles
Que l'on puisse dire de lui,
Je les trouve en toi si pareilles,
Qu'il semble renaître aujourd'hui.
Non, en te louant je t'offense,
Car, malgré tant de connaissance,
Il fut par la femme séduit ;
Mais non plus que le sien, ton cœur n'est pas de marbre,
Et comme il fut tenté d'en accepter le fruit,
Tu le serais aussi de te servir de l'arbre.

En ce point j'estime ton sort
Plus que le sien digne d'envie ;
Que le fruit lui donna la mort,
Et l'arbre te donne la vie ;
Même par un effet plus beau ;
Tu peux affranchir du tombeau
Ton nom si cher à la mémoire ;
Et ton divin esprit qui charme les humains ;
Peut ici, bâtissant le trône de ta gloire ;
Epargner noblement cet office à tes mains.

DESFONTAINES.

ÉPIGRAMME.

RETIREZ-VOUS, lâches critiques ;
Esprits bourrus et frénétiques,
On ne saurait ici vous voir qu'à votre dam ;
Loin de ce livre, ames profânes,
Les Chevilles de maître Adam
Ne sont pas en ce lieu pour attacher les ânes.

PAR LE MÊME.

AUTRE.

MAITRE ADAM, il faut avouer
Qu'on ne te saurait trop louer,
Vu qu'Apollon et les neuf filles ;
Confessent ici hautement,

Que tout leur divertissement
Est désormais en tes Chevilles.

DESFONTAINES.

STANCES.

CES beaux vers surprennent mes sens,
Ils me paraissent des merveilles;
Ils sont si doux et si puissans,
Qu'ils charment toutes les oreilles,
Et les plus savans d'aujourd'hui
Doivent se taire devant lui.

Tout ce qu'il pense ou qu'il écrit
A tant de force et d'élégance,
Que déjà son divin esprit
A fait confesser à la France,
Que le menuisier de Nevers
Polit moins le bois que les vers.

Le marquis D. P. DE B.

STANCES.

ADAM en qui les chastes sœurs
Ont distillé tant de douceurs,
Qu'aujourd'hui l'on ne saurait dire
Quels de leurs plus chers nourrissons
Savent mieux que toi les façons
D'entonner un vers sur la lyre.

Ces carmes si beaux et divers,
Faits pour l'esprit de l'univers,
Et le plus fort et le plus rare,
Font voir assez évidemment
Que Phébus véritablement
Te sert de lumière et de phare;

Que l'étude jointe avec l'art
Achève un portrait à l'écart
De quelque parlante peinture,
Quant à moi je ne pense pas
Qu'ils prévalent sur les appas
Que va produisant ta nature.

Si mon esprit ne se confond,
Les orateurs du temps se font
Par une longueur indicible,
Au contraire, ce qui m'en plaît,
C'est que le vrai poète naît
Avec une verve invincible.

Rien n'est impossible à celui
Dont l'œil du jour souscrit l'appui,
Et la protection entière,
Avouant ses inventions
Sur les naïves productions
Qu'il produit et met en lumière.

L'on voit parmi cet univers
Tant de forcés et rudes vers

Sortir d'une veine moisie ;
Qu'ils dégoûtent tous les lecteurs ;
Parce que leurs mauvais auteurs
Forcent toujours la poésie.

Encore qu'ils parlent latin ;
Ils n'ont pas encore le destin ;
Ni même la bonne fortune,
De réussir dans leurs écrits,
Comme font ces divins esprits
A qui la verve est opportune.

Qu'ils fassent comme Saint-Amant,
Qui brille ainsi qu'un diamant ;
Dans le siècle ingrat où nous sommes ;
Voit-on d'eux quelques mouvemens
Aboutir dans les ornemens
Qu'étale ce miroir des hommes ?

Il se surmonte incessamment ;
Il enrichit journellement
Sur le bien faire et le bien dire ;
De sorte qu'il faut avouer
Qu'on ne saurait assez louer
Ce que sa plume vient d'écrire.

L'envie, en dépit de sa dent,
Dit que son venin plus ardent
Ne peut avoir sur lui de prise ;
Tant il est vrai qu'il fait si bien

Qu'après ses vers on ne voit rien
Qui soit pur et de bonne mise.

Soit qu'il parle des matelots
Qui combattent contre les flots
D'une mer remplie d'orage,
Ou qu'il peigne l'hostilité
De Mars dans la Thrace irrité,
C'est où luit son mâle langage.

S'il fait soupirer un amant
Sur la rigueur et le tourment
Que lui donne une belle dame,
N'exprime-t-il point le malheur
De sa rage et de sa douleur,
Par des traits de feux et de flamme?

Si par fois pour se divertir
Il prend plaisir à consentir
De déclamer contre le vice,
Ne le satyrise-t-il pas
Si vivement qu'il met à bas
Les instrumens de la malice?

Enfin, il emporte l'honneur
D'être meilleur chantre et sonneur
De tous ceux dont on fait du compte;
Apollon l'aime tellement
Qu'il prend plaisir assurément
Qu'aucun ne le passe et surmonte.

Après lui, qui fait mieux que toi?
Personne ne te fait la loi,
Chacun admire tes ouvrages,
En ce qu'ils sont si dextrement
Tournés dans l'adoucissement,
Qu'ils réveillent tous les courages.

Moi même qui sens que l'hiver
Me contraint même d'arriver
A subir l'arrêt de la Parque,
Ne puis m'empêcher chaque jour
De les relire tour-à-tour,
Attendant la fatale barque.

Il n'y a point de médisant
Qui ne confesse en les lisant,
Qu'ils sont enrichis de la grace
De tout ce qu'on voit en effet
Et de poli et de parfait,
Sur le double mont de Parnasse.

SALLARD.

STANCES.

SUPERBES déïtés du temple de mémoire,
Muses à qui tous les mortels
Offrent des vœux et des autels,
A qui confiez-vous votre plus chère gloire?

Vous que les plus savans implorent à genoux ;
Pourquoi vous prostituez-vous
A ceux dont ici bas la fortune se joue ?
Et pourquoi versez-vous vos eaux dessus la boue ;
Pour, en faveur d'un seul, faire mille jaloux.

Donc en vain notre vie en des travaux se passe,
En vain nous nous chargeons de soins,
Si celui qui vous sert le moins,
Paraît pour notre honte au faîte du Parnasse ?
Après avoir perdu le plus beau de nos ans
Au milieu de vos courtisans,
Un simple menuisier aujourd'hui nous devance ;
Et nous fait avouer, à l'honneur de la France,
Qu'il y a des héros parmi ses artisans.

DE CHARPY.

EPIGRAMME.

Excellent et noble Billaut,
Dont la plus docte des neuf filles,
Empoignant en vain le rabot,
Sans te diminuer a fait tant de Chevilles ;
Honneur du séjour de Nevers,
Bien que tu sois tout plein de vers,
Tu n'en es pas moins estimable,
Car sur tout autre bois ton avantage est tel ;

Qu'au lieu que par les vers il devient périssable ;
Les tiens te rendront immortel.

P. Richer.

ÉPIGRAMME.

Puisque ce docte menuisier,
Lorsqu'il veut tourner un laurier,
Fait des choses dignes d'envie,
La libéralité des rois
Pourrait défendre qu'en sa vie,
Il travaillât sur d'autre bois.

Tristan l'Hermite.

MADRIGAL.

Orphée avec son luth attirait autrefois,
Par des airs renaissans les forêts et les bois,
Mais ton art, menuisier, fait bien d'autres miracles,
Car le bois par tes mains forme de si beaux sons,
Que Morphée tout ravi de tes belles chansons,
Se tait pour mieux pouvoir entendre ces oracles.

Grenaille.

RONDEAU.

De maître Adam voici l'apprentissage,
Qui pourtant est un très-parfait ouvrage,

Et qui fait voir en cent moyens divers,
Que les neuf sœurs ont fait naître à Nevers
Un qui gagnait leur art au rabotage;

Si d'un héros vous voulez voir l'image,
De Mars, d'Amour, du printemps, des hivers,
Ou des vertus, ou d'un siècle pervers,
Il le faut voir ici dans le langage
De maître Adam;

Or, Apollon, dès la première page,
Sur mon honneur, en crèvera de rage,
Et regardant ce livre de travers,
Il brisera son outil chante-vers,
Pour en avoir un fait du façonnage
De maître Adam.

LE CADET.

A messieurs nos Poètes.

ÉPIGRAMME.

ACCORDEZ-LE tout net, et n'ayons point de noise,
L'excellent menuisier fait tout si règlément,
Qu'encor qu'un de ses vers n'eût qu'un pied seulement,
Il vaudrait vos meilleurs, fussent-ils d'une toise.

MARTIAL.

RONDEAU

D'un menuisier les ouvrages divers
Sont estimés par-tout comme à Nevers ;
Mille fois plus que tout l'or de l'Asie.
Il les bâtit suivant sa fantaisie ;
D'un bois choisi d'entre tous les plus verds ;

C'est d'un laurier qui ne craint les hivers ,
Et qui ne peut être percé des vers ,
Bien qu'il soit cru dedans la poésie
D'un menuisier ;

Le cardinal , honneur de l'univers ,
Chéri des bons , envié des pervers ,
D'un doux plaisir a son ame saisie ;
Quand sous des traits d'une grace choisie ,
Il voit son nom écrit dedans les vers
D'un menuisier.

Beau-Sonnet.

EPIGRAMME.

Incomparable et grand rimeur ,
Je croirais avoir fait un crime ,
Si passant pour ton imprimeur ,
Je ne t'écrivais pas en rime ;
Priant le bon père Bacchus ,
Qui vaut bien mieux que les neuf filles ,

Qu'il me procure autant d'écus ;
Que tu m'as donné de Chevilles ;
Afin de traiter les auteurs
Dont tu fais tes approbateurs.

TOUSSAINT QUINET, *premier éditeur des Chevilles.*

ÉPIGRAMME.

MAITRE Adam ruminait des vers ;
Tenant en sa main sa varlope,
Quand il aperçut Calliope
Qui le vint trouver à Nevers ;
Cette généreuse pucelle,
Lui fit faire une grande échelle ;
Et puis en lui disant : suis-moi,
Lui fit concevoir tant d'audace,
Qu'il en monta sur le Parnasse,
Puis tira l'échelle après soi.

TOUSSAINT QUINET.

ÉPIGRAMME.

EN vain quelques faiseurs de vers
Viendront d'un regard de travers
Blasonner tes œuvres gentilles ;
Car ces critiques loups-garoux

Ne sauraient trouver tant de trous
Qu'on y trouve autant de Chevilles.

La Poirée.

ÉPIGRAMME.

Apollon dépité de sa lyre rompue
Par quelques ignorans qui voulaient l'accorder ;
Tes Chevilles alors paraissant à sa vue,
S'offrirent à propos pour la raccommoder.

P. Mesmyn.

ÉPIGRAMME.

Quand je contemple mon vaisseau
Du tillac jusques à la quille,
Je n'y trouve point de cheville
Qui ne puisse périr dans l'eau ;
Les Chevilles de ton ouvrage,
Adam, l'exemptent du naufrage,
Malgré les flots impérieux ;
Et font que sa force animée
Du souffle de la Renommée,
L'élève aussi haut que les cieux.

Vieux-Marché.

ÉPIGRAMME.

Si tu veux réjouir Daguerre,
Ne rime plus que sur la guerre,
D'où triomphans nous revenons ;
Chante la valeur héroïque
Et mets le bois de ta boutique
A faire des fûts de canon.

DAGUERRE.

ÉPIGRAMME.

Si j'avais de telles Chevilles
Pour placer les armes du roi,
Mille curieuses familles,
Adam, s'adresseraient à moi,
Pour voir les admirables charmes
Des Chevilles comme des armes.

SAINT-MALO.

ÉPIGRAMME.

Ami pour qui le ciel épuisa ses merveilles ;
Et ce qu'il avait de plus beau,
Toi qui par tes labeurs et par tes doctes veilles ;
Mets ton nom pour jamais à couvert du tombeau,

Cher Adam, ne crois pas qu'en ce lieu je prétende
Joindre une si petite offrande
A ce que t'ont voué tant de rares esprits.
Je sais trop de combien je cède à leur mérite,
Mais comme eux, en public, souffre que je m'acquitte
En mon particulier, de ce qu'à juste prix
Toute la terre doit à tes nobles écrits,
Que chacun voit, et que pas un n'imite.

Le Marquis D'ARIMANT.

SONNET.

QUAND je me fis comédien,
J'étais un pauvre personnage,
Et je vous jure qu'un beau rien
Était mon unique bagage.

Maître Adam, vous savez très-bien,
Quoique je n'aie pas de page,
Que j'ai pourtant trouvé moyen
De dresser un bel équipage.

Mais il n'a point de logement;
Pour qu'il en ait un promptement,
Ce petit sonnet je vous offre.

Mon cher menuisier de Nevers,
Obligez-moi d'y faire un coffre
Qui ne soit point sujet aux vers.

D'ARGIS.

ÉPIGRAMME.

ADAM, un fol de serrurier
Qui voudrait tes vers décrier,
Et ne peut souffrir ton estime,
Tous les jours contre moi s'escrime;
Il me soutient, le pauvre sot,
Que pour bien polir une rime,
Il faut se servir de la lime,
Et je tiens que c'est du rabot.

SAINT-GERMAIN.

VERS

J'AI fait ces vers d'aussi bon cœur
Que jamais tu fis escabelle,
Grand menuisier, grand raboteur,
Mais ma rime n'est pas trop belle;

Tu ne dois pourtant refuser
Mon ouvrage, bien qu'un peu rude,
Et tu peux un sexe excuser,
Qui non plus que toi n'a d'étude;

Si je pouvais, je ferais mieux
Pour te montrer ma bienveillance;
Mais saches qu'aussi je ne veux
Ni grand merci ni récompense.

Mademoiselle DE BEAUPRÉ.

ÉPIGRAMME.

ADAM, chacun dit par la ville,
Qu'un charpentier qui rime bien,
Est allé trouver Sommaville,
Pour un labeur comme le tien :
Je prévois que femmes et filles,
Trouvant plus grosses ces Chevilles
Que celles qu'imprime Quinet,
Leur feront un meilleur visage,
Et pour attacher leur bagage
Les mettront dan leur cabinet.

B. *dit* LA MICHE.

ÉPIGRAMME.

TU m'as promis, cher menuisier,
Plus de quinze jours de ta peine,
Pour raccommoder notre scène,
Sans en vouloir un seul denier;
Mais quitte un soin si difficile,
Divin raboteur de Nevers,
Tu nous seras bien plus utile
Si tu nous donnes de tes vers;
Bien que pour raboter tu sois en grande estime,
Crois-moi, mon cher Adam Billaut,

Que ta scie et que ton rabot
Feront bien moins pour nous que ne fera ta rime.

FLORIDOR.

ÉPIGRAMME.

MENUISIER, vos rimes sont belles
Plus cent fois que vos escabelles ;
Tout ce que votre plume a fait
Sont des chefs-d'œuvres en effet.
Vous avez la vertu profonde
Qu'avait l'Adam du premier monde ;
Car vous êtes savant sans art,
Et votre savoir beau sans fard :
Mais à propos de ce vieux père ;
Vous ne direz pas le contraire,
Que le bonhomme n'eut grand tort ;
Maître Adam quelle est votre envie,
L'imprudent nous donna la mort,
Et vous lui redonnez la vie.

Mademoiselle D'ORGEMONT.

ÉPIGRAMME.

VOUS Règle, et vous Compas, qu'Adam transforme en plume,

Qu'un fiel de vain orgueil contre vos vers ne fume:
Est-il dit qu'Apollon, dieu qui se fit bouvier,
N'ose sur un poète enter un menuisier?

Mademoiselle DE GOURNAY.

ÉPIGRAMME.

ADAM séparé du vulgaire,
N'a pas ce destin ordinaire
Qui du temps redoute la loi:
Et la même vertu secrète
Qui d'un potier a fait un roi,
D'un menuisier a fait un poète.

GOMBAULD.

ÉPIGRAMME.

CE fameux artisan, si cher à la mémoire,
D'effet, comme de nom, le premier des humains,
Entr'autre ouvrage de ses mains,
S'est dressé des autels au temple de mémoire.

ROTROU.

STANCES.

TOI qui sans avoir rien appris,
Fais des vers à charmer les Muses,

Esprit merveille des esprits,
As-tu des sciences infuses,

Tu prouves mieux que cent raisons
Qu'on est savant dès la naissance;
Et que tout ce que nous disons
N'est rien qu'une réminiscence.

Serviette en tête et verre en main;
Entre le fromage et la poire,
En rêvant tu remets soudain
Quelque belle œuvre en ta mémoire.

Quels termes ont jamais tant plu,
Quelles conceptions meilleures,
Cependant tu n'as guères lu
Que ton alphabet et tes heures.

Mais ce qui prend instruction
Dans l'école de la nature,
Un jour de méditation
Vaut-il pas un an de lecture.

Les cieux, les terres et les mers
Se peuvent nommer des grands livres;
Où ton esprit puise des vers
Dignes des bronzes et des cuivres.

Tout ce qu'ils ont de plus divin,
Tu sais le prendre avec adresse;
Et vendre au prix d'un muid de vin
Une goutte d'eau du Permesse.

Le poète le plus studieux,
A-t-il le plus de récompense,
Et son savoir lui vaut-il mieux
Que ne te vaut ton ignorance?

Les vers que le Tasse écrivait,
Volaient par toutes les provinces,
Et tous les jours il recevait
Lettres de seigneurs et de princes.

Enfin il fut comblé d'honneurs;
Mais, sans le bien, que sert la gloire?
Jamais ni prince, ni seigneur
Ne lui fit don d'une écritoire.

Tu n'es pas en vain comme lui
Loué jusques aux terres étranges;
Et pour toi les grands aujourd'hui
Joignent les présens aux louanges.

Donc, ô menuisier d'Apollon,
Coupe un gros laurier du Parnasse,
Afin d'en faire un violon
Pour leur sonner très-humble grace.

Les Muses t'aiment chèrement,
Et fileront leur tresse blonde,
Pour monter ce docte instrument
Des plus belles cordes du monde.

A l'entour de toi danseront
Ces jeunes et savantes filles,

Tes rivaux en enrageront
Et se pendront à tes Chevilles.

DE L'ÉTOILE.

MADRIGAL.

ORNEMENT du siècle où nous sommes ;
Je ne dis rien de vous, sinon
Que pour les vers et pour le nom,
Vous êtes le premier des hommes.

SAINT-AIGNAN.

De fabro lignario non ignobili poetâ.

EPIGRAMMA.

AUDIIT ismarius modulantem ut carmina fabrum,
Ingemit, atque suam credit habere lyram,
Ignoto dubitat quæ sors commisit habendam,
Restituique sibi litigat antè Deos.
Olli at subridens, non est tua, dixit Apollo,
Runcinâ fecit nam faber ipse suâ.

Aliud ejusdem.

LAUDARE meritò si quis hos velit versus
Sat dicat esse prorsus affabrè factos.

FRANCISCUS DE MEZERAY, *rerum francis-carum scriptor historicus.*

Adamo fabro lignario.

MIROR Adame tuum genium qui rauca laboris
Murmura non fugiens, carmina tanta canit.

JOANNES AQUILIUS, *Octo Ann. Natus.*

CURRITE pierides jamjam quatit icta securi
Silva, nemus totum concidet ipse faber,
Pegaseis satiatus aquis, et Apolline plenus
Contentus lauro cœtera ligna stabunt.

COURADE.

Casamiento del cepillo de Maestro Adamo, con la Lyra de Apolo.

DEZIMAS CASTELLANAS.

APOLO. OYGA segnor Trobador
Escuche segnor Adamo!
ADAMO. Maestro Adamo me llamo,
Que mal se calça un segnor
Con un acepillador.
APOLO. Sin duda en Helicon fuystes,
Y en hypocrene bevistes?

ADAMO.

ADAMO. En tiendas de Baco sì,
Que muchas vezes Bevì,
No me entiendo dessos chistes.
Me haze voste sinrazon,
A fè que me burla, à fè
Segnor galan que no sè
Si Hypocrene y Helicon
Es taberna o bodegon.

APOLO. Y tanto Adamo, Sabeys?
Tan brevos versos hazeys,
Que amis mayores privados
Dexays todos assombrados
Y ìtro Apolo pareceys.

ADAMO. Por Dios que no sè dezillo,
Solo sè que hize clavijas,
Que alabanse por hijas
De mi humilde Cepillo.

APOLO. Hijas de Padre alentado;
Cepillo de insigne brio,
Pues sabe hazer desafio
Con su estile estremado
Al ingenio mas confiado.
Una merced pues os pido,
Adamo, si soys servido,
Que mi Lira pueda ser
Desde agora su muger,
Y honrarle como a marido.

Picaranse de limadas
S'us obras, por cepilladas;
En todo fi a de acertar
Si le consentis llevar
Clavijas tan acertadas.

BENSE-DUPUIS.

Al gentissimo, ed unico maestro Adamo.

MADRIGALE.

ADAMO, ne' tuoi detti,
Ne' tuoi rari concetti,
Ne' tuoi Cavicchi reisci tanto destro,
Ch' appunto noi pensiamo
Tu sia quel primo Adamo,
Che sappiam dotto fù senza maestro:
Fullo con peggior sorte,
Diélli scienza la morte,
Scienza tu ricevesti,
Perche poi, quanto' l Tempo, tu vivesti.

LE MÊME.

Fin de l'Approbation du Parnasse.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉLIMINAIRES DE L'OUVRAGE.

AVIS des Éditeurs. *Page* I
PRÉFACE de M. de Marolles, Abbé de Ville-Loin. XI
AVANT-PROPOS au Lecteur, par M. de Saint-Laurent. XXIJ
EPITRE DÉDICATOIRE. XXVIJ

CHEVILLES ET AUTRES POÉSIES.

Épitre à madame la Princesse Marie, étant à Nevers, l'année 1635, pour lui demander un habit aux Étrennes. 1
Stances sur les yeux de madame la Princesse Anne. 9
Vers à une vieille Dame ridée qui se fardait, qui avait prié l'Auteur de lui faire des vers. 12
A la même, jouant à la prime. 13
Épigramme pour le portrait de madame la Princesse Marie. 14
Autre sur le même sujet. 15
Autre sur le même sujet. *Ib.*
A M. de Marolles, Abbé de Ville-Loin, après la mort de M. de Mantoue. 16
Stances à madame la Princesse Marie, s'allant promener dans un parc qu'elle avait proche Nevers. *Ib.*
Stances à madame la Princesse Anne, représentant une bouquetière à un ballet. 20

Vers à madame la Princesse Marie sur ce qu'elle se servait d'un coëffeur. *Page* 22
Vers sur la mort d'un gentilhomme qui avait été bénéficier, et qui fut tué à la guerre. 23
Vers à madame la Princesse Marie qui était allée prendre les eaux de Pougues. 24
Impromptu à madame la Princesse Anne qui venait d'être éclaboussée par le cheval de l'Auteur. 26
Vers à un peintre qui travaillait au portrait de la Princesse Marie. 27
Sur la mort d'une biche donnée par la Princesse Marie, et qui fut tuée par un Seigneur. 29
Requête de *Lutempicanor*, menuisier de la Princesse Roxelane, femme de Soliman, pour se plaindre de son Caissier qui ne le payait pas. 32
Epitre au Cardinal de Richelieu, qui valut à l'Auteur une pension. 41
Rondeau sur le nom de Richelieu. 44
Sonnet à M. le Maréchal de la Milleraye, Grand-Aumônier de France, sur son voyage aux bains de Bourbon-l'Archambaut. 45
Sonnet pour mettre sur le tombeau du Duc de Saxe, Weimar. 46
Sonnet acrostiche sur le nom Armand de Richelieu. 47
A l'Abbé de Bois-Robert, à Ruel, sur ce que l'Auteur n'avait pu voir M. le Cardinal. 48
Impromptu sur les belles mains d'une femme. *Ib.*
Conseil de l'Auteur à un de ses amis sur ses amours. 50
Vers à M. le Comte de Langeron sur ce que l'Auteur préférait le cabaret à sa table. 53
A un certain Comte qui ayant fait faire des vers à l'Auteur sans l'en remercier, l'engageait à en faire pour un ballet. 54

Lettre à un de ses amis étant à Langeron chez le Seigneur du lieu. *Page* 56
A une demoiselle de qualité qui avait prié l'Auteur de lui faire des vers. 60
Stances de l'Auteur sur la perte qu'il venait de faire de sa mère morte de la peste. 61
Autre pièce sur le même sujet. 63
Sonnet à M. le Comte D. A. P. 65
Sonnet à M. D. L. allant commander les armées d'Italie après s'être fiancé à mademoiselle D. B. 66
Etrennes au Marquis D. A. lorsqu'il faisait l'amour à sa femme. 67
Étrennes au Secrétaire de madame la Princesse Marie après la mort de M. Dumaine, son maître. 69
Sonnet de l'Auteur à son Rival, sur la mort de leur maîtresse. 70
Sonnet au révérend père Lemoine, au sujet de ses vers sur la guérison de Louis XIII. 71
Remercîment à M. le Chevalier de Monteclair, passant par Nevers pour aller aux eaux de Bourbon, au sujet d'un présent que l'Auteur en avait reçu. 72
Au même, sur du vin que l'Auteur lui envoyait à Bourbon. 74
Sonnet pour un inconstant qui avait laissé une seconde maîtresse pour retourner à la première. 75
Acrostiche et anagrame sur le nom de M. l'Abbé de SAINT-MARTIN, qui s'appelait JEAN DE VIENNE. 76
Vers portés par le fils de l'Auteur, le jour des étrennes, à M. l'Abbé de Saint-Martin. 77
Impromptu mis dans les *heures* d'une dame. *Ib.*
Vers à M. le Surintendant, commandés par M. le Cardinal de Richelieu. 78

Sur la mort de l'incomparable Alcandre, qui fut tué au siége d'une ville, par sa propre mine. *Page* 79
Réponse à un rondeau de M. Beausonnet. *Ib.*
Sonnet à Monseigneur le Duc d'Enguien. 80
Réponse de M. Adam à un Seigneur de ses amis qui l'avait prié de faire des vers sur son amour. 81
Idem, à un Peintre de ses amis qui voulait faire son portrait. 82
A M. le Baron de Canillac, à son départ pour l'armée d'Italie. 83
Rondeau à un ami malade d'une sciatique. *Ib.*
Rondeau à une dame, pour lui demander deux bouteilles de bon vin. 84
Ode à Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu. 85
Epitre à un de ses amis, pour le prier de solliciter le paiement de sa pension. 91
Sonnet à madame la princesse Anne, pour se plaindre de son portier. 101
Stances à Monseigneur le premier Président Mollé. *Ib.*
Sonnet à madame la P. A. 102
Epigramme sur le nommé Grand-Champ. 103
Vers à M. de Montmor. 104
Epigramme sur une dame que l'on disait se farder. *Ib.*
A M. le Comte d'Arpajon, pour lui demander sa pension. 105
Epigramme pour un magicien dans un ballet. 106
A M. de Langeron, représentant l'EUROPE au ballet de Mademoiselle. *Ib.*
Au même, représentant l'AIR au même ballet. 107
A M. le Comte de Brion, représentant le FEU dans le même ballet. *Ib.*
Remercîment à une dame qui avait fait des vers à M. Adam, en lui envoyant un bouquet composé de trois roses et de trois soucis. 108

Vers à madame la Princesse Anne, portés par le fils de l'Auteur, le jour des étrennes. *Page* 108
Stances sur une disgrace arrivée à l'Auteur. 109
A M. de Lavigne, apothicaire de madame la Princesse Marie. 110
Vers en envoyant chercher du vin chez un de ses amis *Ib.*
Rondeau, amours de Diane et d'Endymion. 111
Remercîment à la Princesse Marie. 112
A un critique. 113
Rondeau à M. d'Arpajon. *Ib.*
Impromptu sur la mort du Cardinal de Richelieu. 114
A une dame en lui envoyant son portrait. *Ib.*
A une dame sur la mort de son père. 115
Rondeau, Sylvie songeant qu'amour la blesse. *Ib.*
Rondeau pour un gascon contre son rival. 116
Quatrain contre un critique 117
Remercîment à M. de l'Or, prieur d'Infini, pour du vin envoyé. *Ib.*
Stances à M. Courade, médecin ordinaire du Roi. 118
Chanson composée le verre à la main, chez M. de Maugiron. 120
Réponse faite sur-le-champ par M. de Maugiron. 121
Quatrain à un Comte qui demandait des vers à l'Auteur sans argent. 122
Sonnet pour un fou amoureux. *Ib.*
Sonnet à Clorinde sur l'inconstance de son amant. 123
Sonnet à un rival. 124
Autre au même. *Ib.*
Elégie pour M. G. A. C. O. B. I. A. B. 125
Sonnet. 128
Autre sur une absence. 129
Autre sur la mort de Louis XIII. 130
Stances faites sur le tombeau de Louis-le-Juste. *Ib.*

Sonnet prosopopée sur la mort du Cardinal de Richelieu. *Page* 133
Sonnet sur M. de Langeron, intime ami de l'Auteur, sur ce qu'il était condamné des médecins. 134
Epitre à M. Desnoyers, pour lui demander son horoscope. 135
Stances sur la naissance de Louis XIV. 146
Ode à M. le Cardinal Mazarin chargé de conclure la paix. 150
Vers commencés sur la maladie du Cardinal de Richelieu, quelques jours avant sa mort. 159
A son Altesse Royale, aux eaux de Bourbon l'Archambault. 160
A Monseigneur le Chancelier de France Séguier, pour lui demander sa pension. 164
Sonnet fait dans la cour du château de Nevers, non-habité alors. 165
Vers impromptus à M. le Comte M., qui avait dit à l'Auteur qu'il mourrait dans huit jours. 166
Sonnet à M. Dupuy, médecin du Roi. 168
A une dame qui priait l'Auteur de lui faire des vers sur sa beauté. *Ib.*
Sonnet sur des vers latins de M. Deschamps. 169
Sonnet à un Seigneur qui demandait quatre vers à l'Auteur, devant le Cardinal de Richelieu. 170
Epitaphe de M. Paullet, Chanoine et Doyen de la Cathédrale de Nevers. 171
Epitaphe de madame de Saulx de Tavanes, en 1639. 174
Réponse de l'Auteur à M. de Langeron, qui avait écrit à M. Adam, pour lui demander quel était maintenant son revenu. 177
Seconde requête de Lutempicanor, contre Lustubron qui l'avait maltraité. 185

Vers en envoyant une bouteille de vin d'Espagne à un de ses amis. *Page* 188
A M. le Chancelier, pour demander la charge de cacheter les bouteilles d'eau Minérales. 189
Madrigal à Monseigneur le Maréchal Chombert. 190
Rondeau. 191
Sonnet à madame la Princesse Anne, le jour des étrennes. *Ib.*
Stances sur ce que l'Auteur était sollicité de se fixer à la Cour. 192
Stances à une vieille dame qui reprochait à l'Auteur de l'empêcher de dormir le matin. 195
Caprice de l'Auteur contre les Muses. 196
A M. le Baron de la Hunaudaye, qui logea M. Adam chez lui. 198
Chanson. 200
Sonnet à madame la Princesse Marie. 201
Elégie à madame la Princesse Marie, qui reprochait à l'Auteur de ne plus faire de vers. *Ib.*
Elégie à Monseigneur de G. 206
Réponse à un de ses amis qui lui conseillait de ne plus faire de vers. 210
Stances à madame la Princesse Marie, qui avait ordonné à l'Auteur de faire des vers pour madame de Liancourt. 213
Excuses de l'Auteur à M. le Président B.... qui lui avait fait promettre de le revoir en passant par Amboise. 216
Sonnet à son A. R. aux bains de Bourbon-l'Archambault. 217
Epitaphe de M. Boulacre, Lieutenant-général au bailliage et pairie de Nevers. 218
Réponse à M. de Gérard, Capitaine de vaisseau dans la rade de Toulon. 221

Sonnet à M. de Beausonnet. *Page* 224
Sonnet à M. de Marolles, Abbé de Ville-Loin. 225
Contre une grande dame qui faisait attendre à l'Auteur l'argent d'un plancher. 226
Epigramme contre un comte pour qui l'Auteur avait fait des vers. 227
Conseil à un vicomte amoureux. 228
Epigramme contre un mauvais peintre. 231
Chanson bachique telle qu'elle a été imprimée en 1644 et 1654. 232
La même chanson telle qu'on la connaît aujourd'hui. 234
Autre chanson bachique. 236
Épitre à M. Janvier, intime ami de l'Auteur, sur son départ pour l'armée. 237
A Monseigneur le Cardinal Mazarin, sur la mort de sa mère. 243
A madame la princesse Palatine, sur l'entrée de son époux à Nevers. 244

APPROBATION DU PARNASSE.

A l'Auteur, sur ses Chevilles, par Saint-Amand. 257
Au même, par Bois-Robert. *Ib.*
Ode, par Scudéry. 258
Stances, par Beys. 260
Ode, par Scarron. 261
Sonnet, par Corneille. 263
Épigramme, par Colletet. *Ib.*
Sonnet, de Benserade. 264
Épigramme, par Dalibray. *Ib.*
Idem, de Gérard. 265
Idem, de Janvier. *Ib.*
Sonnet, par le même. 266

Épigramme, par le même. *Page* 266
Stances, par Gillet. 267
Épigramme, par Monglas. 268
Sonnet, par Ragueneau le pâtissier. *Ib.*
Madrigal, par de Reault le serrurier. 269
Sonnet, de F. Mathurin. 270
Sixain, de Sallart. 271
Stances, de Rampalles. *Ib.*
Sonnet, par Dalibray. *Ib.*
Épigramme, du même. 272
Épigramme, du même. *Ib.*
Idem, de Maugiron. 273
Idem, de Delille. *Ib.*
Stances, par Chevreau. 274
Sonnet, par Maloisel. 276
Elégie, par Charpentier de Marigny. 277
Sonnet, par Dupelletier. 281
Epigramme, par Devillenes. 282
Stances, par de la Charnais. 283
Epigramme, par Dupuy. 289
Stances, par Desfontaines. 290
Epigramme, par le même. 291
Autre, par le même. *Ib.*
Stances, par le Marquis D. P. de B. 292
Stances, par M. Sallard. *Ib.*
Stances, par M. de Charpy. 296
Epigramme, par P. Richer. 297
Autre, par Tristan-l'Hermite. 298
Autre, par Grenaille. *Ib.*
Rondeau, par le Cadet. *Ib.*
Epigramme, par Martial. 299
Rondeau, de M. Beau-Sonnet. 300
Epigramme, par Toussaint Quinet. 301

Épigramme, par Toussaint Quinet. *Page* 301
Autre, par la Poirée. *Ib.*
Autre, par Mesmyn. 302
Autre, par Vieux-Marché. *Ib.*
Autre, par Daguerre. *Ib.*
Autre, par Saint-Malo. 303
Autre, par le Marquis d'Arimant. *Ib.*
Sonnet, par d'Argis. 304
Epigramme, par Saint-Germain. *Ib.*
Vers, par mademoiselle de Beaupré. 305
Epigramme, par B. dit la Miche. *Ib.*
Autre, par Floridor. 306
Autre, par mademoiselle Dorgemont. *Ib.*
Autre, par mademoiselle de Gournay. 307
Autre, par Gombauld. *Ib.*
Autre, par Rotrou. 308
Stances, par de l'Etoile. *Ib.*
Madrigal, par Saint-Aignan. 310
Epigramma, par Mezerai. *Ib.*
Aliud, ejusdem. 311
Aliud, Joannis Aquilius. *Ib.*
Aliud, par Courade. *Ib.*
Stances, par Bense-Dupuis. 312
Madrigal, par le même. 314

Fin de la Table des matières.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE, RUE DE LILLE, N°. 11.

othèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottawa
Date due

RD.